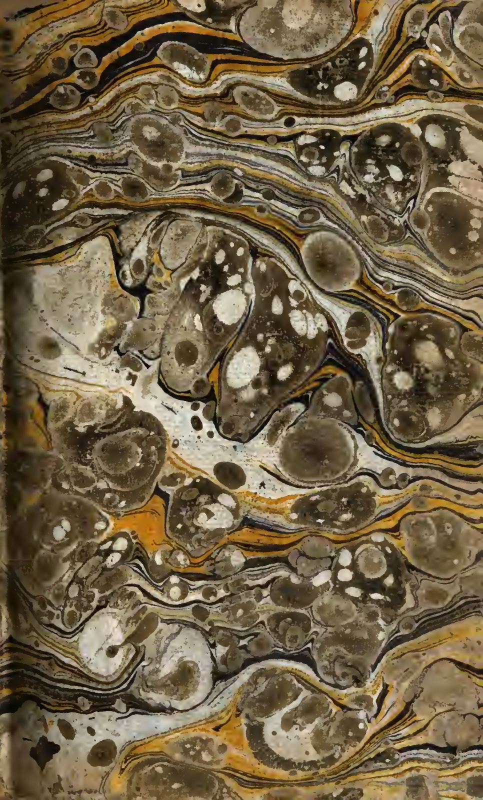






VOYAGE
EN ESPAGNE.

TOME PREMIER.

A PARIS, de l'Imprimerie de CH. FR. CRAMER
rue des Bons-Enfans, n°. 12.

VOYAGE EN ESPAGNE,

Aux années 1797 et 1798;

Faisant suite au Voyage en Espagne, du citoyen BOURGOING.

PAR

CHRÉTIEN AUGUSTE FISCHER.

Traducteur, CH. FR. CRAMER.

Avec un appendice sur la manière de voyager en Espagne. Avec figures.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ DUCHESNE, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 30.
LERICHE, Libraire, quai des Augustins, n°, 46.

AN IX. — 1801.

PRÉFACE.

Le titre seul de ce livre annonce assez au lecteur qu'il ne doit pas s'attendre à un tableau complet de l'Espagne. L'excellent ouvrage de Bourgoing ne laissait que très - peu de choses à glaner.

C'est sous ce point de vue que l'auteur desire être jugé. Son objet étant de saisir les premières impressions, et de rendre le tableau vivant de cette contrée, il a cherché à recueillir une foule de détails qui étaient échappés aux autres voyageurs, et à terminer, en passant, certaines parties que le plan plus étendu de Bourgoing ne lui permettait guère que d'esquisser. Tel est, par exemple,

l'état actuel de la littérature en Espagne , et ce qui concerne la manière d'y voyager. Cette remarque n'échappera point au lecteur judicieux, et il regardera ce Voyage comme un recueil de notes et un supplément à celui de Bourgoing. Sous ce rapport, l'auteur se flatte que l'on voudra bien lui accorder une place à côté de cet écrivain distingué.

VOYAGE EN ESPAGNE.

LETTRE PREMIÈRE.

Départ d'Amsterdam à Rotterdam. La Meuse. Le Briel. Aspects.

A bord du jeune Pierre, près du fort St.-Briel, à l'embouchure de la Meuse, Avril 1797.

VOILA midi. Nous attendons les contrôleurs de la douane, avec lesquels le pilote doit se rendre à terre. Je profite de cette occasion pour vous envoyer une lettre.

Vous vous rappelez que je cherchais à Amsterdam un vaisseau pour l'Espagne ; mais cette malheureuse guerre a tout dérangé. Enfin je trouvai, dans les papiers publics, qu'il y en avait un à Rotterdam sur le point de faire voile pour Bordeaux, et je me décidai sur le champ. Il n'y avait pas de tems à perdre. Je rassemblai mes passe-ports ; je pris par la Schyte la route

de Rotterdam ; je fis marché avec le capitaine, à raison de douze ducats pour le naulage et la nourriture. J'achetai quelques provisions, et hier au soir je couchai à bord du vaisseau, le long du quai de la Meuse.

Ce matin, vers les cinq heures, on entrevoyait l'extrémité des mâts ; un brouillard transparent annonçait un beau jour, et déjà les vagues commençaient à baisser (1). On vira de bord, et bientôt nous nous trouvâmes au milieu du fleuve. Peu à peu le soleil se leva et le vent d'est vint à fraîchir. Nous n'avions que deux petites voiles, mais le vent et la marée nous firent descendre avec la rapidité de la flèche. Pendant assez longtems nous distinguions encore à travers les arbres élevés et verdoyans du Boompuys (2), les magnifiques palais qui bordent le quai. Mais à la fin ils disparurent

(1) Il n'est peut-être pas inutile d'observer ici que cela annonce le commencement de la marée, avec laquelle nous devions descendre cette rivière.

(2) Promenade agréable sur le large quai de la Meuse.

ainsi que le vaste arsenal et les plantations délicieuses des rivages ultérieurs, et tous ces objets devinrent comme imperceptibles à nos yeux.

Nous faisions voile en compagnie de plusieurs autres vaisseaux, toujours longeant les rivages immenses et applatis. Du côté gauche, nous ne voyions que des prairies et des bocages; mais sur la droite Delftshafen s'élevait avec ses énormes digues sur le fleuve, et aussitôt après Schiedam, fameuse par ses manufactures de genièvre. On croirait voir une ville toute en flammes. Une fumée épaisse et étouffante la couvre sans cesse, et s'étend le long du rivage comme une vaste montagne blanchâtre.

Nous avions le vent en avant; l'eau tombait par degrés, et le courant croissait de plus en plus. En ce moment un vaisseau, qui remontait le fleuve, s'avança sur le nôtre en louvoyant. Notre pilote lui cria de détourner à gauche, mais cette manœuvre ne pouvait se faire assez promptement. Nous n'étions éloignés l'un de l'autre que de la moitié du bâtiment, et notre beaupré s'avançait directement sur sa

proue. — « Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écrièrent à la fois le capitaine et le pilote, nous sommes perdus ! nous sommes perdus ! » mais, dans le moment même, l'autre vaisseau eut le bonheur de faire conversion, et nous échappâmes tous les deux au danger.

A mesure que nous avancions, le fleuve s'élargissait et présentait plusieurs îles embellies d'une verdure magnifique. Enfin nous avons jeté l'ancre : nous sommes à l'embouchure du fleuve, auprès du fort Briel, situé sur la pointe méridionale de l'île Vooren. Les plaines délicieuses ont fait place aux bancs de sable, où l'on ne voit que des batteries et des flèches de pavillons. Le rivage offre çà et là des femmes et des enfans, occupés à ramasser le poisson et les coquillages que la mer a laissés dans les nasses et dans la vase. Devant nous s'étendent les plaines bleuâtres de l'Océan, couvert d'une infinité de barques de pêcheurs ; le bruit de la barre ressemble à celui du tonnerre, et le vaisseau travaille avec beaucoup de violence sur ses ancres.

Mais le pilote attend cette lettre avec

impatience : il faut vous quitter ; adieu, mon très-cher ami, mille adieux. Combien le moment d'une séparation est pénible ! voilà peut-être les dernières pensées que je vous adresse ; jamais peut - être vous ne recevrez aucune nouvelle de moi. Mais non ; laissons ces noirs pressentimens ; j'espère que ce troisième voyage que je fais sur mer, sera heureux. Je me repose sur le ciel et sur ma bonne fortune. Encore une fois je vous salue et je vous embrasse bien tendrement.

◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇

LETTRE II.

La mer du Nord. Mal de mer. Dunkerque. Dispositions sur le vaisseau. Corsaire anglais. Phares. La Manche. Aspects.

A bord.

Enfin, avant-hier, à deux heures, nous gagnâmes le large avec un vent de nord-est assez fort. Le vaisseau fendait rapidement les ondes blanchissantes, et une multitude de barques de pêcheurs qui retournaient au rivage, nous adressaient de loin leurs adieux. On distinguait encore les dunes; mais peu à peu nous ne vîmes plus qu'un brouillard grisâtre qui bientôt se confondit avec la surface des eaux.

A la chute du jour je commençai à sentir le mal de mer. Les vagues de l'Océan sont plus longues et plus fortes que celles de la mer Baltique; elles communiquent au vaisseau une secousse plus violente, et c'est ce qui produit cette maladie. Mais je n'en fus que très-peu incommodé, ayant

eu la précaution de prendre d'avance quelques doses d'essence de quinquina dans du jus de bigareaux.

Le lendemain matin, nous arrivâmes à la hauteur de Dunkerque. Nous en étions si près, qu'avec une simple lorgnette je distinguais dans la rade les vaisseaux de guerre et les trois flèches, si connues des marins. Le soleil semblait s'élever directement au dessus de la ville et dorer la surface des flots ; mais l'air était froid et le ciel en grande partie couvert de nuages.

Le premier jour d'un voyage sur mer se passe presque tout entier en préparatifs. On a tant de choses à arranger ; on ne cherche qu'à examiner tous les objets et la place que l'on doit occuper. Ma *coje* (1) contient, du côté des pieds, une petite armoire, où l'on peut serrer ses provisions ; on met les livres, les papiers sur un rayon attaché au dessus du chevet. On n'est pas absolument bien couché, mais enfin on est passablement.

(1) Espèce d'alcove ménagée dans les bords de la cahute du vaisseau.

Le capitaine lui-même avait aussi une foule d'occupations. Il fallait arranger les cartes, les octantes, les lunettes; passer en revue les voiles et les cordages; distribuer les vivres, etc. Enfin, le matin et une partie de l'après-dînée s'étaient écoulés dans ces dispositions, quand le matelôt qui était au gouvernail s'écria tout-à-coup: « quatre voiles au dessous du vent »! Nous nous rendîmes promptement sur le tillac, et à l'aide de nos lunettes nous vîmes trois frégates anglaises et un cutter.

Je crois vous avoir dit que nous faisions voile sous pavillon prussien, et avec des papiers prussiens. Aussitôt que nous fûmes à la vue des Anglais, nous hissâmes le pavillon prussien. Ils nous donnèrent le signal d'approcher du cutter qui, avec son porte-voix, commença son examen: — « D'où? » — « de Rotterdam. » — « Pour où? » — « Bordeaux. » — « De quelle nation? » — « Prussiens. » — « Passez! et que le diable vous emporte! » (*god dam.*) Nous commencions à craindre que l'on ne nous forçât à voir Douvres malgré nous. Nous fûmes très-étonnés de notre

bonne fortune, qui nous faisait échapper à ce contre-tems.

Nous ne voyions par-tout autour de nous que vaisseaux de toutes formes et de toutes grandeurs, qui allaient et venaient de tous côtés. Cela formait un aspect riant et superbe, qui remplissait l'ame de courage et d'espérance. Enfin le soleil s'enfonça dans des masses de nuages gigantesques; la nuit s'étendit sur les eaux, et nous vîmes à la pointe septentrionale briller le fanal de Douvres, semblable à une comète rayonnante. Je fus me coucher. A minuit je fus éveillé par le changement de garde. Le vent était tombé et semblait vouloir tourner au midi ; l'air était d'une douceur extrême ; les vagues formaient une écume argentine en se brisant contre le vaisseau ; et déjà nous apercevions du côté du sud l'autre fanal de Douvres.

Ce matin nous sommes entrés dans la Manche, mais le vent contraire nous oblige à louvoyer. Le soleil a dispersé le brouillard, et nous voyons devant nous les côtes d'Angleterre et de France, toutes resplendissantes de lumière. Chaque mouvement

du vaisseau nous montre, ici les rochers blancs de Kent et la citadelle de Douvres; là les rocs bleuâtres de Picardie et les batteries de Calais. L'air est d'une température délicieuse; le vent est sud - ouest; la mer calme et unie se brise paisiblement le long des côtes, et j'aperçois de toute part briller des voiles. C'est pour moi d'un excellent augure, de voir que le ciel nous guide heureusement dans ce canal dangereux; car les bancs de sable de Goodwiin entre la pointe boréale et méridionale de Douvres, sont redoutables à tous les navigateurs. Les courans nous entraînent avec violence, et le calme est tel que toutes nos voiles flottent sur les mâts. Je vous quitte; mais votre souvenir m'accompagne toujours.

LETTRE III.

Second corsaire anglais. Les quatre parties du jour sur mer.

A bord.

La nuit passée le vent avait un peu tourné à l'est, et nous avions fait quelques lieues, lorsque notre capitaine m'éveilla assez brusquement sur les six heures du matin : — Vîte , Monsieur , levez - vous donc ! nous allons avoir un corsaire à bord. — Peu de tems après , l'Anglais entra dans la chambre.

Il parcourut les passe-ports , le rôle , les lettres de fret et le journal. — « Bien, dit-il , c'est bon. Vous autres, maudits Hollandais, vous n'en faites pas d'autre; vous vous munissez toujours de passe-ports prussiens ! Allons , soit : donnez-moi quelques bouteilles de genièvre (*gin.*) » Notre capitaine lui en présenta très-humblement. — « Bien ! Aussi une douzaine de pipes. » —

On les lui donna. — « De plus, un fromage d'Hollande ! » Alors, il fit semblant de s'en aller. —«Et qui est ce *Gentleman*-là ? » en me montrant du doigt. — « Un sujet du roi de Prusse. » — « A merveille ! Donnez-moi un verre de vin. » Il en but deux grands verres, et nous quitta enfin de très-bonne grace, ainsi que ceux qui l'accompagnaient.

D'après son habillement et son air, ce corsaire ne semblait être qu'un sous-bosseman, et ce vaisseau si redouté un simple lougre.

Enfin, notre capitaine, qui, malgré ses passe-ports prussiens, ne se fiait pas trop à ces *diables d'Anglais* comme il les appelait, parut se rassurer. Le vent, sur ces entrefaites, ayant fraîchi, nous fûmes tous très-satisfaits.

Malheureusement, vers midi, nous venons d'être de nouveau surpris par le calme. La surface des eaux est aussi tranquille que celle d'un lac de Suisse; le vaisseau conserve son roulis ordinaire; malgré cela, j'ai trouvé le moyen de vous écrire pour vous marquer ce qui se passe autour de moi. Le jour com-

mence à poindre; les nuages sombres qui couvraient la mer, se résolvent en un léger brouillard; lesétoiles s'éclipsent; les pointes des mâts reparaissent; la mer reprend une couleur d'azur foncé, et une légère teinte de rose commence à briller vers l'Orient. La plaine liquide s'éclaire et s'agrandit à chaque instant; déjà l'on voit, dans le lointain, flotter les voiles des vaisseaux à l'extrémité de l'horizon; des bandes de pourpre nagent dans l'azur des cieux; enfin, une vive lumière embrâse la mer et les airs, et le soleil s'élève majestueusement.

A mesure que le jour me le permet, je commence à observer les vaisseaux qui sont visibles, d'examiner si quelqu'une de nos anciennes connaissances a disparu, s'il en est survenu d'autres; si ce sont des Danois, des Suédois, des Anglais, ou des vaisseaux de quelqu'autre nation; quelle route ils tiennent; s'ils viennent ou s'ils s'en vont; s'ils font voile bien ou mal; s'ils sont lestés ou chargés; si l'on aperçoit des vaisseaux de ligne ou des corsaires : questions infiniment intéressantes, quand on voyage sur mer, où, un télescope à la main,

on trouve de quoi s'occuper pendant des heures entières.

On arrange la chambre, on déjeûne, on prépare le dîner; on étudie les cartes marines; on lit, on écrit, on dessine. Cependant, le soleil s'est élevé; les ombres des voiles sont diminuées. Le capitaine a fait ses observations, le cuisinier a achevé sa besogne. Tous se rangent autour de la table. Une heure de *sieste* ne déplaît pas; elle abrège l'après-dînée. Ensuite, on se promène sur le tillac; on passe encore une fois en revue les vaisseaux; on considère les côtes; on fait de la musique, ou bien on joue aux cartes.

Cependant, le disque du soleil s'agrandit, et ses rayons se prolongent. Environné de nuages de pourpre, il descend pompeusement; des montagnes aériennes s'amoncèlent autour de lui; mais il les perce de ses feux étincelans, et dore les voiles, jusqu'à ce qu'enfin il se plonge par degrés dans les flots: alors une lumière douce et vermeille enveloppe le ciel et les ondes.

On se met à souper; on dit la prière, et voilà la fin de la journée. Alors le crépus-

cule domine sur l'Océan; les voiles, dans le lointain, semblent s'y enfoncer; les mâts disparaissent, et les étoiles, l'une après l'autre, percent à travers les nuages. La nuit s'étend tout autour de nous, et la mer ne paraît plus qu'un gouffre ténébreux; mais, dans l'éloignement, on voit briller çà et là les lumières des vaisseaux, ou bien les fanaux des côtes; déjà nos lanternes sont allumées, et, à l'exception de deux matelots de garde, chacun de nous se hâte d'aller se coucher.

◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇◇

LETTRE IV.

Aspects. Contrebandier. Le Cingel. Agrément d'une navigation favorable. Frégate anglaise. Des Anglais à bord.

A bord.

NOTRE espoir n'a pas été rempli ; le vent est retombé à l'ouest, et toute notre journée d'avant-hier s'est passée à louvoyer. Un autre vaisseau, destiné pour Morlaix, s'est accosté de nous pendant quelque tems ; nous avons causé avec l'équipage, et échangé avec lui, contre du fromage et du beurre, un rouleau de *canaster*. Après cela, les matelots ont tiré un plein filet de poisson que notre cuisinier a réservé pour le souper. En attendant, la côte de Kent s'est déployée devant nous, et nous a montré de superbes collines, couvertes de prairies verdoyantes, d'arbres en fleurs, et de maisons blanches; mais la côte de la Picardie, dont nous nous éloignions davantage

tage (1), ne semblait, au contraire, nous offrir qu'une file de rochers nuds et brunâtres.

Le soleil s'était couché, et le crépuscule rembrunissait déjà la mer, lorsque nous découvrîmes un bateau qui venait droit sur nous. Ne pouvant pas encore bien distinguer en quoi consistait son équipage, notre capitaine fut un peu alarmé, et crut que c'était un corsaire; mais, en peu de tems, il s'approcha davantage, et nous vîmes deux personnes qui, en signe de paix, agitaient leurs mouchoirs en l'air. Nous nous dirigeâmes vers eux, et nous comprîmes bientôt que c'était des contrebandiers; car ils se contentèrent de s'informer si nous avions du genièvre. Notre conversation fut assez laconique : — « Bon soir! d'où venez-vous? » — « De Rotterdam. » — « Avez-vous quelque chose à boire? » — « Quelques barriques de genièvre. » — « De bonnes guinées! si vous

(1) C'était une politique de notre capitaine, imaginant par-là faire croire qu'il allait dans un port d'Angleterre, dans l'idée qu'il ne serait pas inquiété.

voulez nous en céder. » Notre capitaine s'y refusa poliment. Il troqua cependant deux bouteilles de cette liqueur contre trois bouteilles de rhum ; et en peu de tems, le bateau disparut à nos yeux.

Vers minuit, je vis venir gaiement le pilote dans notre chambre ; il éveilla le capitaine pour la garde de nuit. — « Le vent, lui dit-il, est nord-est depuis onze heures, et nous voyons le *Cingel.* » En effet, nous avions si bien marché, que déjà le grand phare, à la pointe de la côte de *Kent*, avec son foyer brillant, était parfaitement visible.

Ce matin, le vent a encore augmenté, et nous voguons avec la rapidité de la flèche. La plupart des vaisseaux qui nous accompagnaient, et qui n'étaient que lestés, nous ont devancé, en saluant leur compatriote avec des acclamations de joie. En vérité, mon ami, vous n'imaginez pas combien on goûte de plaisir à voler ainsi avec un vent doux et favorable. L'air rafraîchissant de la mer, le gonflement des voiles, le balancement harmonique du vaisseau, le bourdonnement des vagues écumantes, le reflet

brillant de la mer, la voûte azurée des cieux, tout inspire un sentiment d'intérêt, d'énergie, de bien-être et de santé qu'il serait difficile d'exprimer.

Ainsi s'annonçait l'après-dîner, lorsque tout-à-coup, du côté du *Lée*, nous vîmes paraître une frégate, qu'à la manœuvre nous jugeâmes à l'instant un bâtiment anglais. Notre capitaine, voulant s'esquiver, essaya de se prévaloir cette fois de l'avantage du vent : il hissa encore deux voiles ; mais nous eûmes beau nous évertuer, la frégate manœuvrait mieux que nous. En moins de deux heures, nous nous trouvâmes à la portée du canon, et reçûmes le signal de venir en arrière ; ce qui cependant, à cause de la violence du vent, ne put se faire sur le champ. On nous lâcha donc un second coup de canon chargé à boulets, et notre vieux capitaine fut sur le point de tomber mort de frayeur. Le pilote, en signe de soumission, ploya la voile du mât de misaine. Une partie de l'équipage descendit dans la chaloupe qui suivait la frégate ; nous virâmes tout-à-fait de bord, et nous vîmes venir à nous, à force de rames, seize personnes.

Pour le coup, notre capitaine crut tout perdu. Il cacha une petite bourse d'argent dans sa perruque de laine; mit une boîte de fer-blanc, remplie de ses *papiers de ressource*, ainsi qu'il les appelait, dans sa grande culotte; but l'un sur l'autre trois grands verres de genièvre, et attendit, avec un morne désespoir et une sueur froide, l'arrivée de nos ennemis.

Leur chef était un homme de petite taille, bien vêtu : il monta sur notre bord avec six de ses gens. Selon l'usage, il parcourut tous nos papiers, répétant à haute voix, en lisant les lettres de fret, les mots suivans : *dix barriques de bierre !* Il nous demanda d'un air moqueur : « Comment ! les Français n'ont donc plus de vin ? » — Après avoir lu trois fois notre passe-port, il dit enfin d'un ton amical : « C'est fort bien, vous pouvez continuer votre chemin. » — A ces mots, la parole revint à notre capitaine, qui, jusques-là, était resté immobile et tremblant comme une feuille. — « Voudriez-vous, lui dit-il d'un air riant, prendre quelque chose ? une tranche de fromage, un morceau de

biscuit, un verre de double genièvre? » — L'Anglais refusa, et quitta notre vaisseau, au très-grand mécontentement de ses matelots, qui avaient déjà compté sur une bonne prise. — « A présent, j'espère bien que ces marauds-là ne nous inquiéteront plus ! dit notre capitaine d'un air de triomphe ; j'ai bien de quoi leur fermer la bouche. »

Sur le soir, vers les neuf heures, nous aperçûmes ce qu'on appelle les *casquettes*, c'est-à-dire, trois brâsiers sur un groupe menaçant de rochers de l'île d'Aurigny. Leurs flammes vives et sémillantes, qui semblent se détacher et se confondre tour-à-tour, me transportent, avec une espèce d'enchantement, vers ce paisible foyer où j'entretenais mon ami.

LETTRE V.

Commencement d'une tempête. Ses progrès. Détresse. Feu sacré. L'île d'Oléron.

A bord.

Enfin, je retrouve un moment pour écrire. Nous avons passé quelques jours affreux. Vers midi, le vent du nord, qui nous était si favorable, est tombé ; nous avons éprouvé jusqu'au soir un calme désolant. Enfin, le vent étant au sud-est, nous avons louvoyé jusqu'à la moitié de la nuit, où il est devenu entièrement contraire et ouest. Le soleil s'est levé avec une majesté redoutable ; les nuages sombres et noirs qui l'escortaient nous présageaient l'approche d'un orage.

Vers l'après-midi, le vent fut si violent, que nous ne pûmes tenir que la voile de misaine et la grande voile. Le ciel était tout couvert de nuages ; il plut pendant

quelque tems, et l'orage s'annonçait déjà dans le lointain. On louvoya autant qu'on put; mais le vent et la mer nous firent considérablement rétrograder. Sur le soir, nous fûmes encore obligés d'abattre la voile de misaine, et de ployer la grande voile de quelques points. La nuit se passa de cette manière; le vent avait un peu faibli; mais il ne fit que se renforcer davantage au matin, et tous les pronostics nous faisaient craindre la durée de la tempête. La mer grossissait à chaque instant, et les vagues jaillissaient jusques sur nos voiles, que nous fûmes obligés de baisser tout-à-fait. Alors, le capitaine se décida d'entrer dans le port de Saint-Malo, ou dans tout autre plus voisin, s'il pouvait avoir le bonheur d'y arriver; mais malheureusement nous ne savions pas trop où nous étions.

La nuit suivante et le jour d'après, notre situation fut encore pire. Je passai la journée dans mon lit, et je fus réduit à allumer une lanterne; car la chambre était close de toute part. Le capitaine vint à moi, et me dit : « Si Dieu ne nous envoie bientôt du secours, nous serons forcés de couper nos

mâts : cet orage me paraît égal à celui de 1776. » — Il était tout-à-fait abattu ; le pilote même, d'ailleurs d'assez bonne humeur, ne disait mot. De toute part les vagues battaient notre vaisseau avec un bruit terrible ; toutes les jointures semblaient vouloir se briser.

Cependant, vers l'après-midi, l'air commença à s'éclaircir ; l'orage diminua un peu ; et sur le soir, nous pûmes encore lâcher quelques points. A minuit, le capitaine m'éveilla, et m'apprit avec transport que le *feu sacré* brillait au haut du mât (1). — Il faut avoir été témoin d'une scène semblable, pour apprécier une pareille nouvelle.

A midi le vent a considérablement baissé, et l'air est devenu si serein, que le capitaine monta lui-même sur le mât, pour se reconnaître. Il aperçut, vers l'ouest, des pays plats ; mais on ne pouvait guère déterminer avec précision ce que c'était. La mer était toujours excessivement grosse ; cependant

(1) Signe ordinaire d'un changement dans l'atmosphère et de la fin d'un orage.

nous n'allions pas avec autant de violence que deux jours auparavant. Pour la première fois, nous apprêtâmes notre dîné, et nous nous félicitions les uns les autres de notre bonheur.

A deux heures, le soleil brilla enfin à travers les nuages, et l'on distingua parfaitement la terre. Nous nous décidâmes à suivre tout droit le vent d'ouest, et, bientôt, notre capitaine reconnut cette terre pour l'île d'Oléron. Je voyais clairement les rochers et les batteries : la garde du fanal hissa pavillon, et nous fîmes de même. Dans ce moment nous louvoyons le long de la côte.

Le vent baisse d'heure en heure; le soleil se couche paisiblement, et le soir serein, et sans nuages, nous promet une nuit calme et un beau jour. Je me trouve aussi content que si je venais de chez vous.

LETTRE VI.

Débris de navire. Brouillards et signaux. Rocher de Corduan. Barque de Pilotes. Embouchure de la Gironde. Vaisseau garde-côte. Aspects.

A bord.

Le vent était absolument tombé, la mer se calmait, mais le jour était sombre et le tems variable. Nous vîmes flotter un bateau brisé, ensuite un mât, et quelques cordages. Bientôt nous distinguâmes les autres vaisseaux, ils s'approchaient de nous en plus grand nombre qu'auparavant. Un Hollandais nous demanda, avec le porte-voix, si nous avions reconnu ce bateau. Selon toute apparence, il appartenait à un vaisseau qui s'était brisé contre les bancs de sable, sur les côtes de France. Cette idée nous chagrina beaucoup. L'après-midi, le vent se décida tout-à-fait en notre faveur vers le nord; mais

le brouillard augmenta tellement, que nous ne pouvions pas voir devant nous plus loin que la longueur d'un vaisseau. De tems en tems nous donnions des coups de marteau sur nos ancres, ou bien nous faisions retentir des cornes, pour avertir les autres vaisseaux qui auraient pu se diriger sur nous. Sans cette précaution, nous courions risque de nous briser l'un contre l'autre, ou de couler à fond les vaisseaux qui venaient à nous, ayant l'avantage du vent.

Cette musique singulière dura toute la nuit, et ne nous permit pas de dormir. Vers minuit le pilote cria en bas dans la chambre: *la tour de Corduan !* c'est-à-dire, le fanal qui est à l'embouchure de la Gironde. Le brouillard s'était dissipé, et nous l'aperçûmes, dans le lointain, comme une boule rayonnante. Mais, malheureusement, sur le soir, le vent changea encore, et il nous fallut revenir sur nos pas, n'osant approcher sans pilote d'une côte aussi périlleuse. Ainsi, nous louvoyâmes très-ennuyeusement en avant et en arrière, pendant vingt heures.

Enfin, ce matin, nous avons vu venir à nous un bateau, qu'à sa voile rouge et à

son numéro, nous avons jugé un bateau de pilote. Nous ne nous étions point trompés; une heure après, nous eûmes, en effet, le pilote à bord. Il nous dit, qu'averti par quelques pêcheurs, il s'était mis en route depuis hier pour nous chercher, et qu'il avait jeté l'ancre pendant la nuit près de la côte. Notre joie fut extrême; le vent nous servit admirablement; en peu de tems nous vîmes, à notre droite, le rocher de Corduan, avec son phare élevé. Les vagues se brisaient majestueusement contre cette masse formidable que forment les rescifs qui bordent le rivage; mais, à l'aide de notre pilote, nous parvînmes à les éviter très-heureusement. Ce pilote m'apprit que la tour avait cent soixante pieds de hauteur, que la grande lanterne en avait quinze, et qu'on y consumait chaque nuit deux à trois cents cinquante livres de houille. Le garde se relève ordinairement tous les quinze jours; mais il est toujours obligé de se pourvoir de vivres pour un mois, attendu que les bateaux ne peuvent approcher de ces rochers que lorsque la mer est parfaitement calme.

Dès que nous eûmes derrière nous le phare, nous remarquâmes la différence de l'eau, et vîmes paraître les rivages charmans de la Gironde. Une multitude de bâtimens, de toute grandeur, que nous aperçûmes au loin, nous passèrent en un instant, et le *Royan*, couvert de verdure, attira vers la gauche nos premiers regards.

Nous approchâmes du vaisseau de la garde, et il fallut baisser les voiles. Après quelques instans, deux commis de la douane, un officier et deux soldats, vinrent sur notre bord. On prit note du nom du capitaine, du vaisseau, etc. Le *signalement* de mon passeport fut soigneusement confronté avec moi: on me fit plusieurs fois recommencer ma signature. Enfin tout se trouva en règle, et les fronts, d'abord sévères, finirent par se dérider. L'officier nous communiqua la nouvelle des préliminaires de la paix de Leoben, que l'on venait de recevoir depuis quelques jours; et nous nous séparâmes, en nous félicitant réciproquement.

La Gironde, dont les eaux sont jaunâtres et rapides, a plus de trois lieues de largeur à son embouchure; les rivages, bien cultivés,

offrent un spectacle si enchanteur, que nous oubliâmes, en un moment, toutes nos peines. De toute part c'était des champs, des hameaux, des vignes, des prairies, des maisons de campagne, et des bois, la végétation la plus riche et la plus animée; en un mot, la scène la plus ravissante semblait s'avàncer autour de nous sur l'une et l'autre rive : je croyais voir un monde nouveau, dont je venais de faire la découverte. Les arbres en fleurs, les fermes riantes, les collines couronnées d'arbrisseaux, les plaines couvertes de troupeaux, les vignes d'une couleur plus foncée que le reste de la verdure, les châteaux, et les habitations, que nous apercevions au fond des avenues, — tout m'offrait une nature nouvelle, intéressante.

Il est sept heures; le soleil est sur le point de se coucher, l'ombre de ces rivages enchanteurs se projète sur les eaux paisibles du fleuve; la lumière harmonieuse du soir adoucit le paysage, et l'air nous apporte mille parfums délicieux. Quelques bateaux nous ont vendu des vivres, surtout du vin; mais nous serons obligés de jeter l'ancre près de Blaye, à cause de la marée.

LETTRE VII.

Blaye. Médoc. Bec-d'Ambez. La Garonne. Aspects. Le Passage. Disputes. Port de Bordeaux.

A bord.

On donnait à Blaye une fête à l'occasion de la paix: cette petite ville était illuminée, et, toute la nuit, elle retentit de musique et de chants. Blaye fait quelque commerce en vin. Il est situé vis-à-vis du fort Médoc, et la Gironde a, dans cet endroit, 19 mille cent toises de largeur: on a construit, sur une petite île, à sept cents toises de Blaye, un fort, (1) dont les batteries se croisent avec celles de Médoc. Bientôt après les rivages se rétrécissent, mais n'en deviennent que plus romantiques. A gauche s'élèvent des rochers dont le sommet est couronné de verdure, et le penchant parsemé de châteaux, de

(1) Proprement dit, ce n'est qu'une petite tour plate, connue sous le nom de *Pâté*.

fermes, de cabanes, de vignes et de prairies. La rive droite, qui est plus basse, offre une plaine délicieuse, remplie de maisons charmantes et de plantations de toute espèce : ensuite nous passâmes devant ce qu'on nomme *le Bec-d'Ambez.* C'est une pointe de terre, auprès de laquelle est le confluent de la Dordogne et de la Garonne, qui, réunies toutes les deux, prennent le nom de Gironde. Aussi loin que l'œil peut suivre les rivages étroits de la Dordogne et son cours tumultueux, il découvre un pays riche et bien cultivé, et embelli de mille objets variés. La Garonne, en montant, se resserre d'une manière très-sensible, mais n'en produit qu'une plus douce illusion : en jetant les regards en arrière, on diroit que les deux rives se réunissent à l'horizon, et ferment le passage du fleuve par une enceinte de vignes, d'habitations et de verdure. En face, on voit un vaste amphithéâtre, qui réunit tout ce que la nature a de plus frais et de plus pompeux.

La marée nous arrêta une seconde fois, et il fallut jeter l'ancre de nouveau, quoique nous

nous ne fussions éloignés de Bordeaux que d'une heure et demie. Notre pilote étant résolu de nous quitter, et notre capitaine desirant se présenter au consul de sa nation, résidant à Bordeaux, je me décidai à les y accompagner, et à coucher ce soir-là même dans la ville. Nous descendîmes du côté où est le passage qui occupe un assez grand nombre de bateaux (1); à l'instant je me vis assailli par une foule de commissionnaires et de bateliers, qui se disputaient mon bagage. Me supposant apparemment une grande impatience, et une plus grande libéralité encore, ils ne me demandèrent pas moins de dix-huit francs.

Je préférai rester cette nuit sur le vaisseau, et attendre que nous abordassions le lendemain près de la ville. Ayant passé tant de nuits à bord, il ne me coûtait rien d'y passer encore celle-ci. Cependant je descendis à terre; je laissai ma malle sous

(1) Bordeaux est situé à la rive gauche de la Garonne; ainsi tout ce qui arrive de l'intérieur du pays, et tout ce qui y va, doit passer dans cet endroit.

la garde d'un matelot, auquel je payai une mesure de vin, et je fus me promener sous les allées qui bordent le rivage.

Cependant, quelques-uns de ces gens s'étant ravisés, s'offrirent de porter ma malle pour six francs que je leur avais offerts d'abord. Ils entreprirent donc de la descendre du bateau ; mais ils ne purent faire entendre raison au matelot, dont l'intérêt pour moi s'était fortifié par quelques bonnes rasades de vin nouveau. Il se mit donc en devoir de défendre ma propriété, et fit usage de ses rames pour se rendre plus intelligible. Les assaillans ne furent pas en reste avec lui ; ils ripostèrent, et il s'éleva une rixe dont les suites ne laissèrent pas de m'inquiéter. Heureusement, il survint un municipal, qui, non sans peine, sépara les combattans. Je lui fis mes remercimens, et je retournai à bord.

Enfin, ce matin, nous avons reçu un nouveau pilote. Malheureusement le vent est devenu contraire, et nous avons été forcés de louvoyer ; mais j'en ai été bien dédommagé par la beauté des rivages qui se sont offerts à mes yeux. En ce moment,

j'aperçois une forêt de mâts et plus de deux cents vaisseaux rassemblés ; au centre est la ville qui forme un demi-cercle. Une foule de bâtimens de toute espèce nous précèdent en suivant le courant du fleuve. Il est environ deux heures après-midi ; nous voilà heureusement arrivés. Les commis de la douane, qui vinrent hier à bord de notre vaisseau, ont déjà visité ma malle ; aussitôt que le capitaine sera satisfait, nous descendrons à terre.

LETTRE VIII.

Arrivée au rivage. Quai. Château-Trompette. Entrée dans la ville. Situation de Bordeaux. Architecture. Allée de Tourni. Affiche singulière. Théâtre. Nouveaux enrichis.

Bordeaux, Mai 1797.

Accoutumé aux beaux quais de la Hollande, je ne fus pas peu étonné de voir un rivage bas et bourbeux; le glacis, construit en bois, ne commençant que dans le voisinage du Château-Trompette. Un chemin assez étroit borde une file de maisons, la plupart brillantes; mais il est tellement encombré de mulets, de voitures et de piétons, qu'on a mille peines à y passer. A gauche, la vue qui donne sur la rivière est superbe. Au delà des vaisseaux, l'œil se repose sur un paysage riant et fertile qui forme la perspective la plus variée. Deux jeunes filles s'offrirent à me conduire, et tout en folâtrant le long du chemin, elles

portèrent tour-à-tour ma pesante malle sur leur tête, sans interrompre un seul moment leur badinage.

Pour abréger la route, nous prîmes par le Château-Trompette, qui est l'ancienne forteresse de Bordeaux, mais qu'on va bientôt démolir pour en faire une esplanade. Je vis un certain nombre de prisonniers Portugais à qui l'on venait de permettre de prendre l'air. Ils composaient l'équipage de plusieurs vaisseaux capturés. Au reste, on rend ici leur sort assez doux, et il serait très-possible qu'ils se trouvassent mieux de leur existence actuelle que de celle qu'ils avaient chez eux, même avec la liberté. Nous entrâmes dans la forteresse. D'après ce qu'annonce le glacis mal-propre qu'on vient de passer, on est surpris très-agréablement par les allées de Tourni et par le superbe théâtre qui fait face à la grande place, dont le fond est orné des plus beaux édifices. La vue se promène par la belle rue Château-Rouge jusqu'aux bords charmans de la rivière, couverte de vaisseaux; et l'ensemble fait une impression délicieuse et imposante.

Bordeaux forme à-peu-près un triangle; mais, en suivant le cours de la rivière, il ressemble à une demi-lune, dont le côté oriental comprend la ville, et le méridional le faubourg. Cette partie, connue sous le nom de *Chartrons*, est remarquable par la beauté de ses bâtimens, ses vues romantiques, et la multitude des riches négocians qui l'habitent. Les maisons de la ville proprement dite, sont bâties, pour la plupart, en pierres de taille blanches, et présentent un certain air de richesse et de magnificence; mais les rues sont étroites, pavées sans art et sans symétrie, et montrent l'ancienneté de la ville.

Les allées de Tourni, qui commencent au théâtre, sont la principale promenade hors de la ville. On vient de les embellir, à l'extrémité, d'un nouveau café, où des peintures assez grivoises attirent beaucoup de chalands. La plupart des sujets me semblent tirés de l'Arioste; et on les regarde, quant à l'art, comme très-bien exécutés. Un cabinet de figures en cire, parmi lesquelles se trouvent plusieurs *personnages du jour*, une salle d'*ombres chinoises*,

des danseurs de corde, etc. retracent assez imparfaitement les boulevards de Paris.

Les arbres étaient par-tout couverts d'affiches. En France, on s'accoutume aisément au ton déclamateur de ces sortes d'annonces. Cependant, la suivante m'a trop frappé pour ne la pas citer; elle contenait les promesses surprenantes d'un *officier de santé*, qui promettait de guérir *toutes* les maladies possibles dans un tems déterminé, et qui fixait à point nommé les mois, les semaines, les jours, les heures et les minutes. Par exemple, il guérissait les maux de dents en cinq minutes, la colique en trois quarts-d'heure, la fièvre en trois jours, la sciatique en trois semaines, la pulmonie en trois mois. Vous m'avouerez que cette affiche démontrait une habileté peu commune.

Dans le théâtre, qui est magnifique, et dont vous trouverez par-tout la description, je vis représenter *Orphée et Euridice* de Gluck, avec un ballet supérieurement exécuté. En voyant cette foule de jeunes gens élégamment mis, et de femmes chargées de diamans, on n'aurait jamais imaginé que la France eût tant souffert depuis huit ans.

Je faisais la même observation aux promenades, et surtout à un concert qui se donnait chez une virtuose juive ; tout y offrait un luxe si excessif, un penchant si effréné pour le plaisir, un égoïsme si décidé, que l'observateur ne pouvait se défendre des réflexions les plus affligeantes sur le peu de progrès de la philosophie dans un siècle qui s'énorgueillit si fort de ses lumières. On me montra, parmi leurs femmes et leurs maîtresses, une foule de parvenus, dont plusieurs, avant la révolution, étaient de la plus basse classe du peuple. On dirait que dans toutes les révolutions, il n'y a que les formes qui changent, mais qu'au fond les choses restent toujours les mêmes.

LETTRE IX.

Gascons. Leur caractère. Langage. Vins de Bordeaux. Classes et prix des vins. Stagnation actuelle du commerce. Spéculation sur la course. Bourse. Caractère des négocians et des habitans en général.

Bordeaux, Mai 1797.

On a beaucoup parlé des *Gascons*, et l'on n'a pas laissé que d'exagérer à leur sujet ; mais, dans tout ce qu'on a dit, il se trouve souvent un fond de vérité. Le Gascon parle toujours en hyperboles, et c'est toujours avec cette figure qu'il juge son propre mérite. Il faut qu'il parle sans cesse de lui-même, et il doit toujours être en scène pour être à son aise. Il sait tout, il a tout vu, il a été présent à la création de l'Univers. Le Gascon ment sans le savoir ; il débite des fanfaronades sans le vouloir ; il vous contredit toujours, sans amertume cependant, et vous offense sans dessein. Son caractère

consiste dans une vanité bouffonne et une forfanterie naïve.

Chacun connaît la prononciation gasconne. Ses défauts principaux sont l'aspiration trop marquée du *j*, le changement du *b* en *v*, et la trop forte accentuation de l'*e* ouvert. Mais beaucoup ignorent que les Allemands de la Haute-Saxe et les Espagnols ne sont pas exempts de ces mêmes défauts, et que les prétendus gasconismes sont en partie des germanismes ou des hispanismes.

La branche principale du commerce bordelais consiste dans les vins. Où ne trouve-t-on pas du vin de Bordeaux? j'imagine que vous me saurez gré de vous faire connaître ce qui concerne cet objet. On distingue les vins proprement de Bordeaux, et les vins auxquels la ville ne sert que d'entrepôt, et qu'elle envoie à l'étranger. On distingue ceux du crû de Bordeaux en *vins* de *Graves* et en *vins de la Palud*, selon le sol où ils croissent. Le sol de la première sorte est sablonneux et l'autre marécageux. Les vins qu'on envoie à Bordeaux, sont, ou des vins du pays, à quatre

lieues au dessus de Bordeaux, ou bien de la Guyenne supérieure, ou des vins d'Espagne qui viennent de la Catalogne, et qui ensuite se transportent d'Espagne à Cette en Languedoc, et de là, par le grand canal et autres rivières navigables, jusqu'à Bordeaux.

Parmi les vins proprement dits *de Bordeaux*, on fait beaucoup de cas de ceux *de Médoc*, dont la meilleure qualité est celle *de la Fite;* parmi ceux de France qui viennent à Bordeaux, les plus estimés sont les vins blancs de *Langan* et les vins rouges de *Castres;* parmi les vins d'Espagne, ceux de *Nataro*.

A l'égard des *couleurs* et des *prix*, on connaît, en général, les *vins rouges de Graves*, de 50 à 100 écus la pièce; les vins blancs de *Langan*, *Prignas*, *Barsac* et *Sauternes*, de 195 à 210 francs la pièce; les *vins blancs et rouges de Pedensac* et de *Castres*, les premiers de 34 à 38, les derniers de 40 à 50 francs la pièce.

Nulle part on n'a raffiné, sur l'art de couper les vins, à un si haut point de perfection qu'à Bordeaux; nulle part peut-être on ne

serait en état de créer une si grande variété d'espèces avec autant d'économie. Il faut une étude laborieuse de plusieurs années pour connaître ces secrets, et pour savoir appliquer avec succès une longue suite d'essais coûteux. De tous les vins de Bordeaux que l'on boit hors de France, il y en a très-peu qui soient *naturels*, c'est-à-dire, purs; la plus grande partie est *frélatée* ou *coupée*, c'est-à-dire, composée avec différentes drogues, ou mélangée de plusieurs autres vins. Cette dernière falsification est peut-être la plus innocente, et elle est même quelquefois nécessaire pour que le vin se conserve et puisse supporter le transport. On connaît encore à Bordeaux les *vins cuits* que l'on prépare, en les faisant bouillir avant la fermentation, ce qui les maintient toujours *doux*. Il y a aussi des *vins de passe* que l'on obtient sans pressoir, en faisant une infusion d'eau sur des raisins séchés, qu'on laisse ensuite fermenter. L'exportation des vins, année commune, va jusqu'à 150,000 pièces. Elle a diminué considérablement, depuis la cessation du commerce du Nord et des Provinces-Unies.

On fait aussi beaucoup d'envois d'eau-de-vie, dont la commune a un degré et demi, et la meilleure, qu'on appelle *esprit d'eau-de-vie*, jusqu'à treize degrés.

La ruine générale du commerce de Bordeaux a obligé les négocians à former d'autres entreprises, surtout celle d'armer des vaisseaux en course, et c'est la plus générale. On compte dans ce moment, à Bordeaux seulement, vingt et un corsaires, et plusieurs actionnaires ont déjà fait leur fortune par de riches prises sur les Portugais et les Anglais venant de la Jamaïque, des Indes-Orientales et du Brésil. Hier, par exemple, l'*Intrépide* a amené un brick anglais, dont on évalue la cargaison à un million et demi. On m'a montré sur la rivière six grands bâtimens portugais, qui portaient cent vingt hommes d'équipage et douze canons, et qui avaient été pris à l'*abordage* par de petits bâtimens-corsaires, avec quatre-vingts hommes et quatre canons seulement.

Cependant, on n'entend de toute part que des plaintes sur la décadence du commerce et sur l'absence du numéraire. Les

superbes raffineries qui, à cause de la bonne qualité des eaux, fournissaient un sucre excellent, et que la facilité du transport faisait rechercher dans le Nord, sont aujourd'hui sans activité, par le manque de cassonnade. La grande quantité de fabriques et manufactures en verres, faïence, draps, quincaillerie, indiennes, etc., n'ayant plus de débit aux colonies, sont au moment de leur ruine totale. Le commerce de vins, d'eaux-de-vie, de vinaigre a souffert de la guerre; et les ouvriers que ces différentes ressources faisaient subsister, sont dans l'indigence la plus extrême. Tout se plaint; il n'y a plus que les charpentiers, les constructeurs de vaisseaux et fabricans d'agrès, qui trouvent encore à s'employer, à raison des fréquens armemens qui ont lieu. J'ai pris la plupart de ces renseignemens à la Bourse. Mais, au nom de *bourse*, n'allez pas vous figurer les bourses de Hollande : celle de Bordeaux est étroite, mal-propre, et retrace en petit le Palais-Royal. De même la *place ci-devant Royale*, qui se trouve devant la Bourse, et qui donne sur la rivière, paraît, avec raison, trop circonscrite et trop mesquine pour

une ville de cent mille habitans, telle que Bordeaux.

Au reste, les riches négocians qu'on trouve ici passent pour être adonnés au luxe et à l'intrigue. On les taxe aussi de peu de bonne foi et d'extravagance ; mais je n'oserais rien décider sur ces reproches, ainsi que sur ceux qu'on leur fait d'avidité, de mauvaises mœurs, etc. ; reproches qu'il serait trop injuste de généraliser. Parmi les exceptions que j'aime à faire, je mettrai au premier rang l'estimable Berquin, auteur de tant d'ouvrages à l'usage de l'enfance, né à Bordeaux.

LETTRE X.

Départ. Société de voyage. Landes de Bordeaux. Échasses. Hôtelleries moitié espagnoles.

A Bayonne, Mai 1797.

Enfin, me voilà au pied des Pyrénées, et à quatre lieues seulement de la frontière d'Espagne. Tout m'annonce le voisinage de cette intéressante contrée.

Je voulais me rendre ici par la diligence, qui coûte soixante et dix francs, et qui fait le trajet en trois jours; mais on m'offrit pour cinquante francs une place dans une voiture de retour. En traversant le faubourg St.-Jean, les belles maisons et les jardins dont il est rempli nous offrirent un aspect riant et agréable. Les deux lieues suivantes, les campagnes sont parfaitement bien cultivées : c'est le plus superbe paysage que l'œil puisse embrasser. Nous passâmes devant la maison de campagne

pagne du ci-devant évêque de Bordeaux. Les statues du jardin étaient mutilées, les croisées et les volets en pièces, et les balcons tout brisés. Bientôt le chemin devint sablonneux ; les belles plantations se changèrent des deux côtés en bruyères stériles : alors nous entrâmes dans les fameuses *landes* de Bordeaux.

L'un de mes compagnons de voyage était un petit Biscayen d'un certain âge. Il avait servi, dans sa jeunesse, sur un vaisseau des colonies ; il avait fait ensuite plusieurs voyages en Guinée, et un très-grand nombre à Saint-Domingue ; enfin, il avait été employé dans le port de Brest ; il retournait en ce moment dans le sein de sa famille, pour y couler en paix le reste de ses jours. C'était un excellent homme, plein de saillies spirituelles, d'une sérénité imperturbable, et qui, malgré son gasconisme, possédait une foule de connaissances utiles et précieuses. Il avait avec lui sa nièce, jolie créole de treize ans, remplie d'esprit et d'éducation. Elle chantait à merveille, et paraissait, à en juger par le feu

voluptueux de ses deux prunelles noires, s'être tout-à-fait affranchie de l'enfance.

Mon second compagnon de voyage était, ainsi que le premier, marin et Basque. C'était un homme grand, bien fait, et dans toute la vigueur de l'âge. Il allait à Bayonne prendre le commandement d'un vaisseau qu'on venait d'armer en course. Ayant, depuis peu, partagé une prise considérable, il portait sur lui une bourse bien garnie, et nous faisait goûter à tout moment de sa provision d'excellent vin de Médoc.

J'ai passé ces cinq jours dans cette agréable compagnie, sans un seul moment d'ennui. Chacun avait tant d'aventures à raconter, les narrations de l'un réveillaient tant de souvenirs à l'autre, que leurs récits se succédaient sans interruption. Pour varier, mademoiselle Jeannette chantait de tems en tems sa chanson, et je m'efforçais aussi de mêler quelque chose du mien à cette intéressante conversation.

Je ne saurais mieux vous donner idée de la route que nous fîmes, qu'en vous rappelant la contrée de Lunebourg ; la seule différence, c'est qu'on trouve ici une

plus grande quantité de bruyères. Les dix dernières lieues offrent de grandes files d'osiers et de sapins. On ne rencontre des hameaux que toutes les trois ou quatre lieues, et une culture bien supérieure à ce que le sol marécageux semble promettre. Tout le monde ici est monté sur des échasses, et c'est ainsi que les paysans suivent leurs troupeaux, que l'on rencontre assez fréquemment. Comme ils s'accoutument de bonne heure à cette invention, ils s'en servent comme d'un prolongement naturel de leurs jambes, et marchent, par ce moyen, avec une rapidité tout-à-fait surprenante. Plusieurs dansent, se tournent avec facilité, et vont jusqu'à ramasser de terre la monnaie qu'on leur jette, sans descendre de leur monture. L'aspect de ces figures gigantesques, surtout celles des jeunes filles, a quelque chose de très-comique.

Dans toutes les auberges où nous entrâmes, et qui étaient assez propres, je remarquai déjà quelques rapprochemens avec les habitudes espagnoles. On nous demandait, par exemple, si nous voulions dîner à l'huile ou au beurre, si nous

souhaitions du café ou du chocolat. Un mêts très-commun ici, ce sont des abattis d'oies cuits dans leur jus.

LETTRE XI.

Les Pyrénées. Bonnets à la mode des Basques. Faubourgs de Bayonne. Premier aspect. Situation de la ville. Allées marines, *ou promenades le long des quais. Environs délicieux de Bayonne.*

Bayonne, Mai 1797.

DEPUIS deux jours, nous apercevions déjà une partie des Pyrénées, et pouvions distinguer parfaitement leurs sommets couverts de neige; mais, à trois lieues de Bayonne, nous les découvrîmes dans toute leur magnificence.

La culture s'améliorait, le chemin commençait peu à peu à monter, les maisons de campagne et les jardins à se multiplier. Tout d'un coup nous aperçûmes, du sommet d'une colline, la ville de Bayonne au bas des montagnes, dont les masses d'azur semblaient à peine éloignées d'une lieue de chemin. Cette foule de villages et de

plantations, l'aspect de la ville et de la rivière, en partie couverte de vaisseaux; enfin, la majesté de cet ensemble était d'une beauté frappante.

Nous fûmes acostés par une jolie paysanne qui venait de chercher des légumes dans un jardin. Elle portait cette coîffure piquante, qui de Paris nous est venue en Allemagne, et qui sied si bien à nos femmes. C'est un mouchoir de fin linon, dont les deux bouts sont rattachés par derrière en pendans, et dont les deux autres bouts se nouent, et forment une rosette sur le front. Les Biscayennes, qui sont très-bien faites, savent tellement varier les formes de ce mouchoir, et leurs légers chapeaux de paille, ornés de rubans, s'y adaptent si bien, que je serais presque tenté de préférer cette coîffure à toute autre.

Bientôt le chemin alla en descendant, et nous ne tardâmes pas à entrer dans le faubourg du Saint-Esprit, qui n'est séparé de Bayonne que par le fleuve Adour. Tout, à présent, a un air espagnol; les maisons sont garnies de balcons, sur lesquels on étend des toiles; les boutiques sont sans clôture,

et l'on y voit les ouvriers travailler en chantant. Par-tout on rencontre des femmes montées sur des ânes, ou des paniers sur leurs têtes; des mulets chargés, ou des traîneaux attelés de bœufs. Les accens même de la langue basque, auxquels on n'est pas encore fait, et le bourdonnement des tambourins, au son desquels dansent les jeunes filles, ajoutent encore quelque chose au piquant et à la nouveauté du spectacle.

Le pont ayant été abattu, nous fûmes obligés de passer la rivière sur le bac. Une foule de curieux s'étaient rassemblés sur le rivage, et semblaient vouloir disputer avec nos bateliers à qui ferait le plus de bruit. Notre voiture était-elle à leurs yeux un phénomène extraordinaire? le trajet avait-il quelque chose de dangereux? Point du tout; c'est que c'était pour ces gens-là une habitude et un besoin de faire du tapage.

Quelques voyageurs ont parlé de la beauté de Bayonne; mais je suis fâché de ne pouvoir être de leur avis. Tout considéré, cette ville me semble peu considérable, assez

mal-propre, elle a quelques belles rues, plusieurs édifices assez beaux, et une assez grande place ; mais tout cela est bien déparé par un théâtre délabré et un corps-de-garde en ruines.

Bayonne est située à une lieue de la mer, au confluent de deux fleuves. L'un, appelé la Nève, sépare la ville en deux parties, qui communiquent chacune par un pont. On arrive dans l'une en entrant par la *porte de France*, d'où l'on voit se précipiter la Nève dans l'Adour. Ce dernier fleuve sépare la ville du faubourg, et forme, après s'être joint avec la Nève, un excellent port, auquel le superbe quai sert de promenade.

Une double haie d'ormes touffus entretient ici une fraîcheur délicieuse. A droite, au-dessus de la rivière, on aperçoit d'abord la contrée, au dessus de la ville, où serpente l'Adour; puis une partie du faubourg; la haute citadelle, sur une montagne, bâtie en forme de terrasse; les chantiers des vaisseaux et quelques plantations. A gauche s'ouvre à travers les allées du glacis, la partie inférieure du

paysage, avec ses riches campagnes couronnées par les Pyrénées. Si la vue n'était pas obstruée par une grande colline de sable, qui forme une vaste saillie, de la pointe du quai on verrait l'Océan dans toute sa magnificence. Le tumulte vivant du port, les parfums des prairies voisines, l'air pur et élastique de la mer, rendent cette promenade très-agréable à toutes les heures du jour; mais le soir y prête de nouveaux charmes et un nouvel intérêt.

Ce quai, que les Bayonnais appellent les *Allées marines*, n'est pas la seule promenade de Bayonne. Les allées qui environnent le glacis jusqu'aux rives de la Nève, les prairies qui tapissent ces vallées charmantes; enfin, toute la campagne parsemée de jardins, de vignes et de maisons de plaisance, offrent un aspect extrêmement varié. On ne trouve dans cette ville aucun point de vue, d'où l'on ne découvre la ville et les rivières qui l'arrosent, les cîmes des Pyrénées, ou la mer.

LETTRE XII.

Commerce de Bayonne. Exportations. Importations. Course. De la bonté et des qualités du chocolat.

Bayonne, Mai 1797.

Je puis vous donner ici quelques renseignemens sur le commerce de Bayonne. — Son commerce principal résulte de ses relations avec l'Espagne, dans les ports de laquelle on envoie surtout les produits suivans : des draps de Languedoc, des soieries de Lyon, de Tours et Avignon ; des toiles, des toiles peintes de Rouen et de Saint-Malo ; des chapeaux et des rubans, des bas de soie, des galons, des montres et des ouvrages en acier. On reçoit en échange de la laine, du vin, de l'huile, des marchandises d'Amérique, surtout du bois à teinture, des piastres et des lingots.

Au Nord, surtout aux villes anséatiques, Bayonne exporte des vins, entr'autres le vin

blanc d'*Anglet* et le vin rouge du Cap Breton (ce dernier se recueille à gauche et l'autre à droite de l'Adour); de la réglisse, du raisiné, du chocolat, etc. Bayonne reçoit en échange beaucoup de marchandises du Nord, dont le froment est l'article principal. On entretient un commerce de cabotage très-actif avec toutes les côtes de France. Des vaisseaux de Rouen, Nantes, Saint-Malo, Bordeaux, etc., apportent les produits de leur commerce pour l'Espagne, et en reçoivent en échange des marchandises d'Espagne, auxquelles Bayonne sert en quelque sorte d'entrepôt.

Depuis la cessation actuelle du commerce, les négocians de Bayonne ont employé une grande partie de leurs fonds à faire des armemens. On compte en ce moment neuf corsaires équipés par des actionnaires, qui font la course avec beaucoup de succès. On prit, le mois passé, un grand bâtiment anglais, qui, chargé de morue et de marchandises de fabriques, allait de Liverpool à Oporto. On a envoyé la morue et les marchandises anglaises en contrebande à Bilbao, où ces deux articles sont

très-recherchés, et l'on en a retiré un gain énorme. Les Basques, au reste, sont excellens marins; la découverte qu'ils ont faite de *Terre-Neuve*, leur navigation vers le passage de *Davis*, sont hors de doute : la preuve, c'est que la plupart des ports de ces contrées portent des noms basques.

Une branche considérable du commerce de Bayonne, est le chocolat, dont on fait un grand débit, non-seulement en France, mais encore dans tout le Nord. Puisque j'ai trouvé l'occasion de me procurer des renseignemens sur cette denrée, vous ne lirez peut-être pas sans intérêt quelques détails à ce sujet.

La bonté du chocolat dépend d'abord de la qualité du cacao même. Il y en a de trois espèces principales : caracas, quayaquil (1), cacao des îles de Saint-Domingue, Martinique, Curaçao, etc. Le caracas est extrêmement cher, même en tems de paix; et dans les meilleures années, la livre ne va jamais au dessous de trois francs. Pour faire du chocolat, on mélange le caracas avec du

(1) Deux colonies espagnoles en Amérique.

quayaquil. Deux parties de caracas et une partie de quayaquil donnent la première qualité; deux parties de quayaquil et une partie de cacao des îles, la seconde; et le simple cacao des îles, la troisième.

La bonté du chocolat dépend, en second lieu, du soin qu'on se donne pour le faire griller, de la juste dose du cacao, de sucre et des différens aromates qui entrent dans sa composition, et de l'attention à le bien élaborer, afin de faire un mélange plus ou moins parfait des ingrédiens.

Les caractères d'un chocolat bon et non falsifié, sont les suivans : une couleur de chair foncée; un grain ferme, fin et luisant, de petites raies blanches, une odeur aromatique, une facilité à se fondre dans la bouche, avec une sensation de fraîcheur, de ne produire aucune espèce de colle en se refroidissant, et d'offrir en dessus une crême huileuse.

Les caractères généraux du chocolat mauvais et falsifié, sont : une couleur noire de poix, un goût fade de sirop, un grain farineux, inégal et grossier; une odeur de brûlé lorsqu'on le cuit, enfin une humi-

dité glutineuse, une dissolution aqueuse, et un sédiment gras et mélangé.

On falsifie le chocolat de plusieurs manières, d'abord par un mélange inégal de diverses espèces de cacao; par exemple, lorsqu'on vend un quart de caracas, un quart de quayaquil et une moitié de cacao des îles pour première qualité, qui devrait être de deux tiers caracas et un tiers quayaquil; mais les plus honnêtes fabricans de chocolat se voient forcés à cette falsification, dès que le prix du bon cacao hausse considérablement, et que le public ne veut pas sortir des prix ordinaires.

Les falsifications nuisibles et condamnables sont les suivantes: d'exprimer l'huile du cacao pour en vendre le beurre aux apothicaires et aux chirurgiens; ensuite d'y substituer de la graisse d'animaux, et de faire griller à l'excès le cacao pour lui faire perdre ce goût étranger, de le mêler avec du riz, de la farine, des pommes de terre, du miel, du sirop, etc. Une livre de chocolat-caracas, coûtant même ici près de trois livres, vous vous imaginez bien de quelle qualité doivent être ces sortes de

préparations en Allemagne. Au reste, il faut que le chocolat soit cuit d'une manière convenable pour avoir toute sa force et une bonne saveur. La règle est de prendre une tasse d'eau pour deux onces de chocolat. On l'y laisse fondre doucement au feu, et on le verse dès qu'il commence à monter; ensuite on le fait cuire encore quelques minutes dans la tasse sur de la cendre chaude.

LETTRE XIII.

Fête pour la paix. Jeu de Paume. Combats de taureaux. Caractère des Bayonnais. Arrangemens pour le voyage d'Espagne.

Bayonne, Mai 1797.

HIER, tout Bayonne était en l'air; car on célébrait une fête à l'occasion des préliminaires de la paix de Léoben avec l'Empereur. Le cortège était composé, comme de coutume, de chœurs de musique, de jeunes gens des deux sexes, de fonctionnaires publics, de gardes nationales, etc. Il était très-singulier de voir un char de triomphe en treillages verts, couvert de branches de sapin et de toile rouge, où Mars, Apollon, la Victoire et Cérès étaient assis en très-bonne intelligence. Ce sera sûrement ignorance ou manque de civisme de ma part, mais je trouve quelquefois ces cérémonies mesquines et un peu ridicules. La fête finit le soir par un feu d'artifice, qui en fit le principal ornement.

Dimanche

Dimanche passé, je vis aussi, pour la première fois, une partie de paume. Cet exercice est un des plaisirs favoris des Bayonnais, et en général des Basques. La légèreté, l'agilité, l'intérêt et l'attention que l'on y met, furent pour moi un spectacle tout-à-fait nouveau. La foule nombreuse des spectateurs semblait, par son enthousiasme et ses acclamations, pousser l'ambition des joueurs au dernier période.

On se portait encore avec plus d'ardeur au *combat du taureau*, qu'on venait nouvellement d'introduire devant *la porte d'Espagne*. Comme les Espagnols des environs, conduits par des affaires de commerce ou par le plaisir, se rendent souvent à Bayonne, pour les y attirer encore davantage, quelques spéculateurs habiles ont imaginé d'établir, à l'aide d'un *torreador* (1) espagnol, un combat de taureau. La nouveauté de ce spectacle attirait tout Bayonne; mais plusieurs connaisseurs qui étaient à même de juger par comparaison, le trouvèrent détestable. Effectivement, on

(1) C'est-à-dire, combattant avec les taureaux.

n'y voyait que deux taureaux bien apprivoisés, qui, pendant quelques heures, furent impitoyablement tourmentés par quelques *bandoillers* (1) et leurs chiens.

Au reste, les Bayonnais passent généralement pour être les *Gascons des Gascons*, et leurs exagérations sur la prééminence de leur petite ville, sont aussi insoutenables que ridicules. On leur reproche d'ailleurs, d'être rusés et artificieux, surtout envers les étrangers. S'il était permis de tirer d'un exemple particulier une induction générale, je ne manquerais point ici de preuves. En voici un exemple : comme je cherchais une occasion pour Bilbao, on m'adressa un voiturier qui, pour trois jours que dure ce voyage, ne fit pas difficulté de me demander jusqu'à vingt piastres, encore prétendait-il n'employer qu'un seul mulet. Pendant que je lui représentais tout ce que sa demande avait de déraisonnable, plusieurs personnes très-bien mises survinrent, et, d'elles-mêmes,

(1) Ce sont des hommes qui lancent de petits javelots, *banderillas*, entourés de papier, et quelquefois garnis de poudre à canon.

prirent le parti du voiturier, et trouvèrent qu'il demandait un prix très-modéré : heureusement que, par d'autres renseignemens, je m'étais assuré du contraire. Ainsi, je brisai là-dessus, et je pris d'autres mesures.

J'entendis parler d'un vaisseau biscayen qui chargeait des marchandises; et qui s'apprêtait à partir sur la fin de la semaine. C'était un caboteur qu'on appelle ici *chasse-marée*. Je me rendis chez le capitaine, qui était un assez bel homme, jeune, et fort traitable; il ne me demanda, pour moi et mes effets, que cinq piastres (1). Nous fûmes d'accord sur le champ, et après-demain je pars avec lui.

(1) Encore ce prix était-il trop haut, à ce que j'appris ensuite. Le prix ordinaire pour une personne et sa malle, n'est que de vingt francs.

LETTRE XIV.

Port de Bayonne. Barre dangereuse. Occupations. Craintes.

Boucaut, près de Bayonne, à l'embouchure de l'Adour, Mai 1797.

J'avais compté vous écrire cette lettre d'Espagne ; mais les espérances que je formais se sont envolées, dans la force du terme ; car le vent est au sud.

Avant-hier, à quatre heures du matin, le capitaine me fit appeler. Quelque diligence que je fisse, j'arrivai encore trop tard, et je fus obligé de le rejoindre avec un bateau. La rivière offre une perspective superbe ; c'est de là qu'on voit Bayonne avec ses montagnes et ses environs, qui forment un amphithéâtre et un aspect qu'il est plus aisé d'admirer que de décrire.

Le vent tourna tout-à-coup au sud, et nous donna une chaleur insupportable. Toute l'athmosphère semblait en feu, et l'eau du

fleuve presque tiède. L'ombre des voiles étendues nous procurait très-peu d'abri : ainsi, voyant peu d'espoir de changement, je me suis fait descendre à terre, et je suis resté à l'auberge.

Voilà déjà deux jours d'écoulés à attendre; le vent est un peu plus à l'est; mais la *barre* donne peu d'espoir. Nous sommes allés plusieurs fois jusqu'au fanal des pilotes, à la pointe de la digue; mais le fracas des vagues est terrible; leur mugissement ressemble au tonnerre, surtout pendant la nuit. Il faut prendre patience. Le capitaine me dit qu'il est resté ici quelquefois vingt jours : nous pourrons regarder comme un bonheur, si nous en sommes quittes cette fois-ci pour une semaine.

Quelque peine que l'on se soit donnée pour construire ces deux belles digues pour l'avantage du commerce de Bayonne, cette dangereuse *barre* y apporte toujours un obstacle presque insurmontable. On dit que cinq ou six vaisseaux y périssent presque chaque année. Nous vîmes encore sur les dunes la carcasse d'un vaisseau qui y avait échoué le mois précédent.

Près de nous sont deux vaisseaux hollandais, portant pavillon russe, et trois danois, qui vont à Amsterdam, à Hambourg et à Brême. Tous les capitaines, et tour-à-tour les matelots, viennent chaque jour à terre pour voir la *barre* et se rafraîchir à l'auberge. Les Hollandais y mènent avec eux leurs femmes et leurs enfans. Mon capitaine biscayen, joue tous les jours avec ses gens au jeu de quilles, et le gain sert à boire en commun.

Attendre le vent dans un port, c'est être condamné à l'ennui. Ma seule ressource est un petit bois derrière la maison, où je vais lire mes livres espagnols. Notre hôte est en même tems pêcheur et pilote; mais il est hors de chez lui toute la journée. Cela me contrarie infiniment, à cause de son excellente conversation, dont je ne puis jouir que le soir.

Nous sommes aujourd'hui au cinquième jour, et la *barre* ne semble pas plus tranquille. Le capitaine est allé à la ville pour faire sa provision de viande fraîche. Chacun de nous porte ses espérances au surlendemain, où la lune entrera dans le premier

quartier. Alors, la mer commence un peu à se calmer. Jugez, il me faudra peut-être encore rester ici une quinzaine! quelle perte de tems! — Mais, je quitte la plume; n'écrivez jamais, à moins d'être en bonne humeur.

E 4

LETTRE XV.

Départ. Vues de la côte. San-Sebastian. Vent contraire. Guetaria. Première impression. L'hôtesse biscayenne. Lits singuliers. Arrierros. Les ames chrétiennes. Bibliothèque d'un chirurgien.

Guetaria, Biscaye, Juin 1779.

AVANT-HIER au soir, nous avions été, selon notre coutume, sur le fanal des pilotes, et la *barre* semblait devenir plus traitable. Le capitaine conçut quelque espoir; et effectivement, nous nous mîmes en mer le lendemain à midi. Le vaisseau fut remorqué par deux grands bateaux à l'autre côté de la rivière. Nous fûmes les derniers à faire cette manœuvre, et j'avais bien observé les cinq autres. Quelqu'effrayantes que soient les secousses que reçoivent la proue et la poupe du vaisseau, cela est très-peu sensible pour ceux qui sont dessus. Les autres navires firent route vers

le Nord; nous restâmes seuls: un cabotage n'est qu'un demi-voyage sur mer.

A mesure que nous nous éloignions, les flancs bleuâtres des Pyrénées se développaient dans toute leur majesté. Au loin, une file de montagnes se propageait en masses irrégulières et confuses du côté de la mer, et se terminait en une pente escarpée de rochers couverts d'habitations et de champs cultivés. Derrière nous on voyait disparaître peu à peu la côte verdoyante de la Gascogne, et vis-à-vis briller les voiles des vaisseaux dans l'éloignement.

Nous avions un vent d'est, faible à la vérité, mais assez favorable. Nous aperçûmes bientôt la citadelle de *San-Sebastian*, située sur un promontoire. Le soleil était prêt à se coucher; les ombres des rochers s'allongeaient, et une fraîcheur délicieuse s'élevait du sein de la mer. Les pointes des Pyrénées brillaient d'une lumière dorée, et une teinte plus foncée colorait la surface des flots. Nous jetâmes l'ancre sous le canon de *San-Sebastian*; la nuit était douce, le ciel étoilé, et la mer parfaitement calme.

Mais autant la nuit avait été belle,

autant le matin devint orageux. Le ciel n'offrait que des nuages sombres, le vent commençait à souffler avec force au sud-ouest, et la mer à grossir. Nous avions beaucoup de peine à louvoyer contre le vent et les courans. Cependant, le capitaine se décida à tenir la mer, et nous manœuvrâmes aussi bien qu'il nous fut possible.

L'après-dînée, le vent devint si violent, qu'il fit entièrement pencher le navire, de manière que les vagues l'inondaient. Nous résolûmes donc de pincer le vent, et d'entrer dans le premier port qui s'offrirait à nous. Ce fut celui de Guetaria. Nous y abordâmes le soir à sept heures. On envoya à notre rencontre un bateau, qui nous conduisit heureusement à une petite digue, où nous jetâmes l'ancre.

Le village retentissait du son du tambourin; les balcons qui donnaient sur la mer étaient garnis de femmes voilées, et les bateaux sur lesquels nous traversâmes la baie remplis de jeunes filles, singulièrement habillées, et dont les cheveux flottaient en longues tresses brunes. L'aspect d'une foule d'ecclésiastiques qui, en grands manteaux

noirs, et couverts de vastes chapeaux ronds, se promenaient sur la digue; l'habillement de nos pilotes, leurs haut-de-chausses ornés de rubans et de velours noir, leurs gilets rouges et *Retesillas* (1); en un mot, ce coup-d'œil nouveau pour moi, et cette foule de sensations que je ne puis vous rendre, me convainquirent que j'étais en Espagne.

Le capitaine me proposa de me mener dans une auberge, et j'y consentis. Nous descendîmes à terre, et arrivâmes par une porte sans battans dans une petite place, où l'on dansait la *Fandango*, quoique la brune ne permît guère de distinguer les objets. Mon conducteur me recommanda à une vieille que nous trouvâmes dans une cuisine enfumée, où j'entrai, bien résolu de m'arranger de tout ce que je trouverais.

Dans la province de Biscaye, l'ancienne langue cantabre, comme on sait, s'est conservée, et on n'y parle point, ou très-mal, le castillan; de sorte que nous nous trouvâmes, l'hôtesse et moi, dans le cas de ne

(1) C'est-à-dire, *reseaux de tête.*

pouvoir nous entendre qu'avec la plus grande peine. Cependant, dès que j'eus répondu affirmativement à sa première demande, savoir, si j'étais *Christiano?* c'est-à-dire, *catholique*, elle sembla être si contente de moi, qu'elle m'apporta une bouteille de grès remplie de vin délicieux, et un grand pain, moitié maïs et moitié froment, mais d'un goût très-agréable. Elle n'avait d'autre chose à y ajouter qu'une douzaine de sardines frites, et son hôte fut obligé de s'en contenter.

Quand je fus me coucher, je ne trouvai pour tout lit qu'une paillasse de feuilles de maïs, étendue sur du sarment, et deux couvertures de laine. Bientôt après entrèrent dans la même chambre quatre muletiers (*arrieros*), qui se partagèrent les deux autres couches. L'un d'eux parlait passablement bien le français; il fut très-charmé de trouver en moi un *Christiano*, et je ne pus me refuser de goûter de sa cruche.

Le lendemain matin, je trouvai dans la cuisine une femme plus jeune que celle de la veille, mais guère plus belle. C'était la

fille de la vieille, et la maîtresse du logis. Elle parlait assez purement castillan, et savait si bien me faire des questions, que mes réponses en monosyllabes suffirent pour l'instruire du motif de mon voyage. « *Senor*, dit-elle, *la grazia de Dios accompaguare à Vm. Espana es el mejor pays del mundo. Las almas christianas se allegraran de ver à un hermano; y le ayudaràn à Vm. en todas sas empresas* (1) ». Elle me mena alors dans la *Sala*, que je trouvai assez propre. Sur ces entrefaites, son mari revint à la maison, et m'adressa la parole en mauvais français. Outre son état d'aubergiste, il était en même tems chirurgien de cette petite ville, et avait, dans la dernière guerre avec la France, appris un peu de français avec des soldats qui logeaient chez lui. Je parcourus ses livres, où je trouvai, entr'autres, une traduction de

(1) « Oui, Monsieur, la grace de Dieu sera avec vous. L'Espagne est le meilleur pays du monde. Les ames chrétiennes se réjouiront de voir en vous un frère, et vous seconderont dans toutes vos entreprises. »

la Médecine domestique, de *Buchan*; de l'*Avis au Peuple*, de *Tissot*; un traité complet de chirurgie ; un traité de *Materia Medica*, et une dissertation sur les accouchemens. Cela me convainquit des progrès que fait l'instruction en Espagne ; ce que je remarque ici avec plaisir.

LETTRE XVI.

Guetaria. Situation et aspect. L'Indiano. Contrées montagneuses. Grands aspects.

Guetaria, Juin 1797.

Vous allez avoir une description détaillée de Guetaria, telle que vous ne la trouveriez peut-être point dans un traité de géographie; car la crainte de l'ennui m'a tenu ces trois jours assez en haleine.

Le bourg de Guetaria, qui renferme à peu près trois cents habitans, est situé au pied d'une montagne qui embrasse une petite baie. Un haut rocher, qui s'élève vis-à-vis en pyramide, en est séparé par la mer; mais il y communique par une digue étroite, longue de quatre cents pieds. Du côté droit, qui est le plus élevé, on plonge dans un vaste enfoncement; au côté gauche, qui est beaucoup plus bas, sont une multitude de cascades formées par la mer, qui roule ses vagues parmi des rocailles de

granit. Lorsque le vent souffle avec force au sud, l'eau monte à une hauteur prodigieuse, et retombe de l'autre côté en pluie extrêmement fine. Sur une saillie, qui est au delà du rocher, on a ménagé une plate-forme, où sont toujours quelques pilotes de garde, pour aller à l'instant au devant des vaisseaux qui demandent à entrer dans le port.

La digue mène directement au pied d'un grand rocher qui domine le village; là, elle fait un détour vers la droite, et forme, par son prolongement, un troisième bassin, où sont les barques des pêcheurs. Les trois autres côtés sont défendus, soit par le rocher, soit par une chaussée qui repose sur une file de petits rochers inférieurs. Au bout de la digue, vers le rivage de la mer, sont une batterie et un corps-de-garde pour défendre la baie.

Pour arriver au sommet du rocher, il y a à peu près pour une heure de chemin, en serpentant toujours à travers les champs et les broussailles. Quoique d'en bas les pointes en semblent impraticables, on y trouve cependant une chapelle et un hermitage, mais qui à présent n'est pas habité. La mer

y

y offre une vue immense ; on frissonne en jetant en bas les yeux dans l'abîme. Les flancs escarpés et luisans du rocher sont battus continuellement par les vagues.

Guetaria n'a qu'une seule maison bien bâtie, qui appartient à un *Indiano*, c'est-à-dire, un parvenu qui a fait sa fortune en Amérique. Il peut avoir environ mille piastres de rente ; mais ses compatriotes lui donnent des millions. Je fis sa connaissance, et trouvai en lui un homme affable et instruit. Comme il est sans héritiers, il dépense et fait beaucoup de bien au pays. Par exemple, il a fait bâtir, au pied de la montagne, un très-beau puits, et il a le projet de faire construire une nouvelle route pour communiquer avec quelques pays adjacens. Ordinairement il se fait porter, par deux jeunes filles, dans une chaise à porteur ; mais sa seule jouissance semble être de fumer du plus fin tabac de la Havane. Il avait chez lui une provision de plus de deux cents livres de *cigarros*. Au reste, sa maison, sans en excepter même celles des ecclésiastiques, est la seule où l'on trouve des vîtres, des balcons de

fer, des verres à boire, des fauteuils et des plats d'étain.

La montagne, au pied de laquelle le bourg est situé, est supérieurement cultivée. Quel aspect enchanteur ! A mesure qu'on s'élève peu à peu, que le groupe des rochers qui environnent la baie se développe, et qu'on gagne insensiblement le sommet, on aperçoit la vaste étendue de l'Océan, et les rivages escarpés qui, des deux côtés, vont se perdre dans les nues. L'œil se promène sur une longue suite de montagnes fleuries et parsemées de châlets ; ici, sur la baie couverte de barques de pêcheurs ; plus loin, sur le bourg et ses jardins ; ensuite elle se repose sur la montagne même. Quelle richesse ! quel luxe de végétation ! par-tout des champs, des broussailles, des vignes, des châtaigniers et des myrtes ; de tous côtés des sources et des cascades ; enfin, c'est un ensemble à la fois magnifique et sauvage, auquel la mer, où le regard plonge avec étonnement, ajoute encore de nouveaux charmes.

LETTRE XVII.

La Messe. Ecclésiastiques. Éloquence latine. Pêche de sardines. Commerce et départ.

Guetaria, Juin 1797.

C'EST en vain que nous espérons un vent favorable; jusqu'à présent nous n'en avons encore aucune apparence. Le capitaine descend chaque jour à terre pour remplir sa *bota*, (*baril*) et entendre la messe. Au commencement, j'ai cru bien faire d'aller aussi à l'église, pour ne pas donner de scandale à mes compagnons. A la vérité, chacun est élevé dans sa secte; mais pourquoi ne dérogerait-on pas à ses idées, quand, à ce prix, on peut gagner la bienveillance de ses semblables? Après tout, ce n'est ici qu'une affaire d'*usage*; et en fait de religion, je regarde tout *usage* comme une affaire de police.

Mais, m'en croirez-vous, si je vous dis que cette petite bourgade n'a pas moins

de *dix* ecclésiastiques ? J'en fus moi-même étonné quand je vins à le savoir. Deux d'entr'eux s'adressèrent une fois à moi en latin : — « *Bona terra est Hispania* », dit l'un. — « *Tellus optimus et divitissimus*, » ajouta l'autre. — « *Non moriebimur per famem*, » reprit ensuite le premier. — « *Habemus seges et vineas*, *campos et boves*, *castaneas et multas pomas* (1). La conversation continua dans ce jargon latino-hispanique : notre L** n'en serait pas très-émerveillé. Au reste, ces ecclésiastiques se rassemblaient régulièrement tous les soirs dans un cabaret, où, devant un grand plat de sardines frites et une cruche plus grande encore, ils semblaient oublier les soucis de leur ministère.

Les sardines (*sardinas*), dont je viens de parler, fournissent aux habitans, non-

(1) C'est-à-dire : L'Espagne est un bon pays. Un pays superbe, riche. Nous ne mourrons pas de faim au moins. Nous avons des blés, du vin, des champs, des bœufs, des châtaignes et beaucoup de pommes. — Mais le comique de ce dialogue est dans la barbarie du stile.

seulement une nourriture peu dispendieuse, mais encore un bon article de commerce. Cette pêche, dans les mois de Juin, Juillet et Août, est considérable. Trois ou quatre barques de pècheurs développent ensemble un grand filet, dont ils forment un cercle, et attendent ensuite plusieurs heures à l'ancre. Quand ils s'aperçoivent à leurs nœuds que le filet est plein, ils le retirent, et y trouvent une quantité immense de sardines. Leur prix ordinaire est d'environ deux liards la douzaine. On en fait saler des provisions considérables pour l'hiver. Ces sardines, salées ou enfumées, se vendent environ un sou et demi la douzaine. Au reste, ce poisson est de l'espèce de ceux qu'on nomme *Bretling* sur les côtes du Holstein, et non pas cette sardine que l'on vend chez nous; car cette dernière espèce est l'*anchois* des Français, et se pêche dans la Méditerranée.

A bord du St.-Joseph.

Le vent nous est devenu tout d'un coup favorable : un voyage sur mer est une parfaite image de la vie humaine. Comme nous

nous proposions de nous mettre en mer à la pointe du jour, je me rendis le soir à bord. Mon compte ne se montait qu'à dix livres pour six jours. Je reçus les vœux de mon hôte et de mon hôtesse. Nos matelots, avec le capitaine, fêtèrent la veille du départ au cabaret : il était près d'une heure lorsque nous nous rendîmes au vaisseau. La pleine lune colorait la mer et les montagnes ; l'ombre du vaisseau tremblottait sur les vagues, et à l'Orient le fanal de *San-Sebastian* réfléchissait ses feux sur la côte obscure.

Avant que le soleil se levât, nous nous trouvâmes hors de la baie. Le vent était favorable, et la mer calme ; nous n'avions rien à appréhender, si ce n'est les corsaires anglais. Comme notre côte était cachée dans l'ombre, nous nous y tenions le plus près que nous pouvions, espérant par-là ne pas être découverts.

Vers midi, nous appelâmes à nous une barque de pêcheurs, et nous échangeâmes, contre une bouteille d'eau-de-vie de France, un grand plat de sardines. Au défaut de gril, nous les fîmes cuire sur des bro-

chettes de bois, et nous les mangeâmes avec beaucoup d'appétit.

La majeure partie de la côte est bordée de rochers élevés et luisans, parsemés çà et là de quelques buissons de myrte. De tems à autre, les ouvertures nous montraient, dans l'intérieur, des paysages charmans ou des rives intéressantes. La nuit vint, et nous jetâmes l'ancre.

LETTRE XVIII.

Baie de Bilbao. Premier aspect. Portugalete. Rivages charmans du fleuve. Olavijaja. Avenues de la ville. Casa d'Antonio.

Bilbao, Juin 1797.

CE matin, à mon réveil, je fus très-charmé de revoir le pilote de Bilbao; il était parti la veille avec un bâtiment, et avait jeté l'ancre pendant la nuit dans notre voisinage. Un vent frais enflait nos voiles, et nous atteignîmes bientôt le promontoire *Machichaco*, non sans quelque crainte de tomber dans les griffes de quelque corsaire caché; mais notre bonne fortune ne nous abandonna point encore cette fois-ci. Les pavillons de signaux, que nous vîmes le long de cette côte, étaient espagnols. Nous doublâmes la pointe sans aucune difficulté, et enfin nous prîmes terre dans la baie de Bilbao.

Figurez-vous, à droite, une montagne couverte de verdure, le long de laquelle règne un village composé de maisons blanches, entremêlées de champs et de vergers; représentez-vous, à gauche, une côte plate et basse de rochers, pareillement revêtus de broussailles; dessinez, au fond de cette perspective, une file de montagnes qui menacent le ciel, et vous aurez un premier aperçu de la baie de Bilbao.

Mais, en s'approchant, les autres objets commencent à se développer. On aperçoit à la droite le village de *Portugalete*, avec son église sur la hauteur ; à gauche, un petit hameau caché entre des vignes et des groupes d'arbres, et vis-à-vis une multitude de vaisseaux sur le point de mettre à la voile. Nous passâmes heureusement la barre, et le flux nous fit descendre la rivière avec rapidité.

Je ne saurois vous donner une plus juste idée de ces rivages charmans, qu'en vous rappelant les paysages du lac de *Waldstetten* en Suisse; avec cette exception, qu'ici la rivière, étant moins large que le lac, rend par ses fréquens détours ses aspects encore

plus variés et plus séduisans. Ainsi, par exemple, on aperçoit tout d'un coup, sur le sommet d'une montagne, le couvent de Saint-Nicolas, avec ses terrasses ombragées, et au bas une foule de vaisseaux à l'ancre; plus loin, une chapelle, un groupe de maisons au milieu des arbres, et environnées de champs et de vignobles. Tout le pays a un caractère qui retrace la Suisse.

A mesure que nous approchions du port proprement dit, une demi-heure avant d'arriver à Bilbao, la rivière, assez petite, allait toujours en se rétrécissant. Le côté droit est bordé de rochers escarpés, et orné d'un superbe quai; de l'autre, ce sont des champs fertiles qui suivent, en mourant, le penchant des hautes montagnes. Nous passâmes devant une triple file de vaisseaux, et nous jetâmes heureusement l'ancre vis-à-vis d'un port nommé *Olavijaja*.

Accoutumé aux larges fleuves du nord de l'Allemagne, vous seriez bien étonné de trouver sur cette rivière étroite et sur cette eau paisible tous les avantages de la navigation, sans aucun des inconvéniens de cet élément destructeur. Lorsque je con-

sidère ces rivages si rapprochés et si rians, ces montagnes garnies de verdure, ces champs abondans, je crois voir en petit les environs de la Garonne que je viens de quitter.

J'entrepris d'achever à pied, en compagnie de notre capitaine, ce qui nous restait de chemin jusqu'à la ville, que nous n'apercevions pas encore. La route côtoyait le fleuve, et elle était garnie de maisons de campagne et de jardins. Bientôt nous vîmes les clochers de Bilbao, ayant toujours la rivière à côté de nous. Nous traversâmes une allée magnifique; nous passâmes devant un couvent et quelques autres habitations, puis nous nous trouvâmes au milieu de Bilbao. Je doute qu'une autre ville maritime puisse offrir des environs plus pittoresques et plus romantiques. Nous traversâmes le large quai, bordé de plusieurs vaisseaux, et nous descendîmes dans une auberge connue sous le nom de *Casa de Antonio*.

Tout ce qui m'environne en ce moment a je ne sais quoi de singulier, et des formes tout-à-fait étrangères et originales. Les

chambres sont tapissées de toile cirée, où l'on a représenté des combats de taureaux; les sièges sont pauvres, antiques et extrêmement bas; le plafond est revêtu de briques, et les murs tout farcis de saints et de crucifix.

Mais il faut quitter la plume ; j'entends les cloches des religieuses, vis-à-vis de notre auberge et au delà de la rivière, qui sonnent les vêpres, et voilà le salon qui se remplit de monde.

LETTRE XIX.

Situation de Bilbao. Files de montagnes. Le fleuve et les bancs de sable. Architecture de la ville. Population.

Bilbao, Juillet 1797.

Bilbao est situé dans une vallée proche le fleuve *Ybeyzabal* (1), à trois heures de distance de la mer. Au dessus de la ville, la vallée est si étroite, qu'on a été forcé de continuer la chaussée (*camino real*) en anticipant sur une des montagnes voisines. Cette même vallée se rétrécit encore au dessus de Bilbao, qui se trouve dans un angle plus spacieux, et forme un triangle. Dans cette espèce de bassin, la ville est, à la vérité, exposée, en automne et en hiver, à des averses continuelles ; mais, en récompense, elle est à l'abri des vents du

(1) C'est-à-dire, en langue du pays : *la rivière étroite.*

Nord, et jouit de tous les agrémens d'une belle contrée des Alpes.

Figurez-vous deux files de montagnes l'une sur l'autre, qui se terminent en collines plus douces, et forment en bas une étroite vallée presque entièrement occupée par le fleuve. Ces montagnes sont, comme tout le reste, parsemées de champs et de maisons, embellies des plantations les plus variées, de vignes, de châtaigniers, de pommiers, de légumes, de maïs, etc. Rien n'égale la richesse et la pompe que la nature étale de toute part. Ces deux files de montagnes s'avancent presque en ligne droite jusqu'à la côte, où elles s'ouvrent, et où la rivière, plus large, va se mêler avec la mer.

Quelques heures au dessus de la ville, la rivière ne présente guère que l'aspect d'un grand ruisseau; cependant, à l'ouverture de la vallée, elle fait mouvoir plusieurs moulins. Mais bientôt ses rives se rétrécissent de nouveau, et elle roule avec fracas à travers les rochers. Près de Bilbao, elle est si basse, que la plupart des voitures la passent à gué. Cependant, tout près du premier pont, son lit s'élargit; à quelques

pas de là, elle porte déjà de petits bâtimens, et un peu plus loin, des navires marchands de trois cents tonneaux.

On dit qu'il y a tout au plus cent ans, que de plus grands vaisseaux abordaient jusqu'à la ville; mais que, depuis, un banc de sable, qui était au milieu de la rivière, a tellement augmenté, qu'on ne peut plus le passer, même avec la plus haute marée. En effet, dans la basse marée, la rivière est concentrée dans un lit si étroit, qu'à peine deux bateaux pourraient y marcher de front. Le consulat de Bilbao s'occupe en ce moment du plan d'un Irlandais, qui propose d'enlever le banc de sable. Il est à desirer que cela puisse avoir lieu; le commerce de la ville y gagnerait beaucoup, au moins pour la commodité.

La ville de Bilbao, comme je viens de dire, est située sur la droite du fleuve, dans une échancrure de la vallée. Deux ponts, dont le premier est de bois et d'une seule arche, la réunissent avec un autre quartier qui est sur la rive gauche. Sa partie supérieure est antique et désagréable; les rues en sont étroites, les maisons assez

hautes, mais mal bâties. Toutes les rues de cette partie donnent sur la place publique, devant laquelle passe le fleuve. Dans cette place, excepté la maison-de-ville, ornée de balcons dorés et bien travaillés, on ne trouve pas un seul édifice qui mérite attention; mais la partie inférieure de la ville est *neuve*, et comprend trois larges et belles rues, qui toutes aboutissent à l'*Arenal*, nom de la promenade le long de la rivière. Les maisons sont toutes en pierre de taille, dont quelques-unes sont magnifiques. On vient de bâtir, il y a quelques années, derrière l'Arenal, une très-belle file de maisons. Cette partie est séparée de la promenade par un cirque qui sert de jeu de paume (1), d'où l'on a une superbe perspective sur la rivière, la vallée et les montagnes.

Quant à la population, Bilbao semble, au premier aspect, comprendre à peine huit mille ames; mais les habitans y sont

(1) *Juego de pelota*; jeu passionnément aimé à Bilbao, et qui donne lieu à beaucoup de paris.

tellement amoncelés, qu'on en compte plus de treize mille. Les maisons, qui ont jusqu'à quatre à cinq étages, les combles même, sont si peuplés, qu'une très-petite pièce, avec une alcove, paie jusqu'à cinquante piastres de loyer par an; ajoutez qu'une famille espagnole occupe ordinairement bien moins de local qu'une famille allemande; ainsi vous vous imaginerez aisément, combien une seule maison peut contenir de monde. Cependant, on bâtit tous les jours, parce que la guerre force les riches propriétaires à employer ainsi leurs capitaux. Peut-être qu'un jour on embellira aussi la partie supérieure de la ville, dont la perspective est plus riante, parce qu'elle est en pente, et forme une espèce de terrasse.

Les maisons de l'ancienne ville sont construites, la majeure partie, en bois, celles de la nouvelle en briques. Les premières sont sans art et sans commodité; dans les autres, le goût a fait des progrès étonnans. Au lieu des lourds balcons de bois, elles offrent des balcons en fer très-proprement travaillés. Les volets de bois et les petits carreaux ronds

des anciennes sont remplacés dans les nouvelles par de grands carreaux et des persiennes. La seule chose qui étonne et choque tous les étrangers, c'est de voir dans toutes les maisons les lieux d'aisance dans la cuisine, et tout près de la cheminée.

LETTRE XX.

Promenades de Bilbao. Arenal. Le chemin de Olavijaja. Le chemin par Albia au delà du fleuve. Files des montagnes à gauche et à droite. Promenades au dessus de la ville.

Bilbao, Juillet 1797.

COMMENÇONS maintenant nos promenades autour de Bilbao. L'ardent *Solano* a fait place à un zéphyr rafraîchissant, et l'air doux de la mer a ranimé l'existence.

Nous visiterons d'abord ce qu'on nomme l'*Arenal.* Quatre files d'ormes et de tilleuls forment de belles allées touffues ; à droite s'élève une superbe église, avec deux clochers ; à gauche est la rivière, dont les bords sont bien cultivés, et l'on voit au fond les montagnes. Nous suivons par le couvent des Augustins ; et après avoir passé une seconde avenue, l'œil découvre sans obstacle une perspective superbe, tout le cours du

fleuve, et les deux chaînes de montagnes dont je viens de parler.

Nous arrivons ainsi à Olavijaja : ici, nous reconnaissons le superbe groupe de montagnes qui semblent se fermer derrière Bilbao, et qui offrent une si pompeuse fertilité. Pour revenir à l'autre côté, on passe un bac. Après le tumulte du port qu'on vient de quitter, on en goûte, avec d'autant plus de plaisir, la solitude du couvent des Franciscains, ombragé par d'énormes châtaigniers.

Ici se présente un paysage magnifique. De toutes parts sont des collines couvertes de verdure, des vignobles, des demeures riantes et paisibles. Le chemin, par une infinité de détours, présente les aspects les plus variés : des laboureurs, en chantant, cultivent la terre avec leurs bêches de fer; des femmes sont occupées au bord des ruisseaux; et dans le lointain, vous entendez retentir les cloches des couvens qui sonnent les vêpres. Nous sommes allés jusqu'au village *Albia*, situé vis-à-vis de *Olavijaja*.

Hier, je vous ai promené sur les bords de la rivière; parcourons à présent les montagnes. Rappelez-vous les contrées sau-

vages et romantiques des Alpes; ces sources tantôt limpides, tantôt écumantes, qui s'échappent des rochers tapissés de mousse; ces broussailles et ces plantations pittoresques sur ces abîmes et ces masses bleuâtres qui forment l'heureux pays de nos chers Helvétiens; eh bien, on retrouve ici les mêmes tableaux.

Nous avons fait la moitié du chemin, et nous voilà tout auprès du couvent des Capucins. Le brouillard qui couvrait la vallée commence déjà à se dissiper; déjà nous respirons un air plus pur; la vallée se déploie sous nos pieds; mais les objets se trouvent encore trop près de nous, et l'horizon paraît trop circonscrit. Nous allons de hauteur en hauteur, et après avoir monté pendant une heure, nous arrivons enfin sur la cîme de la montagne.

Ici sont plantés deux mâts, pour signaler les vaisseaux, et c'est pour cela que cette pointe porte le nom de *la Punta de las Banderas*, ou simplement de *las Banderas* (1).

---

(1) Lorsque les vaisseaux entrent dans la baie, on

Par-tout où l'on porte la vue, quelle pompe ! quelle variété étonnante d'objets enchanteurs ! Ces montagnes imposantes, cette vallée fertile parsemée d'habitations paisibles, ce ruisseau qui serpente doucement sous ces ombrages, ce port hérissé de mâts, et l'immensité de l'Océan qui se déroule à nos regards dans tout son éclat argentin!... Cette contrée égale la plus ravissante de la Suisse, et peut-être même lui est supérieure par le voisinage de l'Océan. A mesure qu'on descend de la montagne, on jouit d'un aspect tout différent par le changement total de la scène. En quittant le couvent des Capucins, on trouve un escalier très-commode, qu'un gentilhomme biscayen a fait tailler dans le roc pour la commodité de sa confrérie.

---

arbore un pavillon *rouge*, (*Bandera*); lorsqu'ils sortent, un pavillon *blanc*; lorsqu'un vaisseau est en perdition sur la côte, le pavillon est *noir*, et lorsque des corsaires paraissent, il est *blanc* et *rouge*. Cette pointe étant la plus haute, et vue des principales rues de Bilbao, ces nouvelles se répandent en un instant.

Autant les sentiers qui règnent sur le côté droit de la montagne, sont pénibles, autant sont doux et commodes ceux qu'on a pratiqués du côté gauche; apparemment qu'on a eu égard aux besoins des hameaux et des pêcheurs qui fournissent Bilbao de marée. Le chemin est large, bien pavé, et ressemble beaucoup, en plusieurs endroits, à ceux du petit *Saint-Bernard.* Sur un des plus beaux points de vue, on aperçoit les montagnes inférieures, la ville, et tout au fond la rivière, avec ses bords cultivés. Comme on est plus près du port, on en distingue clairement les vaisseaux; mais un rocher immense dérobe l'aspect de la mer.

La vue, quoique différente, n'est pas moins belle sur les montagnes qui dominent la ville, et d'où l'œil embrasse toute la vallée. Le long du fleuve et à côté des montagnes sont deux promenades, dont celle de *los Canos*, à cause de ses vues et de son pavé commode, est une des plus agréables que j'aie vues; aussi le cours, nommé *Passeo de los Augustinos*, sur le penchant des montagnes qui sont au levant,

réunit la nouveauté et la beauté des sites. Mais à quoi bon vous parler de tant de promenades différentes ? Les environs de Bilbao n'en forment qu'une.

LETTRE XXI.

Corpus Domini, ou Fête-Dieu. Procession. Figures grotesques. Angelos ou Anges. Combat de taureaux. Afficionados. Chiens. Bien. Embolado.

Bilbao, Juin 1797.

Je vous dois encore la description de quelques fêtes qui eurent lieu les premiers jours de mon arrivée ici.

La première était le *Corpus Domini*, ou la Fête-Dieu, une des principales de l'année pour les catholiques. Elle a pour objet le dogme le plus essentiel de cette religion, et en même tems le plus lucratif pour son clergé. C'est la fête religieuse populaire qui sert de date aux transactions civiles les plus importantes, et aux principaux évènemens domestiques : elle devient aussi l'occasion ou le prétexte d'une foule de divertissemens publics et privés, et par cette raison, ainsi que par bien d'autres, elle est en singulière vénération aux

protégés proprement dits de Saint-Antoine, c'est à dire, aux tailleurs.

La veille, tous les clochers furent illuminés ; de grands feux brûlaient sur toutes les montagnes, et dès les deux heures du matin ; toutes les cloches furent en branle. A six heures, les rues étaient déjà remplies de monde qui se pressait autour des autels richement décorés ; les balcons étaient chargés de spectateurs; mais la procession ne commença que vers les dix heures.

Quatre personnages gigantesques, savoir, deux hommes et deux femmes, affublés d'un costume ridicule, ouvrirent la marche. Ils avaient de longues perruques de lin et des coiffures de toile cirée de couleur rouge ; des vêtemens à l'ancienne mode, tels que de vieilles chasubles, et des andriennes bisarres et grotesques. Ils portaient des tabatières larges comme des plats et des éventails d'une aune de longueur ; ils faisaient semblant de vouloir embrasser les spectateurs qui étaient sur les balcons, et auxquels ils touchaient presque; enfin, ils dansaient à chaque coin de rue un très-joli *fandango*. Vous allez me demander com-

ment tout cela peut se faire ? rien de plus simple. Les figures, si vous en exceptez la tête et les bras, ne sont que des échafaudages revêtus de costumes, sous lesquels sont des hommes qui les font mouvoir.

Après cela venaient la musique et une multitude d'*angelos*. C'était des jeunes garçons et des petites filles, la plupart habillés très-richement, avec de longues aîles de carton, couvertes en satin. Il est du bon ton d'habiller en anges ses enfans pour cette procession.

La superstition et la vanité des parens s'en mêlent également, et font que chacun cherche à rivaliser son voisin, et, s'il se peut, à le surpasser. Les enfans sont chargés de bijoux; on leur ombrage la tête sous des tours de cheveux, pour faire flotter entre leurs aîles une longue chevelure tressée. On les décore de toutes les manières possibles; on leur prodigue mille caresses; leurs poches regorgent de bonbons, et chacun les admire avec une sorte de respect, que ces petits êtres même semblent commander par leur démarche altière et leur maintien magistral.

Après les *angelos* venaient les différentes confréries, avec leurs saints respectifs, dont la plupart étaient de bois, et sculptés assez joliment. On les avait habillés en velours où en soie, et couronnés de fleurs. Un second chœur de musiciens et des nuages d'encens annonçaient le *Venerabile*, c'est-à-dire, la sainte hostie, et une foule d'hommes et de femmes parées fermaient le cortège.

Si la matinée avait été consacrée à la dévotion, l'après-dînée fut destinée à son tour à la *Corrida* : c'est ainsi qu'on nomme le combat du taureau. C'est là la seconde fête populaire dont je veux vous parler, d'autant plus que cette espèce de spectacle est peu connue en Allemagne. L'attente de cette fête, la disposition du local et l'arrivée des taureaux, avaient mis en l'air tout Bilbao. Par-tout on ne s'entretenait que du *Corpus Domini* et du *combat;* les grands et les petits enfans, ne s'occupant que de *corridas*, s'amusaient à jouter contre des taureaux factices. Les derniers trois jours, les *torros* furent menés par la ville en grand cortège aux acclamations du peuple, et le soir surtout, la place était remplie d'une foule innombrable.

On avait formé, aux deux bouts de la place, deux amphithéâtres : le tout était environné de hautes balustrades. Les banquettes et les balcons, des deux côtés, pliaient sous le poids des spectateurs. Cela n'était rien encore; les clochers, les toîts des maisons, le pont voisin, les édifices derrière la rivière, jusqu'aux collines et au couvent des Franciscains, situé sur la hauteur, étaient remplis de monde. Dans la place même était rassemblée une foule d'*afficionados*, ou amateurs, qui s'y étaient rendus pour porter des coups aux taureaux; de manière cependant à pouvoir se sauver au besoin, en s'élançant par-dessus la palissade.

En parlant de ces combats, il faut distinguer les *Corridas de torros* et les *Corridas de novillos*. Les premiers sont les grands combats proprement dits : les combattans y sont à cheval, et il faut que les taureaux soient mis à mort : on en a une foule de descriptions (1). Mais les *Corridas de*

(1) On en a aussi des gravures en douze feuilles de différens formats, qui représentent les douze

novillos ne sont que des combats de jeunes taureaux. L'animal ne reçoit que des blessures légères, et on se contente de le tourmenter jusqu'à ce qu'il soit excédé. J'en viens maintenant à ma description.

La place était sablée, et l'enceinte des taureaux à côté de l'un des amphithéâtres. Ce lieu était ouvert par en haut, et chaque taureau avait un emplacement particulier. Plusieurs *afficionados* étaient montés sur les planches, et tourmentaient les taureaux pour les mettre en fureur. Le *corregidor* donna le signal; un huissier, vêtu de blanc, ouvrit l'enceinte, et à peine eut-il sauté par-dessus l'estrade, que le taureau furieux se précipita dans l'arène.

Plusieurs hommes à pied l'attendaient avec des *banderillas;* mais il courut impétueusement vers les quatre côtés de la place, en cherchant une issue. Au milieu de la foule qui

---

scènes principales d'un de ces combats. Elles sont faites d'après nature, et expriment jusqu'aux plus petits détails. On trouve une copie en petit de ces gravures dans la nouvelle édition du Tableau de l'Espagne, par *Bourgoing*.

lui présentait des piques, des fourches, des bâtons, des parasols, on distinguait surtout les *afficionados*, qui semblaient se disputer à qui le premier mettrait son chapeau ou son manteau sur les cornes de l'animal, ou lui porterait un coup. Cependant, on ne pouvait s'empêcher de rire en voyant l'agilité et les postures plaisantes avec lesquelles ils grimpaient sur la balustrade, dès que le taureau paraissait s'adresser sérieusement à eux. Mais bientôt les *banderillas* se multiplièrent à l'infini, et en peu de tems il ne resta plus d'asile au taureau; il en fut couvert de toutes parts, et il s'enfuit à plusieurs reprises en mugissant et en versant des flots de sang. Les spectateurs, pour varier leur plaisir, se mirent de tous côtés à crier pour demander les chiens (*perros! perros !*) On finit par lâcher contre lui un gros dogue.

Alors commença un combat qui montrait l'instinct étonnant de ces deux animaux : l'un cherchait à vaincre par ruse, l'autre par la force. Le chien prenait toujours son ennemi de côté, et se détournait à chaque mouvement du taureau ; celui-ci tenait

toujours ses cornes en arrêt pour lancer son ennemi en l'air; ce qui lui réussit plusieurs fois. Si le chien évitait le coup, et parvenait enfin à saisir le taureau, celui-ci l'entraînait en fureur, et essayait de le fouler aux pieds ou de l'écraser contre la barrière : alors, on lâchait un autre chien sur lui, et il demeurait sans défense. A la vérité, il entraînait encore les chiens; mais ceux-ci ne lâchaient pas prise, et restaient fortement attachés à ses oreilles.

Pour les en détacher, huit hommes très-forts s'avancèrent dans l'arène, et saisirent le taureau par la queue, pour lui ôter sa force; ensuite ils le prirent par les pieds de derrière, le renversèrent à terre, et lui serrèrent les parties. Alors il resta couché dans la défaillance la plus complète, et les chiens lâchèrent prise aussitôt. Quelques minutes après, le taureau se releva en mugissant; il frémissait, et semblait chercher encore son ennemi. Dans cet instant, on fit entrer quelques vaches dans l'arène, et il les suivit de bon gré dans l'enceinte. On en fit venir un autre. On renouvela cette scène six ou sept fois consécutivement. Pendant le combat,

combat, on n'entendait point de musique; seulement quelques coups de tambour indiquaient de tems à autre les changemens de scène. Dans les entr'actes, les spectateurs prenaient leur goûter (*merienda*); ils marquaient leur impatience en agitant de concert leurs mouchoirs en l'air, et ils applaudissaient les coups de maître, *los golpos excellentes*, par de bruyans: *Bien! bien!* (Bravo! bravo!) Il n'y a que l'éducation et l'habitude qui puissent aguerrir les Espagnols à ce spectacle cruel; il n'y a qu'une ambition mal entendue, un défaut de culture et l'ignorance des vrais plaisirs de l'homme, qui puissent nourrir en eux cette passion barbare. On rougit de la nature humaine, quand on voit l'homme se faire une fête de l'atrocité.

Le soir, je fus témoin d'une scène comique. La place était illuminée avec des fagots de sapin, et au milieu par quelques tonneaux enduits de graisse de baleine; toute la place fourmillait de monde : tout d'un coup on lâcha un jeune taureau, dont les cornes étaient garnies de boules de cuir (*embolado*). Les feux, la foule, la musique

l'épouvantèrent tellement, qu'il se précipita tête perdue parmi les spectateurs, et en renversa par douzaines; enfin, on l'enveloppa avec un manteau ; on lui attacha des fusées, etc.; et cette plaisanterie, qui d'abord avait manqué d'être funeste, finit par amuser la multitude.

LETTRE XXII.

Constitution et privilèges de la province de Biscaye. Morgue des habitans. Administration de la ville. Alcade et Corregidor. Impôts de la ville. Police. Ordonnance singulière. Prisons. Loi contre l'ingratitude.

Bilbao, Août 1797.

La province de Biscaye est, comme on le sait, une province qui ne dépend pas proprement de l'Espagne, mais qui est sous sa protection. C'est une espèce d'anomalie politique, que de voir un petit pays républicain réuni à une pareille monarchie. En effet, quelque illimitée que soit l'autorité des rois d'Espagne dans leurs autres provinces, il est vrai de dire qu'en Biscaye ils n'ont qu'un simulacre de domination: Ici, il n'existe ni garnisons, ni douane, ni papier timbré, ni de *sises* (accise); en un mot, de toutes les impositions royales, on ne

connaît que le *donativo*, c'est-à-dire, le don gratuit. La Biscaye se gouverne par elle-même; elle reçoit, par pure condescendance, un *corregidor* et un commissaire de la marine; mais elle ne fait exécuter aucun ordre de l'Espagne, sans la sanction de son gouvernement particulier. Cependant on ne peut nier que les privilèges de la province et les prétentions de la puissance royale ne se trouvent très-souvent en opposition, et que les premiers ne paraissent pas remporter toujours la victoire.

Tous les habitans de Biscaye se donnent la qualité de *hidalgos*, c'est-à-dire, gentilhomme. Ce n'est qu'en Biscaye, disent-ils, que l'ancienne noblesse cantabre s'est conservée sans mélange de sang maure et étranger; et, ajoutent-ils, le roi même n'approche pas de la noblesse d'un Biscayen. Le plus petit ouvrier, le plus grand seigneur du canton, sont, à cet égard, parfaitement égaux; mais le gouvernement du pays est dans les mains de ces derniers, et il est annuellement renouvelé par la majorité des paroisses.

Quant à l'administration de la ville, on

procède tous les ans, après la fête de Noël, à l'élection des huit *régidors*, sur lesquels repose chaque fois le droit de voter des habitans. Ces *régidors* choisissent leurs successeurs, ceux-ci les *alcades* et autres fonctionnaires, qui élisent le consulat, ou le tribunal de commerce. Tous ces emplois doivent être administrés *gratis*; cependant, les *régidors* et les *alcades* jouissent de quelques avantages, moyennant les baux sur les vins, ce qui assujétit chaque fois le fermier à une taxe assez conséquente. L'*alcade* gagne encore davantage dans les procès; car il est presque passé en droit de corrompre les juges. Au reste, il faut observer que devant des *alcades* on ne plaide que verbalement, de même qu'on ne plaide que par écrit devant le *régidor*. Les premiers jugent au civil, et les autres au criminel. Les derniers, à Bilbao, dans toutes les causes, jugent en dernier ressort, et l'on ne peut appeler de leur sentence qu'aux tribunaux supérieurs de Valladolid et de Madrid.

Dans la ville, on ne connaît aucune taxe, si ce n'est une très-modique imposition

foncière et une contribution volontaire à l'hôpital. Il n'existe pas la moindre accise, ou droit de douane. Bilbao n'a pas même, pour ainsi dire, de portes, et elle est toujours ouverte à tout venant. Il n'y a que le pont qui se ferme le soir au moyen d'une grille, mais dont les barreaux sont si écartés l'un de l'autre, qu'il est facile de passer à travers, si on veut.

La police n'est pas entièrement négligée; on a sur cela un code de règlemens que chaque alcade fait publier dans le même ordre au moins une fois par an. Parmi ces règlemens, il y en a qui concernent l'examen des poids et mesures, la propreté des rues, la stabilité des pots de fleurs sur les balcons, etc. Un des plus anciens et des plus respectés interdit l'usage des carrosses et autres voitures de luxe, qui d'ailleurs ne peuvent avoir lieu, à cause de la petitesse des rues. Ainsi, toute voiture étrangère qui arrive est contrainte de rester au dehors de la ville, et il n'y a que des traîneaux qui puissent y entrer.

Parmi les règlemens nouveaux des alcades, il s'en rencontre de très-bisarres:

par exemple, un alcade vieux et veuf ordonna qu'aussitôt après l'*angelus*, sous peine de prison, aucune femme ne pourrait paraître avec un homme dans les rues; et l'on en arrêta, pendant la première semaine, au moins trente; mais les gens distingués se trouvant trop particulièrement compris dans cette défense, cette loi rigoureuse tomba bientôt en désuétude.

A cette occasion, je vous dirai quelque chose des prisons, et je vous observerai qu'elles sont hors de la ville, dans une très-belle situation, proche le rivage de la mer. La plupart des prisonniers sont au premier étage, où ils jouissent d'un air sain, et de la vue de la campagne et de la grande route; le geolier n'oublie pas qu'il a affaire à des *hidalgos*, et les passans leur distribuent des aumônes très-abondantes. On regrette seulement de ne pas voir quelque différence entre le sort des débiteurs et celui des criminels. Au reste, les délits graves sont si rares en Biscaye, que l'on ne se souvient pas, depuis quarante-six ans, d'en avoir vu d'exemple.

Je dois encore vous parler ici d'un phé-

nomène en législation, c'est que parmi les anciens règlemens il doit se trouver, à ce qu'on assure, une loi contre les enfans et les élèves ingrats, qui condamne les délinquans à des amendes pécuniaires au profit de leurs bienfaiteurs. Cependant, il est si difficile de vérifier ces oui-dire, que je n'ose affirmer ce fait, que je me contente de rapporter.

LETTRE XXIII.

Mœurs simples et caractère des Biscayens. Plaisirs de Bilbao. Romerias. Tertulias. Cafés et boutiques. Marchands de vins. Concerts d'amateurs. Femmes.

Bilbao, Août 1797.

AUTANT il y a de simplicité dans la constitution de la Biscaye, autant on en trouve dans les mœurs de ses habitans. Si j'avais à peindre la Biscaye en un seul mot, je dirais : ce sont des Alpes espagnoles habitées par des Grisons. Les Basques ont la même haine pour les innovations ; la même roideur, le même amour pour la patrie et la liberté, la même droiture de caractère, la même finesse ; mais ils tiennent du climat, plus de feu et de vivacité.

Il ne faut donc pas chercher à Bilbao, quelque riche que soit cette ville, les di-

vertissemens qu'on trouve par-tout ailleurs; point de théâtre, point de cabinets de lecture, etc. — Des promenades, (*Romerias*), ou bals publics; des (*Tertulias*), ou sociétés où l'on passe la soirée : voilà toutes les ressources qu'offre cette ville.

On aime ici passionnément les promenades; les dames de Bilbao viennent y briller à l'envi. Au premier abord, la vue de tant de personnes en voile noir a quelque chose de triste; mais l'œil s'y accoutume bientôt, et l'on n'en trouve les Biscayennes que plus aimables. — Parlons des *Romerias*.

Les Biscayens ont ici une danse nationale qui se termine presque comme le *Fandango* proprement dit, et qui est accompagnée d'une musique singulière, mêlée de petits tambours et de petites flûtes. On y voit une file de jeunes personnes se prendre par la main, et se suivre en ligne droite; celle qui est en tête fait, de tems en tems, quelques pas mesurés en se retournant vers ses compagnes : la noblesse, la grace brillent dans tous ses mouvemens. Les autres ne font que défiler nonchalamment derrière elle.



Le Fandango.

De leur côté, les hommes, conduits de même par un coryphée, forment une autre file, et s'approchent insensiblement des femmes, qui s'avancent au devant d'eux. Tout d'un coup, la musique prend un mouvement plus rapide ; chaque danseur se trouve en face d'une danseuse, et alors commence un *Fandango*, dont les gestes précipités ont une expression qu'il est plus aisé d'imaginer que de rendre. Ces assemblées ont lieu, en été, presque tous les dimanches et fêtes, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, et se nomment *Romerias*.

Une *Romeria* est une fête pour tout Bilbao; il s'y trouve presque autant de spectateurs que de danseurs; car la passion pour ce genre de plaisir est générale. Le lieu de la danse est ordinairement sous des arbres touffus, dans le voisinage de quelque cabaret; mais comme il y a toujours moins d'hommes que de femmes, il arrive souvent que beaucoup de ces dernières se trouvent sans danseurs. Elles sont alors forcées d'y suppléer entr'elles. Cela ne les empêche pas de s'amuser infiniment. Mais

leur plus grand plaisir, c'est de heurter malicieusement à leur passage surtout ceux qui ne dansent point, en criant avec de grands éclats de rire : «*Toma la culada.*» Il en résulte souvent des chutes très-risibles. Ce badinage devient plus fréquent, surtout à la brune, avant que la place soit illuminée avec des tonneaux enduits d'huile de baleine. Au reste, la musique de ces danses ne coûte rien; ces frais, d'ailleurs modiques, sont supportés par les couvens, les confréries, les personnes riches, ou la commune; il y a même des fondations faites exprès pour cela. — Venons aux *Tertulias.*

Ces sociétés ont déjà été décrites par d'autres voyageurs; elles sont les mêmes à Bilbao que par-tout ailleurs. Les femmes y paraissent en habits de couleur et à la mode avec lesquels elles n'osent sortir que le soir. Un étranger y est facilement introduit avec des lettres de recommandation; mais, soit fierté ou manque de savoir-vivre de la part des Espagnols, on n'y reçoit aucunes prévenances. Habitué aux bonnes sociétés de France ou d'Allemagne, on se trouve, en

quelque sorte, isolé dans ces cercles où règne une conversation purement *locale*, et tout ce que l'on voit inspire le dégoût et l'ennui. En effet, Bilbao a tous les défauts des petites villes, et cela va très-loin dans une petite ville espagnole.

Quant aux divertissemens publics, cela se réduit à un petit nombre de cafés et de cabarets. On est surpris de ne pas en voir davantage dans une ville de commerce aussi conséquente. L'un de ces cafés, près de l'Arenal, est tenu par un Suédois-Allemand de Wismar, qui a épousé une Hollandaise, et qui s'est fait catholique. Comme il est en même tems traiteur, et que sa femme sait un peu de toutes les langues, c'est là que se rassemblent la plupart des maîtres de navires. Au reste, on trouve dans les entre-sols, qui ici servent de magasins, des billards assez mauvais, dont il faut se contenter. Les autres cafés sont encore pires. Un Français se propose d'en établir un plus commode à l'autre bout de l'Arenal.

Il y a des cabarets le long des quais, sur le chemin qui mène à Olavijaja, qui

sont très-fréquentés par les matelots et les capitaines de vaisseaux : ils ont une renommée un peu équivoque ; mais la grosse joie qui y règne varie et anime beaucoup cette promenade.

Depuis peu, on a commencé à former un concert d'amateurs, dont on est en grande partie redevable aux commerçans bohémiens établis ici. En général, ce sont eux qui, joints à leurs domestiques, composent la musique de ville de Bilbao, sans oublier pourtant deux trompettes allemands payés aux frais du public. Ces messieurs ont aussi des collections de musique dont ils fournissent les diverses églises; car les habitans de la Bohème, comme on sait, naissent presque tous virtuoses. Leurs gens font l'ornement principal des fêtes du consulat, *Dios de Campo*, et ils enchantent tout Bilbao de leurs marches, en revenant le soir sur la rivière dans des bateaux magnifiquement illuminés.

Voilà tout ce qui regarde les divertissemens de Bilbao. Si l'on veut des livres et des papiers publics, on en trouve quelques-uns en espagnol chez des espèces de bou-

quinistes, qui vendent en même tems du plomb à tirer et de la cire luisante. Cependant, il y a dans toutes les bonnes maisons étrangères les meilleures feuilles françaises et quelques bonnes bibliothèques.

Je finis par quelques mots sur les femmes de ce pays. Selon moi, elles réunissent la dignité des Espagnoles à la beauté des Anglaises. Leur teint frais, leurs yeux noirs et brillans, leur belle chevelure, leur embonpoint, l'harmonie de leur personne, la vivacité de leur maintien, — tout est séduisant pour un étranger. Si les hommes entendaient l'art de les former; si une culture plus générale développait leurs excellentes dispositions; si une retenue excessive, un peu de roideur, une fierté un peu sauvage ne déparaient point leurs aimables qualités, leur empire serait sans bornes, et leurs charmes irrésistibles. Dans la classe inférieure, elles sont fortes et laborieuses, et l'on s'en sert pour porter des fardeaux très-pesans. En général, dans toutes les conditions, les mœurs sont ici, d'après des témoignages dignes de foi, les plus pures de toute l'Espagne.

LETTRE XXIV.

Commerce de Bilbao. Exportation. Laine. Châtaignes , etc. Manière de les envoyer. Importation. Commerce de l'intérieur. Tiendas. Contrebande. Commerce aux étrangers. Maisons bohémiennes. Difficultés d'obtenir la permission d'établir des maisons de commerce. Haine contre les Français. Prêtres français émigrés. Langue biscayenne.

Bilbao, Août 1797.

De toute la côte septentrionale de l'Espagne, Bilbao est, sans contredit, le port le plus important; cependant, ses exportations sont en très-petit nombre, et se réduisent à la laine, aux châtaignes, au fer et à l'huile.

Les négocians de ce pays font acheter la laine par leurs agens dans les provinces intérieures, et les envoient en Angleterre, en France et en Hollande. Ces envois vont annuellement

annuellement à cinquante ou soixante mille sacs, dont le prix monte à cinq millions de piastres. Vous allez croire que cet article a souffert pendant la guerre, c'est précisément le contraire. La consommation en draps n'en a été que plus forte, et les commissions pour l'étranger n'en ont été que plus considérables.

Tant que dure l'embarquement de cet article, qui se fait ordinairement les derniers mois de l'été, les rues et l'Arenal sont couverts de sacs de laine, et toute la rivière et le port garnis de barques qui en sont chargées (1); chacun de ces grands sacs est foulé sur le tillac avec une machine faite exprès pour cela, afin que le vaisseau puisse contenir une cargaison convenable à sa capacité.

Vous imaginerez facilement que dans le transport d'une si grande multitude de sacs, il doit tomber une quantité de laine dans le chemin; cependant personne n'ose-

(1) *Gabarras lanches*, ou des barques longues dans lesquelles on amène les cargaisons aux vaisseaux.

rait en relever le moindre flocon, parce qu'il est défendu, sous peine d'excommunication, de toucher à la laine des étrangers. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas remarqué que l'on pensât à faire ramasser cette laine; elle reste en pure perte dans les rues, sans doute au détriment des commettans. Avec quelle facilité ne pourrait-on pas occuper à cette besogne une foule de pauvres enfans qui sont ici en si grand nombre ! et quelle excellente économie, si, au lieu de laisser perdre cette laine, on avait soin de la faire filer !

Une autre exportation de Bilbao, ce sont les châtaignes, qui croissent en profusion dans toute la Biscaye, surtout dans la contrée de *Castro*. Les paysans les apportent au commencement de Novembre à la ville, et le prix se règle sur l'abondance de la récolte. Ordinairement la *Fanega*, ou sac de vingt-cinq livres, se vend une piastre. Tous les chemins sont alors couverts de petites charrettes tirées par des bœufs, et chargées de cette marchandise. Les négocians indiquent à leurs correspondans les jours où ils comptent les faire embarquer. Les voi-

tures les déchargent un peu au dessus de la ville dans des barques. Nombre de personnes sont occupées alors à les peser et à les trier; comme les châtaignes trop mûres sont sujettes à moisir, et qu'elles gâteraient les autres, elles appartiennent de droit aux pauvres. On en vole encore une assez grande quantité; mais l'abondance de cette denrée empêche de faire attention à cette perte. Cependant, le bénéfice d'un négociant qui a reçu des commissions de ce genre est très-incertain. Les châtaignes, comme toute marchandise sujette à se gâter, s'assurent moyennant une foule de clauses. Si le trajet dure trop longtems, et que le capitaine du vaisseau, à cause du mauvais tems, ne puisse ouvrir les lucarnes, pour donner de l'air à cette denrée, et la faire sécher de tems en tems au soleil sur le tillac, alors la moitié et souvent la totalité de la cargaison arrive toute pourrie. La majorité de cette exportation va à Londres, à Bristol, à Amsterdam, à Bremen et à Hambourg.

Deux autres produits, mais dont l'exportation ne se fait que dans les ports d'Espagne même, sont le fer et l'huile. Le fer de Bis-

caye (1) est très-propre à être travaillé, à cause de sa souplesse, et on en envoie de fortes cargaisons à *Corunna* (Corogne), à *Ferrol* (Lissabon) et à Cadix. Une partie des huiles de la Castille voisine s'exportent dans les ports les plus proches; par exemple, à *Plenzia*, *Rivadeo*, etc., sur de petites barques.

L'importation de Bilbao est très-conséquente. On n'y manque d'aucun produit du Nord. Les articles principaux sont : le froment, le lin, le chanvre, les bois de construction, les produits de manufactures anglaises, françaises et allemandes, de la morue, des fromages, de la graisse de baleine, etc., etc. Bilbao approvisionne les provinces de la vieille et nouvelle Castille et le nord de l'Arragon, de la majeure partie de ces objets. La consommation de morue (*Bacalao*), par exemple, est si considérable,

(1) Les minerais qui contiennent ce fer, proviennent des fameuses mines de Sommorostro, et sont transportés sur l'eau à Bilbao; on les décharge au dessus de la rivière, et de là on les envoie aux forges. Le directeur de ces mines est un Allemand.

que les Danois, qui la fournissent depuis la guerre d'Angleterre (vers la fin de 1796), ont tiré de Bilbao plus d'un million de piastres, quoique la morue de Norwège le cède de beaucoup en bonté à celle de Newfoundland (*Terre-Neuve.*)

D'après ce que nous venons de dire, on voit que Bilbao fait encore par terre un commerce très-important. La multitude de mulets qui vont chercher ces divers articles est si grande, qu'à certains jours il en part jusqu'à quarante. Ainsi, toute la ville de Bilbao est remplie de dépôts de marchandises (*Tiendas*); et comme, dans ce nombre infini de magasiniers (*Tenderos* et *Tenderas*), personne ne vend que très-peu en détail, et encore très-chèrement, les prix se tiennent toujours très-haut. Vous imaginez aisément jusqu'où doit aller le prix des marchandises qui passent des mains des négocians dans celles des détaillans, et de là aux regrattiers. Pour ne vous citer que le lin, vous saurez qu'un quintal de vaisseau de Riga (c'est-à-dire, quatre quintaux) fait trois cent quarante-deux livres de Biscaye. Un quintal de vais-

seau Thifenhausen se vend à Riga, au prix moyen, vingt-cinq écus d'Albert ; à Bilbao, soixante-cinq piastres. Un écu d'Albert fait vingt-une réale de Vellon, et une piastre vingt : jugez quel énorme bénéfice!

Ajoutez-y ce que produit la *contrebande*. Toutes les importations, à Bilbao, ne se paient qu'un pour cent ; mais aux frontières des autres provinces, elles paient les hauts droits usités. Il y a même des articles qu'il est absolument défendu de faire entrer ; par exemple, du tabac, des mousselines, etc. Cependant, les négocians de Bilbao envoient des caisses entières d'étoffes, des balles de tabac à fumer et à raper, etc., à leurs correspondans de l'intérieur : on gagne les commis de la douane, ou bien on les fraude. Les muletiers entrent quantité de montres et de bijouteries; les moines même, sous leurs larges manches et sous leurs capuchons, passent de longues carottes de tabac.

Parmi les négocians étrangers de Bilbao, les Allemands sont en plus grand nombre. Ce sont principalement des marchands de verre bohémiens qui, peu à peu, se mon-

tent en marchandises de toute espèce, et finissent par commercer sur tout le reste. On trouve ces maisons de commerce dispersées dans toute l'Espagne, et elles reçoivent la plupart des marchandises qui viennent de Nuremberg, Augsbourg, Renscheid, Heilbronn, etc., par Amsterdam et Hambourg. Ces négocians faisaient autrefois des affaires plus considérables qu'à présent. Depuis que l'Espagne a aussi établi des fabriques et des métiers, et que le nombre des maisons bohémiennes s'est accru, on dit que ce commerce lucratif a baissé considérablement.

Cependant, l'établissement d'une maison de commerce étrangère ne laisse pas de souffrir ici beaucoup de difficultés. Pour en obtenir la permission, il faut d'abord que celui qui la demande fasse preuve de noblesse, c'est-à-dire, il faut qu'il prouve, par des titres incontestables, qu'il n'a jamais eu de juif dans sa famille. Ces preuves s'appuient quelquefois par de bonnes piastres, et il dépend souvent du consulat (1) d'ad-

(1) Il faut au reste observer que le *Consulat* ou

mettre ou de rejeter la demande ; de manière que l'égoïsme du commerce, l'avidité ou les haines particulières trouvent toujours à se satisfaire. Cela arrive surtout à l'égard des maisons françaises, envers lesquelles on use ordinairement de plus de rigueur qu'envers les maisons allemandes, parce que les *Alimanes* ont en général ici la renommée d'être *una nacion mas noble* (1).

En général, les Biscayens ont pour les Français une espèce de haine nationale qui, depuis les derniers évènemens, a été poussée chez ce peuple peu éclairé, jusqu'à l'horreur. *Francès, a la Francèsa !* est

---

Tribunal de commerce ne reconnaît point d'agens ou de consuls étrangers ; ainsi on n'en trouve point à Bilbao, mais que dans l'occasion, par exemple, d'un naufrage, il les remplace à grands frais pour ceux qui en ont besoin.

(1) Le mot *noble*, dans cette acception, signifie *noblesse d'extraction* chez les Biscayens. C'est pourquoi il n'y a à Bilbao que trois maisons françaises, qui ne font presque que la commission, et qui éprouvent mille difficultés.

presque devenu un titre de proscription et une qualification infamante, que d'ordinaire la populace accompagne de pierres. Tout hérétiques qu'ils sont, les Anglais sont mieux vus ici : il s'en trouve un assez grand nombre munis, à cause de la guerre, de passe-ports américains.

Cette haine contre les Français souffre cependant des exceptions à l'égard des prêtres émigrés et réfractaires ; on a reçu ces infortunés avec beaucoup de générosité et de philanthropie. Mais, comme leurs confrères ne voulaient pas leur permettre de dire la messe dans la ville, ils se sont répandus par milliers dans le voisinage. Portugalete, Santa-Ursa, etc. en sont pleins. On fait monter le nombre des prêtres français réfugiés en Espagne à vingt-deux mille. Outre les profits qu'ils retirent de leurs messes (douze sous), ils se livrent aux travaux mécaniques, exercent la médecine, enseignent les langues, servent les riches chanoines, et emploient tous les moyens possibles pour sustenter leur malheureuse existence.

Avant l'époque du 5 septembre 1797,

qui leur a enlevé tout espoir de retour, ils arrivaient par troupes à Bilbao. Un grand nombre avait déjà franchi la frontière de France, et des milliers étaient embarqués et sur le point de mettre à la voile, quand arriva la funeste catastrophe. Dans quelque secte qu'on ait été élevé, on ne saurait refuser de la compassion à ces malheureuses victimes de la terreur, qui, ayant abandonné l'asile qu'ils venaient de trouver en Espagne, et ayant épuisé leurs dernières ressources, pour rentrer dans leur patrie, se voyaient de nouveau exposés à l'indigence et aux hasards d'une vie errante et fugitive.

Je terminerai cette lettre par quelques observations relatives à la langue biscayenne (*Basquenz. Lengua Bascongada*).

D'après les meilleurs écrits sur cette matière, il paraît prouvé que cette langue est l'ancienne langue des Cantabres, qui s'est conservée pure et sans alliage. *Larramedi* et *Hervas* (1) assurent qu'elle ne ressemble à

(1) Tous les deux ex-jésuites, l'un natif de Biscaye, l'autre de Gallice. Larramedi a composé un

aucune des langues connues, quant aux sons, aux significations et aux tournures. Dans l'usage habituel elle a été obligée de recourir à la française et à l'espagnole, pour exprimer les idées nouvelles de la vie civile. Cependant, telle qu'elle est, c'est encore la *seule* langue de la majorité des Biscayens qui n'apprennent que très-peu, et même point du tout le castillan, et elle n'est pas même entièrement délaissée par les gens comme il faut. Elle semble hérissée de consonnes; et malgré son accent un peu chantant, elle n'est pas sans quelque rudesse. On prétend qu'elle est riche en mots poétiques, et qu'elle a beaucoup de souplesse; mais des gens instruits l'accusent de prolixité et d'obscurité dans ses locutions et dans ses tours (1).

Dictionnaire biscayen-espagnol-latin, et une grammaire, mais qui sont devenus très-rares. Hervas est un philologue célèbre, présentement à Rome. Voyez plus bas ce qui le concerne, dans les notices sur la littérature espagnole.

(1) Ce passage n'offrant rien de très-satisfaisant sur la langue peu connue et cependant très-curieuse

des Basques, je me suis adressé à M. de Humboldt, frère du célèbre physicien à qui nous devons tant de découvertes sur le galvanisme, et connu lui-même en Allemagne par un excellent ouvrage de littérature. Ce savant estimable, qui vient de faire un voyage en Espagne, en a rapporté quantité d'observations intéressantes. Ayant compulsé tout ce qui a été écrit concernant la langue basque, et profitant des lumières qui lui sont offertes sur cette matière, par les savans tant Français qu'Espagnols de cette contrée, il se propose de publier incessamment le résultat de ses utiles recherches. En attendant, il a bien voulu me communiquer à ce sujet quelques idées, que je m'empresse d'offrir à mes lecteurs.

« La langue biscayenne mériterait bien, de la part des philologues, une attention particulière. Jusqu'ici on ne s'en est que très-peu occupé. Cependant, en parcourant même superficiellement un dictionnaire biscayen, on trouve que cette langue, (abstraction faite des noms, étrangers à la première époque de la civilisation de cette contrée, et qu'elle a successivement empruntés des Romains, des Français et des Espagnols,) possède un très-grand nombre de mots qui lui appartiennent en propre, et qui tous ont un caractère véritablement original, quant à leur racine et à leur formation. Cette langue primitive, et non dérivée, pour ne pas dire mendiée, du latin, comme la plupart de celles qui règnent à présent dans le midi de l'Europe, semble cependant avoir de commun avec les langues la-

tine, allemande et même grecque, une foule de mots radicaux, qui pourraient guider les étymologistes : elle leur servirait de flambeau dans leurs recherches sur cette langue ancienne et primitive, d'où sont sortis peut-être la plupart de nos idiômes, et dont elle conserve encore des restes précieux. Ceux même qu'effaroucherait la sécheresse d'une étude aussi rebutante, ne laisseraient cependant pas de fixer avec plaisir leur attention sur la manière dont les Biscayens composent les signes de leurs idées; ce peuple n'employant presque que des signes complexes pour exprimer les conceptions que toutes les autres langues peignent avec des signes simples, tels que *lune*, *soleil*, etc. Il serait toujours infiniment curieux pour le philosophe, d'observer et de suivre l'analogie d'après laquelle les Biscayens combinent certaines idées pour en former de nouveaux signes, et exprimer leurs perceptions. Sans doute on en tirerait des résultats très-utiles sur l'originalité et la manière de voir de ce peuple ingénieux ; il y a plus, la théorie de la langue biscayenne n'est pas sans utilité relativement à l'histoire des langues en général, à leurs différences particulières et à leur composition. Sans parler de plusieurs autres singularités qui lui sont propres, elle semble en quelque sorte tenir le milieu entre ces langues qui, comme celle des *Galibis* de Guyane, sont absolument sans flexions, et n'expriment toutes les modifications d'idées que par des mots différens, et les langues les plus cultivées, où les

syllabes finales sont tellement amalgamées avec le son fondamental, que les mots ne semblent plus des sons composés, mais des sons simples et radicaux ; et où l'on ne distingue plus comment ce qui dans l'origine n'était que composé, a pu devenir une simple modification d'inflexion. Mais jusqu'ici, les auteurs biscayens qui ont écrit sur leur langue, ont eu très-peu de connaissance des autres idiômes ; ils ne se proposaient guère pour but que de mettre le lecteur en état de comprendre, de parler et d'écrire le basque, quoique la grammaire du père Larramedi présente un peu plus de théorie, et qu'elle aille même peut-être à l'excès à cet égard. Au reste, nous n'avons absolument aucun Dictionnaire qui offre l'ensemble des familles des mots biscayens. On n'a encore qu'un vocabulaire espagnol-biscayen, où les mots biscayens sont rangés par ordre alphabétique, d'après l'espagnol. Les écrivains étrangers qui ont parlé de cette langue, n'en donnent, selon moi, qu'une idée très-incomplète. La chose à laquelle ils ont le moins songé, c'est de mettre leurs lecteurs à portée de juger par eux-mêmes. Ils vont bâtissant systêmes sur systêmes, ils se plaisent à faire dériver la langue basque, tantôt des langues orientales, tantôt du Celte ; mais ils ne nous donnent que très-peu d'idées sur sa composition ; sans compter que les exemples qu'ils allèguent pour appuyer leurs chimères, semblent souvent choisis avec autant de partialité que de mal-adresse. Ils se perdent surtout en disputes inutiles sur l'affinité

ou la différence de la langue biscayenne avec le bas-breton. *La Tour-d'Auvergne*, dans ses *Origines Gauloises*, regarde leur *différence* comme démontrée. Comme il était né bas-breton, et qu'il a longtems demeuré parmi les Basques, il semble que son opinion devrait être du plus grand poids dans cette matière. Cependant, avant de pouvoir prononcer en définitif sur la différence de ces deux langues, il faudrait les examiner beaucoup plus à fond dans leurs mots radicaux, que cet observateur, d'ailleurs d'un très-grand mérite, ne semble l'avoir fait. Tout considéré, il vaudrait beaucoup mieux que laissant ces questions épineuses, un littérateur se contentât d'offrir aux amateurs des langues un aperçu détaillé de la langue biscayenne; qu'il s'attachât à en développer le système, et la partie soit grammaticale, soit lexicale, autant que le permet l'insuffisance de nos moyens; et à bien distinguer les mots radicaux des dérivés, pour nous présenter un double dictionnaire, d'après l'alphabet biscayen, et d'après celui d'une autre langue. C'est ainsi que l'on pourrait rassembler sous un seul et même point de vue, toutes les familles des mots biscayens, et par-là embrasser la masse entière des idées que cette nation, jusqu'à présent abandonnée à elle-même, a su exprimer. Ce n'est qu'après un travail de cette nature, que le lecteur se trouvera en état d'apprécier cette langue, et d'en tirer des résultats. Un pareil essai pourrait être regardé comme un essai préliminaire à l'histoire générale des langues,

qui està faire, et comme acheminement à une grammaire universelle. Au reste, les sources principales que l'auteur d'une pareille entreprise devrait consulter, seraient les suivantes :

1) *Diccionario trilingue, del Castillano, Bascuence y Latin, su autor el padre Manuel Larramendi de la compannia de Jesus. En San-Sebastian*, 1745. *Fol.* 2 volumes.

2) *El impossible vencido; arte de la Lengua Bascongada Su autor... Larramendi. En Salamenca*, 1729, 8 vol.

3) *Gramatica Escuaraz eta Froncesez... Um Harrit. Bayonan*, 1741, 6 vol. (A cette grammaire se trouve réuni un petit vocabulaire, mais très-imparfait, biscayen et français, et français biscayen.)

Parmi les livres imprimés en langue biscayenne, le suivant est un des plus intéressans:

Les proverbes Basques, recueillis par le Sr. d'Ochenart; plus les poésies Basques, du même auteur. A Paris, 1657, 9 vol.

LETTRE

LETTRE XXV.

Vivres. Anchois. Châtaignes. Fruits. Vins. Climat. Maladies. Médecins.

Bilbao, Septembre 1797.

On lit dans plusieurs géographies, que Bilbao est la ville d'Espagne où l'on existe au meilleur compte; cependant c'est une de celles où l'on vit le plus chèrement. Une nombreuse population concentrée dans un très-petit espace, une grande affluence d'étrangers, beaucoup de circulation de numéraire, semblent en être les principales causes.

Voilà pourquoi les *sardines*, dont la pêche est ici très-considérable, doivent se regarder comme un des plus grands bienfaits de la nature en faveur des habitans peu aisés. Les marchandes de Portugalete et de Santa-Ursa en fournissent régulièrement ces diverses places, et se contentent de six à sept *quartos* pour la douzaine;

ce qui est très - modique , en proportion du prix des autres denrées. Si l'on prenait quelque soin d'encourager la pêche sur les côtes , on verrait indubitablement résulter une augmentation avantageuse de cette denrée. Les essais que l'on a faits pour se procurer un autre poisson qui ressemble à la morue, ont été couronnés par les succès les plus heureux. Cela paraît d'autant plus à desirer, que deux autres espèces de poissons, qu'on pêchait autrefois ici en quantité , ont beaucoup diminué , depuis une trentaine d'années ; savoir : les *Xibiones* (Sepias) et les *Anguilas* ou *Angullas.* Ces derniers ne se pêchent qu'en hiver, époque où ils remontent le courant et s'approchent du rivage. Ils ressemblent , quant à la couleur et à la forme , à de fins *vermicelles*. On les enfile par centaines , et on les envoie à Madrid dans des bocaux. Ils sont, à ce qu'on dit , un des mêts favoris de la reine.

L'hiver, on a la ressource des châtaignes, dont , indépendamment de l'exportation , on conserve une grande quantité ; même au détail, ils ne se vendent pas plus d'un

quart (un liard) la douzaine. Dans cette saison, les pauvres ne se nourrissent que de pain de maïs, de châtaignes, ou de morue, souvent pourrie. Au reste, on trouve à Bilbao des fruits en profusion, surtout des pommes, dont on fait quelquefois du cidre. Quelques vallées produisent aussi de petites oranges aigres : il en vient de meilleures par mer, des côtes de Portugal.

On cultive ici beaucoup de vignes, mais le vin qu'on en tire n'égale pas, à beaucoup près, celui de Navarre et de Castille. C'est une espèce de boisson légère et rougeâtre, que les habitans nomment *Chacoli*, et qui sert plus à rafraîchir qu'à fortifier. Mais les femmes en général en boivent, les hommes y mêlent des vins plus forts. On est fâché de voir que l'art agraire ait fait ici si peu de progrès, et que par conséquent on n'entreprenne rien pour l'amélioration de cette espèce de vin.

L'air de Bilbao et de toute la Biscaye est excellent, et tel qu'il doit être dans un pays de montagnes et voisin de la mer. Le caractère du climat est une température extrêmement douce. Les chaleurs y

sont modérées par des vents continuels qui viennent de la mer, excepté les jours où l'on est incommodé par le *Solano* (1). Les hivers sont d'une douceur extrême, un peu pluvieux ; mais les belles journées sont assez fréquentes. Rarement les arbres perdent tout-à-fait leurs feuilles, et la verdure commence déjà à reparaître vers la fin de Janvier.

Il est vrai cependant, que ces hivers trop mous produisent souvent des fièvres putrides épidémiques, qui peut-être sont aussi causées par les alimens et l'intempérance des habitans. C'est encore l'époque où la petite vérole fait d'autant plus de ravage, que les médecins sont d'une ignorance profonde, et traitent par les rafraîchissans toutes les constitutions faibles ou fortes sans aucune distinction. Cette classe ici semble encore tenir à ces tems barbares, où l'on ignorait les premiers élémens d'une police réglementaire à cet égard. Me croirez-vous, si je vous dis, qu'il y a ici des médecins qui, dans des rhumatismes chroniques,

(1) Vent du Sud-Est.

n'emploient autre chose qu'un onguent de *storax*, et que, dans certaines maladies cutanées, que vous devinerez facilement, ils n'appliquent que de l'eau de *Goulard* ou quelques emplâtres imbibées de mercure ?

LETTRE XXVI.

Départ de Bilbao. Miravalles. Tableau de la Posada. Paysage. Réminiscences de Chamouny. Ordunna. La Penna. Nuit terrible. La Requa. L'ouragan. Venta. Changement des paysages et des hommes. Habillemens. Villa nueva. Sierra de Union. Aspects sauvages des rochers. Auberge devant Burgos. L'ecclésiastique français, et le pélerin. Burgos.

Burgos, Octobre 1797.

La scène a tout-à-fait changé pour moi depuis cinq jours; me voilà au milieu de la vieille Castille. Après avoir quitté Bilbao, je me suis bientôt enfoncé dans les montagnes; mais une foule de mulets chargés et une longue file de charrettes attelées de bœufs, rendaient la route très-vivante. Il est vrai que d'abord le craquement de ces voitures m'était extrêmement à charge, attendu



Tableau d'une Posada

que l'usage n'étant point de graisser les roues, elles tournent à nud sur l'essieu.

(*Première journée.*) Nous ne nous étions mis en route qu'à quatre heures de l'après-dînée. Nous continuâmes de marcher après le soleil couché. L'air était délicieux; dans le lointain nous étions éclairés par le reflet des forges; le bruit mesuré des enclumes se mêlait aux sons ennuyeux des sonnettes (1). Nous parvînmes enfin à Miravalles, gros bourg situé dans les montagnes, à la proximité du fleuve, presque à trois *Leguas* de Bilbao.

Toute la *Posada* était remplie de muletiers (*Arrieros*), venant de Castille, au point que ceux qui survinrent trouvèrent à peine où se loger. Bientôt on se rassembla autour d'un large foyer, où une foule de personnes faisaient cuire leur souper; les tables se couvrirent de plats et de cruches,

(1) (*Zumbones*) des sonnettes de cuivre cylindriques, de deux pieds de long, et d'un demi-pied de diamètre, qu'on pend au col du mulet qui termine la file; elles servent à juger de la lenteur ou de la vitesse de sa marche.

et les groupes multipliés se pressèrent l'un auprès de l'autre. Ici ce sont deux individus qui battent la mesure sur leurs cruches ; là un gros nouvelliste, qui ne vient, dit-il, que d'arriver de *Bayona de Francia.* Plus loin, un joueur de guitarre, des jeunes filles folâtrant avec leurs amoureux ; à côté, quelques ivrognes sur le point d'en venir aux mains. Ajoutez-y les cris glapissans de l'hôtesse, qui fait ses comptes, les voix confuses des buveurs qui demandent du vin ; l'éloquence du cabaretier qui s'évertue pour vendre une bourrique ; un tambourin qui fait danser la jeunesse, le tintamarre des mulets, séparés de la cuisine par une simple cloison ; enfin l'aboiement des chiens, mêlé à tout ce sabbat, et vous aurez une peinture fidelle de cette scène bruyante qui, par sa variété même, ne laissait pas d'offrir quelque intérêt.

Nos lits se trouvèrent cependant excellens. La chambre à coucher était couverte de nattes (*Esteras.*) Le lendemain, à mon réveil, je fus agréablement surpris de trouver ce paysage parfaitement semblable à notre délicieuse vallée de Chamouny :

même conformation dans les rochers, même dessin dans les cabanes, même mélange de champs et de plantations. Ainsi que là se voit un torrent qui roule du sommet de la montagne ; il n'y avait pas même jusqu'aux sommets du Mont-Blanc, qui ne vinssent embellir le tableau ; des masses de nuages argentins se promenaient sur ces cimes élevées, et complétaient l'illusion de l'ensemble.

(*Seconde journée*). Notre voiturier avait peu dormi la nuit précédente : il se leva très-tard. Nous ne nous mîmes donc en marche que sur les dix heures. Nous traversâmes plusieurs villages ; toujours dans une vallée délicieuse et bien cultivée, d'où nous apercevions la perspective riante des montagnes éloignées. Nous arrivâmes vers les deux heures à la petite bourgade d'Ordunna, située à l'extrémité de la vallée, et environnée de ce côté-là de belles allées d'arbres. Ce lieu mérite quelque attention, à cause de son ancienneté et du superbe bâtiment des douanes qui s'y trouve.

Nous avions permis à notre conducteur d'aller, pour une demi-heure, à sa maison

qui, selon lui, n'était éloignée de la route que d'une portée de fusil ; mais il revint si tard, que nous ne pûmes quitter Ordunna que sur les cinq heures. L'excuse qu'il nous donna de son retard était assez comique. — « *Mi muger es joven*, dit-il, *y jamàs podemos acabar con el rosario* (1). » Ainsi donc il faisait déjà un peu obscur ; le ciel était chargé de nuages qui nous annonçaient de la pluie, et la *Penna* offrait un épais brouillard. Il était tout-à-fait nuit lorsque nous arrivâmes au pied de la montagne ; le vent se leva, et il commença à tomber une pluie douce. Mais à peine avions-nous marché une heure, que le vent et la pluie augmentèrent de plus belle. La pluie se convertit en neige, et le vent, devenu impétueux, nous poussait au visage un déluge de feuilles fanées. Il faisait si obscur, que nous ne pouvions pas distinguer notre conducteur ; mais je m'aperçus que le chemin allait toujours en zigzag, comme

(1) « Ma femme est jeune, et nous ne pouvons jamais finir ensemble le rosaire. »

cela était naturel, en montant une hauteur aussi escarpée.

Bientôt les mulets trouvèrent la trace d'une autre *Requa* (1) qui, une heure avant nous, était partie d'Ordunna; ils commencèrent à hâter le pas. Lorsque nous atteignîmes ceux qui nous précédaient, nous trouvâmes le conducteur dans un grand embarras. Deux de ses mulets s'étoient abattus. Pour les relever, il fallait les décharger, et sans secours il lui était impossible de les recharger. Notre arrivée, à laquelle il ne s'attendait pas de si bonne heure, le tira tout d'un coup de ce mauvais pas. Il nous força, avec un air de générosité tout-à-fait espagnol, de partager avec lui sa large *bota*. Des deux côtés on était content de se voir en compagnie, et nous continuâmes ainsi notre marche.

Mais, plus nous avancions vers la hauteur, plus le tems grossissait. Il commença à faire de la grêle; le vent se changea

(1) Une file de six ou huit mulets et quelquefois plus, attachés l'un à l'autre par leur licol.

en ouragan, et malheureusement nous l'avions en face. Les mulets pouvaient à peine se soutenir sur leurs pieds. Le mien s'abattit deux fois ; les ténèbres étaient affreuses. Nous étions alors au sommet de la *Penna*, et pour en descendre, il nous fallait encore au moins trois heures; personne ne pouvait distinguer la voix de son voisin : on ne se parlait pas, car il était aussi impossible de s'entendre que de se voir.

Notre conducteur, qui était à pied, me faisait compassion ; et cependant, vu l'impuissance physique dans laquelle j'étais de le soulager, ma pitié lui devenait très-inutile. Craignant de perdre le prix de son voyage, il se désolait, et nous demandait à chaque instant mille et mille pardons. Il est vrai que c'était lui qui était cause de notre retard; mais aussi n'en portait-il pas la plus grande peine ? Quant à moi, je me faisais une conscience de le rassurer. Malheur à l'être insensible qui agrave les peines de son semblable! Je le mis donc à son aise, et quelques paroles amicales que je lui adressai, lui

firent oublier tous les désagrémens du vent et de l'orage.

Nous commençâmes enfin à redescendre, et à mesure que nous approchions de la vallée, l'orage commença à se calmer. Nous ne pouvions cependant aller que pas à pas, et ce ne fut qu'à minuit que nous arrivâmes à la *Venta*, située au pied de la montagne. On nous reçut avec beaucoup de bienveillance, et nous eûmes sujet d'être contens de notre gîte.

(*Troisième journée*). La vallée s'élargissait de plus en plus : nous parvînmes l'après-midi suivant, par d'assez belles campagnes, parsemées de hameaux, au bout d'environ une heure de marche, à *Osma*, où est la douane, sur la frontière de la province de *Alava*. Les commis se contentèrent de nous tâter les poches, et nous firent prier par le conducteur de leur donner le pour-boire, (*para echer un trago*) que nous tenions déjà tout prêt.

Ici la culture commença à diminuer, le pays à s'étendre, les costumes et les physionomies à prendre un air plus étranger. Le climat aussi devenait plus rude, les

villages par lesquels nous passions, n'étaient qu'un amas de huttes faites de terre et souvent percées à jour ; cependant les églises étaient toujours grandes et magnifiques, et l'on ne manquait pas non plus de couvens. Les champs, pour la plupart, étaient incultes; et autant que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait ni arbres, ni arbrisseaux ; au lieu de mulets, on rencontrait fréquemment de petits ânes (*Borricos*), presque point de bœufs, mais une grande quantité de cochons noirs et d'excellens troupeaux de brebis. Les gîtes devenaient plus mal-propres, et le pain ainsi que l'eau, de plus mauvaise qualité ; mais le vin était meilleur et à meilleur prix.

Nous aperçûmes bientôt des hommes en longs chapeaux de feutre, en manteaux longs couleur de terre, les pieds enveloppés de haillons, et ayant à la main des bâtons noueux ; au lieu des jupons de couleur et des corsets élégans des Biscayennes, nous ne vîmes plus que des blouses d'un jaune gris ; à ces belles tresses dont je vous ai parlé, avaient succédé des cheveux courts, hérissés et couverts d'un bonnet de feutre,

et par dessus d'un voile noir. Les visages me paraissaient plus allongés, les traits moins beaux, mais les yeux plus brillans et plus animés. L'aisance du Biscayen et sa gaîté pétulante avaient disparu ; on n'apercevait plus que l'indigence, et des physionomies sérieuses et tristes : cependant la langue semblait prendre un caractère plus pur et un accent plus sonore. Nous traversâmes l'Ebro, et nous passâmes la nuit dans une mauvaise bourgade appelée, si je ne me trompe, *Villa nueva.*

(*Quatrième journée.*) Le chemin que nous fîmes ce jour-là, étoit assez uni; mais on ne voyait par-tout que des landes désertes, et un sol aride et calcaire. Cependant, après une marche de quelques heures, la vallée se resserra, et nous entrâmes dans une chaîne de rochers que nous avions depuis longtems en face. C'était une partie de la *Sierra de Union.* Nous la passâmes dans l'endroit le moins large, pour la laisser à notre gauche; ce qui abrégeait singulièrement notre route.

Les formes gigantesques de ces rochers nuds et menaçans me rappelèrent les

rochers qui bordent les lacs de glace du Montpanvert (dansles Alpes de Faucigny.) Jamais je n'aurais pensé revoir ces images au milieu de l'Espagne. Tout offre ici le tableau de la plus hideuse stérilité. Nous passâmes une gorge où d'énormes rochers s'amoncelaient sur nos têtes avec un aspect terrible ; sur la pointe la plus élevée était assis un hermitage. Enfin, nous arrivâmes parmi ces rochers bouleversés à un couvent de Capucins. Les moines industrieux ont pratiqué un jardin riant sur ces demeures inhospitalières ; ils ont même su y conduire un ruisseau pour arroser leurs plantations. Spectacle enchanteur qui contraste avec avantage au milieu de cette contrée déserte, et parmi tant d'objets effrayans !

L'après-dînée, nous reprîmes la plaine, qui est toute environnée de côteaux couronnés d'oliviers. Nous trouvâmes la route assez vivante ; elle était remplie de moines, de femmes, voyageant sur des mulets, de charrettes attelées de bœufs, et de nombreux troupeaux de *borricos.* — Le chemin passait dans une vaste étendue de terres incultes, qu'on aurait pu changer en cam-

pagnes

pagnes fertiles. Nous arrivâmes ensuite dans une ferme, à une demi-heure de Burgos, où nous nous décidâmes de coucher cette nuit-là, à cause de l'excellent fourrage qui s'y trouve. En entrant dans la cuisine, notre attention se porta d'abord sur deux personnes assises au coin du feu. La première était un homme grand et maigre, à physionomie très-plate, et aux cheveux bouclés; l'autre, assez gros, d'un air noble et spirituel, habillé en pélerin, un crucifix attaché au col, un chapelet en guise de ceinture, et presque chauve. Le premier avait dans la figure je ne sais quoi de bas et de fier tout à la fois, comme il arrive souvent aux gens mal élevés qui cherchent à se donner des airs. Il avait le chapeau sur la tête, et chassait au loin la fumée de sa pipe avec beaucoup de gravité, en crachant orgueilleusement sur les tisons. L'autre, la tête nue, était tapi dans un coin éloigné de la cheminée, et mangeait modestement un morceau de pain sec, à quoi il joignit une petite cruche de vin qu'on lui apporta. Je reconnus bientôt le premier, à ses questions et à sa prononcia-

tion, pour un ecclésiastique français; et l'autre pour un homme comme il faut, à qui la dévotion avait fait tourner la tête.

Le prêtre français fit mine d'abord de vouloir se retirer, nous prenant pour des négocians républicains; mais, rassuré par notre conducteur, il nous adressa la parole en français. Selon lui, les puissances coalisées devaient incessamment entrer en France, et égorger au moins huit millions de républicains, pour faire rentrer les prêtres émigrés dans leurs bénéfices. Il est affreux de voir jusqu'où l'égoïsme et la rage des factions peut pousser le cœur de l'homme: on serait presque tenté de regarder la cruauté comme une portion de notre essence, et de la croire une qualité naturelle qui se développe en nous aussitôt que l'occasion et les circonstances nous en offrent les moyens.

Ce matin, enfin, nous sommes arrivés à Burgos, et nous ne quitterons cette ville qu'après-dîné. Vous trouverez ce qu'il y a à voir ici d'écrit dans plusieurs autres voyages, ainsi je vous en fais grace. Si l'on desire connaître les habitans de l'ancienne Castille, il faut les observer à Burgos; nulle part on

ne trouve autant de gens mal vêtus, et autant de mendians dans les rues. Aussi cette ville a-t-elle, malgré son étendue, un aspect triste et inanimé. L'hospice royal passe pour très-riche ; on m'a dit que le jour seul du Vendredi-saint il distribue aux pauvres jusqu'à quinze cents boisseaux, (mesure de Dresde) de froment, en petits pains. Les autres églises, ainsi que les couvens, font les mêmes largesses, et par-là fournissent un encouragement journalier à l'oisiveté et à la paresse. Il semble que toutes les institutionsqui ne suivent pas l'esprit du siècle, finissent à la fin par devenir pernicieuses ; au surplus, Burgos est tellement exposé de toute part au vent du nord, que la plus grande chaleur de l'été y est toujours modérée; mais, en récompense, les hivers y sont plus rigoureux. Effectivement, nous avons aujourd'hui un air d'automne, qui tient de l'Allemagne ; l'éloignement des côtes tempérées de la mer nous devient sensible de plus en plus.

LETTRE XXVII.

Chemin à Lerma. Pauvreté. Le mulet malade. Conjurations et eau-bénite. Chemin à Aranda. La jeune Fille sans bras. Aranda. Les dragons. Scène d'hôtellerie. Messe. Bossequillas. Tableau de misère. Venta San-Lorenzo. Chemin sur la Somosierra. Noble Gardo. Buitrago. Auberge catalonienne. San-Augustin. Différences de la Castille neuve. Chemin à San-Sebastien. Première vue de Madrid. Avenues. Rue vivante. Officiers de la Douane.

Madrid, Octobre 1797.

AVANT que je vous parle de cette capitale, il faut vous raconter comment j'y suis arrivé.

(*Cinquième journée*). La chaussée (*Caminoreale*) qui nous avait conduits si commodément jusqu'à Burgos, se termina tout d'un coup aux approches de cette ville. On entre dans une route difficile, hérissée

de pierres, et toute montueuse. Bientôt on voit Burgos dans le fond, au dessous de soi. Les terres me parurent mal cultivées; cependant il y a par-ci par-là quelques bois et quelques vignobles. Nous rencontrâmes d'assez beaux troupeaux de brebis; mais, dans toute la journée de six *Leguas*, on ne trouve d'autres habitations que deux *Ventas* pour changer les montures.

Vers le soir nous aperçûmes d'une hauteur la petite ville de *Lerma*, tout près d'une rivière, et environnée d'arbres. Du côté droit, une ceinture de bois s'étendoit à gauche, et l'on voyait les montagnes de *Guadarrama*, dorées par les derniers feux du soleil. Nous trouvâmes l'auberge extrêmement sale; cependant on nous donna des lits dans une pièce assez propre. On nous servit du pain et du vin, également mauvais, et quelques saucisses, toutes farcies de poivre. Les femmes ont toutes ici des jupons couleur de terre, garnis de larges falbalas verts, des bas noirs, et des corsets d'un rouge foncé. Dans tout le bourg, il n'y a pas une seule vître aux fenêtres, excepté à l'église et au presbytère.

Le lendemain matin, sur le point de nous mettre en route, on s'aperçut que le mulet qui me portait n'avait pas mangé, et qu'il était malade. Aussitôt longue consultation parmi tous nos *Arrieros*, qui étaient sur le point de charger leurs montures; la plupart furent d'avis de prendre du repos ; mais la journée se passa sans que le mulet se rétablit. On le lava avec du vin chaud, on lui fit prendre une potion, on lui appliqua un emplâtre; rien ne fit effet. A quoi attribuer cela ? Rien de plus simple, l'animal était ensorcelé.

Pour détruire le charme, on apporta une quantité d'images de saints de toute espèce, des chapelets, et un grand baquet d'eau-bénite. On traîna l'animal sous une porte-cochère ; on le plaça la tête vers l'église, on le chargea d'images et de rosaires : une vieille édentée, marmotant une kyrielle d'*ave*, procéda à l'exorcisme, et l'on finit par inonder le mulet d'eau-bénite, depuis la tête jusqu'aux pieds. Effectivement, quelques heures après, l'animal commença à manger, et le lendemain il était parfaitement guéri. Vous imaginez bien que, sans

avoir la coupable témérité de mépriser l'efficacité de ce bain sacré, je pus au moins, d'après les principes de ma secte, me permettre quelques doutes. Il me parut donc assez probable, d'après plusieurs symptômes, que ce mulet avait une rétention d'urine, et que l'eau qu'on lui avait jetée avait facilité les voies et opéré sa guérison (1).

(*Sixième journée*). Entre *Lerma* et *Aranda*, terme de notre journée d'aujourd'hui, qui est de six et demi *Leguas*, nous traversâmes une belle plaine, en partie plantée de vignes. A midi, nous trouvâmes, dans un cabaret, une jeune fille sans bras, qui, avec ses pieds, tournait la broche, et faisait des cuillères de bois. Après le dîné, nous rencontrâmes une foule d'*Arrieros*, qui, en marchant, s'amusaient à disputer à qui lancerait le mieux des pierres, comme ils venaient de disputer à qui boirait le mieux. Les environs d'Aranda sont supérieurement cultivés. Nous entrâmes dans cette ville par une belle allée de peupliers.

(1) Tout le monde sait que le froid produit cet effet.

Ce bourg, assez considérable, appartient aujourd'hui au *Principe de la Paz.*

La *Posada* était remplie de dragons, qui étaient là depuis peu de jours. Les cabaretiers et les muletiers les traitaient avec beaucoup de respect, et ne les appelaient jamais autrement que *Sennores soldados* (1). Leur conversation roulait sur la campagne qu'ils venaient de faire en Roussillon : c'était un plaisir d'entendre leurs rodomontades : « Voyez-vous ce sabre ? eh bien, il a embroché une demi-douzaine de Français. » Je vous rapporte celle-ci comme une des plus modérées.

Après le soupé, on dansa devant la porte le *Fandango* ; le son du tambourin fit accourir une foule de jeunes filles. Dans ce tumulte, plusieurs spectateurs montèrent sur la caisse qui contenait l'orge (2) aux mulets, dont le dessus fut enfoncé sous

---

(1) « Messieurs les soldats. » Il est d'usage, en leur parlant, de les appeler simplement *Militar* ! *quien Vm.*

(2) On donne de l'orge aux chevaux et aux mulets (*Ceiada*) parce que dans toute l'Espagne on ne cultive point ou très-peu d'avoine.

le poids. L'hôtesse en devint si furieuse, qu'elle s'élança, un tison à la main, contre les auteurs du dégât. On parvint enfin à l'appaiser ; mais, de ma vie, je n'entendis un si grand déluge d'injures et de menaces.

Le lendemain, jour de fête, il fallut assister à la messe au couvent des Franciscains. L'église était surchargée d'ornemens magnifiques, mais elle exhalait une odeur de cadavres insupportable. Les femmes, agenouillées sur des peaux de mouton, avaient des voiles blancs sur leurs habits gris ; les hommes étaient vêtus plus proprement qu'ailleurs ; on voyait beaucoup de chapeaux et très-peu de manteaux déchirés. Cela montrait quelque aisance ; et en effet je sus qu'Aranda avait quelques tanneries et plusieurs manufactures de laine.

(*Septième journée*). Plus nous nous approchions des montagnes, plus le tems se gâtait. Le soir, nous sentîmes un froid très-cuisant, et cependant à midi le soleil était d'une chaleur insupportable. Cette journée ne nous offrit aucun aspect agréable, ni intéressant; la route était mau-

vaise et incommode, et les deux villages, où nous sommes passés, étaient tristes et misérables, nommément le bourg de *Bossequillas*, où nous avons couché.

En mettant le pied dans la cuisine (1), nous ne trouvâmes que des objets de misère. Auprès du feu était un grabat où, sur des feuilles de maïs, étaient deux enfans avec la petite-vérole, et couverts d'une peau de mouton; de l'autre côté, une femme nouvellement accouchée, dont le nourrisson avait aussi la petite-vérole; un autre marmot qui en sortait et qui avait perdu un de ses yeux. Le père, qui faisait le ménage avec la plus jeune de ses filles, s'était disloqué le bras. Pour comble d'infortune, l'indigence la plus extrême et un manque absolu de vivres et de ressources. Ainsi nulle propreté à attendre dans cette espèce d'hôpital, où les malades étaient réduits, pour toute nourriture, à une tisanne de mauve avec de l'oximel.

Notre malheureux hôte fit tout ce qu'on

(1) Dans les auberges d'Espagne la cuisine est le lieu où l'on se rassemble.

pouvait faire avec un bras seulement. Sa bonhommie et son obligeance ne se rallentirent pas une seule minute. Il est une certaine élévation de sentiment qu'on ne saurait qu'indiquer, mais qui m'intéressa d'abord à cet homme, je ne sais pourquoi.

(*Huitième journée*). Le lendemain matin, nous vîmes devant nous, au nord, les montagnes de *Guadarrama*, avec leurs cîmes couvertes de neige. Après une marche de trois heures et demie, nous arrivâmes au bas de cette chaîne dans la *Venta Santa-Lorenzo ;* où il y avait jusqu'à un pied de neige. C'était sur le midi, mais le soleil avait très-peu de force. On ne voyait partout que chandelles de glace. Cette partie de la chaîne de Guadarrama s'appelle *la Somosierra.*

Plus nous montions, plus le froid devenait pénétrant. Le chemin était presque en entier couvert de neige. Les flancs glacés de ces rochers inaccessibles, ces abîmes bordés de sapins, ces campagnes éblouissantes par leur éclat, le morne silence qui régnait dans cette contrée, tout me rappelait l'idée des Alpes, surtout vers le Saint-Gothard.

Enfin, après deux heures et demie, nous arrivâmes au village escarpé de *Noble Gorda*, situé sur la pointe de la montagne; il y règne, neuf mois de l'année, un hiver de Sibérie. Les habitans font quelque commerce, entr'autres de cochons et de bois, ce qui les aide à subsister.

La route, qui conduit à *Somosierra*, est une des plus magnifiques de toute l'Espagne ; elle a été commencée par Ferdinand VI, et achevée sous Charles III. Nous en descendîmes assez rapidement ; nous trouvâmes en bas un air sensiblement plus doux, et nous arrivâmes, après une marche de deux grandes heures, à la petite ville *Buitrago*, qu'à ses tours antiques et à ses murailles on ne tarde pas à reconnaître pour une forteresse.

Le sentiment des difficultés vaincues et la jouissance de ses propres forces est très-sensible en voyageant, surtout dans les montagnes, où la nature des lieux vous la rappelle à chaque instant. Occupés de ces réflexions, nous entrâmes dans *la Posada*, où nous fûmes agréablement surpris de trouver pour hôtes des Catalans qui y avaient

apporté l'industrie, la propreté et la gaîté de leur pays. Leur physionomie, leur teint, leur costume, leurs meubles, tout les distinguait avantageusement.

Parmi la foule des voyageurs qui arrivaient de Madrid, se trouvait un chirurgien qui venait de subir son examen, et qui, ayant été admis au concours, allait prendre possession d'un emploi dans une petite ville. C'était un jeune homme qui avait étudié d'après le *nouveau plan*, et qui surtout semblait s'être formé sur les écrits de notre *Pleuck*. Je le quittai à regret le lendemain, après avoir conçu de lui beaucoup d'estime.

(*Neuvième journée*). Notre route, qui était de six *Leguas*, nous conduisit parmi des champs bien cultivés et à travers quelques villages jusqu'à *San-Augustin*, qui fut notre dernière couchée avant d'arriver à Madrid. On ne pouvait s'empêcher de s'apercevoir qu'on était en Castille, et qu'on approchait de la capitale. On remarquait plus de propreté et d'aisance; les meubles et ustensiles étaient plus distingués; la langue et les mœurs indiquaient

plus de culture ; les vivres étaient de meilleure qualité , et le discours ne roulait que sur les dernières nouvelles de Madrid. Nous en partîmes le lendemain sur les cinq heures , pour achever les six petites *Leguas* qui nous restaient encore.

(*Dixième journée*). Je trouvai le chemin plus mauvais et plus inégal que je ne m'y étais attendu , et il nous fallut encore franchir maintes collines très - escarpées. Cependant le paysage était parfaitement cultivé, et couronné dans le lointain par des forêts. Nous arrivâmes donc à *San-Sebastian*, à trois *Leguas* de Madrid. Là nous eûmes , pour ainsi dire , un avant-goût de la capitale, en voyant des maisons bien bâties et des croisées hautes et grillées. Je vis ici , pour la première fois, servir le dîné par portions, et nous pûmes nous procurer des pains au lait et des vins de liqueur , (*vinos generosos*).

Nous étions encore éloignés de presque deux *Leguas* de Madrid , lorsque d'une hauteur nous découvrîmes cette ville , avec ses tours innombrables. Plus nous approchions, plus les objets se développaient, et surtout le

nouveau château se montrait à nos regards. Toute la campagne était bien cultivée, et les blés nouveaux s'élevaient dans toute leur magnificence. Nous entrâmes dans une route superbe qui, à chaque pas, devenait plus intéressante et plus animée.

Ici, une foule de femmes qui allaient au marché sur de petites bourriques, avec leurs jupons bleus retroussés par-dessus leur tête, en guise de voiles; là, des hommes en gilets noirs sans manches, avec des réseaux verts autour de la tête et des manteaux couleur de terre, allaient deux à deux sur un seul mulet. Des dragons faisaient caracoler leurs chevaux, des *calesins* remplis de femmes, des officiers en chaise de poste, de longues files de mulets chargés de bagages, et des troupes de *boricos* à vide, se croisaient de tous côtés. Cependant, ni avenues, ni jardins, ni faubourgs ne nous annonçaient le voisinage de Madrid. Tout, excepté une seule ferme assez grande, est absolument nud aux environs de cette ville.

Lorsque nous arrivâmes à la poste de *Fuencarral*, dont le nom est écrit sur

le ceintre, dans un quarré de porcelaine, il fallut nous arrêter pour être visités. L'examen est très-rigoureux, surtout par rapport au tabac. Avant que notre tour vînt, nous vîmes visiter plus de trente paniers ; cela se fait d'une manière très-singulière. Les commis de la douane ont de longues barres de fer cannelées et frottées de suif. Ils les passent en tout sens dans les paniers ; s'il y a du tabac, il s'attache au suif, et c'est ainsi que se découvre la contrebande. Pour nous, nous fûmes expédiés plus vîte, parce que nous avions fait plomber nos porte-manteaux, et que nos passe-ports ne marquaient point que nous fussions commerçans. Je fus surpris de trouver à quelques pas de la poste, tout au milieu de la route, un tas de boue sur lequel était une charogne ; mais bientôt l'aspect d'un grand et large chemin bordé de maisons élevées, avec une infinité de balcons, d'églises et de couvens, fixa toute mon attention.

LETTRE XXVIII.

Situation et vue de Madrid. Division et population. Architecture. Rues. Places. Tableau d'une rue vivante. De la place célèbre nommée : la Puerta del Sol. *Affiches. Vendeurs. Multitude bigarrée. Midi et après-midi. Filles. Crieurs. La soirée. Scènes détachées.*

Madrid.

MADRID est au centre de l'Espagne, et de tous côtés presque également éloignée de la mer ; c'est la plus élevée de toutes les villes espagnoles. Elle est située dans une plaine inégale, à quelque distance du *Manzanares*. Elle présente trois vues principales ; l'une du côté du chemin de *San-Sebastian*, la seconde sur les hauteurs devant la poste d'*Alcalà*, la troisième sur un côteau devant la poste de *Segovie*. Toutes les trois sont différentes, mais la dernière me semble la plus belle.

C'est de là qu'on voit la ville dans sa plus grande étendue ; à l'Est, les jardins du *Retiro*, le *Prado*, et les autres plantations qui sont au bord de la rivière ; à l'Ouest, le palais neuf, les allées qui côtoient le fleuve et quelques châteaux. On suit le cours du *Manzanares* avec ses ponts et ses canaux, et l'on distingue dans le lointain les hautes montagnes de *Guadarrama* couvertes de neige.

Madrid forme un quarré régulier, dont deux côtés regardent le fleuve et deux autres la campagne. La ville est environnée d'une muraille peu épaisse, mais assez haute et bâtie avec de la boue ; on peut en faire le tour à son aise en trois heures et demie. En tirant une ligne de la *Puerta de Fuencarral* jusqu'à celle de *Toledo*, on coupe la ville dans sa longueur et à la distance d'une heure et un quart ; Si l'on tire une autre ligne de la *Puerta de Alcalà* jusqu'à celle de *Segovie*, on partage la ville dans toute sa largeur, qui exige, pour la traverser, à-peu-près trois quarts-d'heure de marche. On compte, d'après les renseignemens les plus nou-

veaux donnés par *Lopez* (1), (mis à part la garnison, les hôpitaux et les enfans), cent trente mille neuf cent quatre-vingts habitans, sept mille cent maisons, soixante-dix-sept églises, quarante-quatre couvens d'hommes et trente-un couvens de femmes. La plupart des églises et des couvens ne sont pas isolés, mais enclavés parmi les autres édifices.

Les vieilles maisons sont presque toutes bâties en bois, mais les nouvelles en pierre de granit, qui vient de seize à dix-huit lieues de Madrid. Les anciennes maisons outrepassent rarement quatre étages, mais la plupart des nouvelles en ont jusqu'à quatre ou cinq. Les premières sont décorées de peintures qui représentent des combats de taureaux, des danseurs, etc., où l'on retrouve les anciens costumes. Les autres sont tout-à-fait simples et presque toutes peintes en jaune. Les anciennes croisées sont hautes et étroites, les balcons petits, les frontispices saillans ; dans les nouveaux édifices, c'est tout le contraire,

(1) Dans la *Geografia moderna.*

tous sont dans le goût italien ; on ne manque pas cependant d'images de saints, de crucifix et de madones.

Ce mélange d'édifices anciens et nouveaux frappe surtout dans les lieux remarquables par leur magnificence ou leur difformité. Par exemple, dans la rue d'*Alcalà*, ou près de la douane, qui est superbe, vous voyez un bâtiment vieux et mesquin, et en face des constructions maussades et sans apparence. Dans la rue de la *Conception*, on trouve plusieurs édifices superbes à côté de certaines maisons qui ressemblent à des baraques, etc. La rue d'*Alcalà*, la *Red de San-Luis*, la rue de *San-Hieronymo* sont, sans contredit, les plus belles et les plus vivantes, mais elles sont défigurées par beaucoup de vieilles fabriques ; la rue de *Toledo*, celle de *Segovie*, le *Calle mayor*, qui a des arcades basses, offrent en grande partie des constructions anciennes et peu agréables : par-ci par-là sont quelques nouveaux édifices assez réguliers. La première de ces rues a même quelques terreins incultes. La place célèbre *la Puerta del Sole*, est décorée d'un côté du grand et

magnifique bâtiment des Postes, *el Correo:* les deux autres ne représentent que des maisons dégoûtantes, dont deux même étaient étayées, et qu'on a fini par démolir. Quant à la *Plaza mayor*, dont la description se trouve par-tout, pour pouvoir l'admirer, il faut n'avoir pas vu les belles places des autres capitales. Mais, toute comparaison à part, un quarré fermé de tous côtés, qui ne présente aucune perspective, ne me semble pas fait pour embellir beaucoup une ville ; au reste, comme je ne me propose pas de vous donner ici une topographie de Madrid, je vous renvoie au plan de cette capitale, que l'on trouve ici chez tous les marchands d'estampes, (1) et auquel l'ouvrage suivant sert d'explication : *Madrid à la vista, ò descripcion general compendiosa, que muestra quantos templos, fundaciones religiosas, quarteles, barrios, manzanas, calles, casas, edificios, tiendas, y*

(1) Il est préférable à la copie que l'on trouve dans l'ouvrage de Bourgoing, à cause des noms qui y ont été ajoutés, et d'une plus grande netteté.

operarios contiene , arreglado el dia 10 *de Diciembre de* 1797. — C'est une feuille d'impression serrée, qui contient les notions les plus récentes ; celles de *Ponz* dans ses voyages, et de *Lopez* dans sa description de la province de Madrid, sont les plus détaillées.

Jetons maintenant un coup - d'œil sur une des rues vivantes, par exemple, sur la *Red de San-Luis*; quelle foule variée! quel tintamarre ! Des femmes vêtues de noir et voilées, des hommes en longs manteaux, des porteurs d'eau, des marchands de fruits, des équipages superbes, des diligences poudreuses, de légers *calesins*, des voitures de rouliers attelées de mulets et gémissant sous leur énorme poids, une multitude d'ânes avec leurs bâts et des sonnettes au col, des troupeaux de chèvres que des paysans vont traire de porte en porte, etc.

Plus loin, des musiciens aveugles, qui chantent des *Tonadillas* (1), et des *Alguaziles* criant des arrêts de police ; une

(1) Chant populaire espagnol.

foule de porte-faix de Gallice, des processions où l'on porte des chapelets, des gardes avec un tambour en tête, et des confréries qui escortent un convoi funéraire en chantant des pseaumes; le bourdonnement des cloches de toutes les églises voisines, et enfin la procession solemnelle du *Venerabile*; les clochettes des enfans de chœur se font entendre, tout le monde s'agenouille, toutes les bouches sont muettes, tous les chapeaux bas, toutes les voitures s'arrêtent; cette masse tumultueuse semble comme pétrifiée ... deux minutes! et tout reprend le mouvement accoutumé.

Le centre de Madrid, qui sert de point de ralliement à tous les habitans et de rendez-vous général à tous les gens d'affaires, est la place dont je viens de vous parler : *la Puerta del Sol*, où aboutissent les rues les plus vivantes, la *Red de San-Luis*, la *calle mayor* et celle de *San-Hieronymo*.

Les places publiques servent dans toute l'Espagne de promenade et de lieu de rassemblement. On en trouve dans toutes les plus petites villes, même dans les vil-

lages, où elles sont ordinairement devant les églises. C'est là que l'Espagnol se délasse de ses travaux, et qu'il va se chauffer au soleil pendant l'hiver. Ceux même qui ne sortent presque jamais de la ville, ne manquent pas de s'y rendre exactement. Imaginez donc l'aspect que doit offrir à Madrid la *Puerta del Sol.*

Onze heures ont sonné ; une troupe d'officiers de la garde avec des *bandoulières* éclatantes, une foule d'ecclésiastiques en talares noirs, des dames charmantes, avec leurs voiles brodés en or, tenant par le bras leurs *Cortejos*, et une file bigarrée et enveloppée de manteaux, débouche de tous les coins de rues, pour lire des affiches, (*Noticias sueltas*). — « Aujourd'hui il y » a prône et musique chez les Franciscains : » on donnera opéra et tel autre spectacle ; » c'est demain qu'est le combat du taureau, » ou que commence la *Novenna de San-* » *Felipo*. Hier on a perdu une petite fille » au Prado, ce matin un chapelet; il y a trois » jours on a volé tel bijou : si le voleur l'a » fait par besoin, et s'il veut le faire rendre » par son confesseur, on lui promet une

» récompense honnête. Après-demain on » vendra à l'enchère un grand crucifix, « une image de la Madone et un *Naci-* » *miento* (1). Ce soir, la procession des ro- » saires se mettra en marche sur les huit » heures. »

En attendant, la place se remplit à chaque instant, au point que l'on a bien de la peine à y pénétrer. Là sont des crieurs de journaux qui vous fendent les oreilles, des gens qui louent les gazettes pour un *Quart*, des gardes wallonnes et suisses qui vous offrent des marchandises en détail, et des fiacres qui cherchent pratique ; des crieurs de vieux habits, des savetiers, d'astucieux vendeurs d'images et de cigares ; des marchands de toute espèce qui tourmentent les passans. Ici l'on voit un ingénieux *memorialista* (2) avec un cercle nombreux

(1) Une crèche où est l'enfant Jésus et les deux autres personnes de la Trinité, en bois, de plâtre, etc.

(2) Ecrivain public. On en trouve dans presque toutes les rues fréquentées. Leur métier est très-lucratif; presque dans toutes les expéditions, on ne reçoit pas de demandes verbales. Celui qui desire un passe-port, ne peut l'obtenir que par

autour de lui ; là on tire une pendule à la loterie , un bâteleur fait danser des singes ; plus loin l'on fait l'adjudication d'une propriété : quelques belles au minois fripon se mêlent dans la foule , tandis que des capucins à longue barbe se promènent avec gravité; ici vous êtes entouré d'une couple de chanteuses de ballades , là importuné par un mendiant ; à tout cela se joint le bruit des carrosses et des *Calesins* et de la fontaine voisine où retentissent les voix glapissantes des porteurs d'eau.

Cette place est bien plus bruyante encore les dimanches et fêtes , où la foule se précipite dans les églises des environs. Il est du bon ton de passer ces jours-là dans la place , et plus d'une belle qui n'a pas trouvé son amant dans le lieu saint, est sûre de le rencontrer ici. Les groupes s'amassent alors jusqu'aux portes des églises, et tout le monde est paré de ses plus beaux atours.

---

un mémoire, *memorialito*, qui passe par les mains de plusieurs commis de bureau, jusqu'à la signature définitive, qui est confirmée par plusieurs autres. Cette ancienne méthode multiplie les expéditionnaires et augmente beaucoup les frais.

Voilà une heure, la foule se disperse. Les porte-faix se rangent auprès des maisons, pour faire la *Siesta* ou prendre leur repas; toutes les boutiques se ferment, aux coins des rues les petits marchands couvrent leurs étalages ambulans pour s'étendre à côté sur le pavé; la place est abandonnée, les rues bruyantes se trouvent comme mortes, et rarement l'on rencontre par-ci par-là quelques passans. Mais aussitôt que vêpres sonnent, tout semble se ranimer; à quatre heures, la place se remplit de nouveau.

Voilà le moment où les beautés faciles sortent de leur retraite, et viennent se répandre de tous côtés. Alors, aucune femme honnête n'oserait aller dans Madrid, sans être accompagnée de son *Cortejo* (1) ou de sa *Duenna* (2), souvent même de tous les deux. Celles dont nous venons de parler

---

(1) « Ami de la maison, amant, compagnon. » Nous donnerons plus bas des détails à ce sujet.

(2) Autrefois une gouvernante sévère, salariée par l'époux, et souvent choisie parmi ses parentes; mais dans les mœurs actuelles, ce n'est plus qu'une femme de chambre ou une domestique.

s'affranchissent de cette servitude. Leur démarche légère et hardie, leurs jupons courts et voltigeaus, dont les franges longues et transparentes laissent voir à chaque pas une jambe fine et parfaite ; ces voiles voluptueux, qui accusent leurs formes plutôt qu'ils ne les couvrent; leurs gros bouquets de fleurs, et le jeu fripon de leurs éventails, distinguent ces syrènes dangereuses. Un mot, un regard, en passant, suffisent pour assigner un rendez-vous, dont ensuite on convient plus à son aise dans une rue voisine.

Les belles de la première classe, qui tiennent encore à quelques dehors, ont ordinairement avec elles une petite fille de huit à dix ans, qui leur sert de *Duenna;* fières de leurs charmes, elles attendent qu'on les prévienne par des hommages. Celles de la seconde, qui vont seules, ont moins de réserve ; elles sourient avec grace, et emploient tout ce que les agaceries ont de plus séduisant.

C'est alors que viennent, sur la place, les vendeurs d'eau fraîche (*Aguadores.*) — *Agua fresca! agua fresquita! Quien beve?*

quien quiere ? Ahora viene de la fuente ! (1) Ils portent sur leurs épaules une grande cruche de grès, attachée avec des courroies, et ils ont des gobelets dans une machine de fer-blanc. Le verre coûte un *Quarto*. Les vendeuses d'oranges : (*Naranjeras.*)-- « *Naranjas ! naranjas ! Dos por tres quartos ! Por tres quartos dos!* » (2)Les bouquetières (*Roseras.*)—« *Tome Vm! tome Vm! Sennorito ! Sennorita ! Tres por un quarto! Que hermosas ! que ricas! El manojo un quarto ! Que hermojas io las tengo !* (3) Les fiacres (*Caleseros.*)—« *Un calesin, Sennor? Quantos assientos ! Tome Vm. que Calesin y que Caballo io tengo ! Vamos Sennor una vuelta ! al canal, ò adonde Vm.quiera* (4).

---

(1) « De l'eau fraîche ! de l'eau rafraîchie ! qui veut boire ? qui en veut ? elle sort de la fontaine ? »

(2) « Des oranges ! des oranges! deux pour un quart ! pour trois quarts, deux ! »

(3) « Prenez-en, prenez-en, mon cher petit monsieur. Ma petite dame ! comme elles sont belles! comme elles sont superbes! le bouquet un quart ! qu'elles sont belles! »

(4) « Un cabriolet, monsieur ? combien de places? Voyez quel cabriolet et quel cheval j'ai ? Venez

Les vendeurs de gazettes : — » *Gazetta nova! gazetta nova! No tengo mas que medio dozena ! quien quiere la ultima gazetta? Tome Vm. la ultima que tengo* (1). — Et enfin les mendians : — *Sennor, una limosina ! Por Maria santissima! Una limosina a este pobrecito, que no puede gannar! Una limosina por los dolores de Maria santissima !* (2) — Peu à peu, les équipages commencent à se rendre aux théâtres et au *Prado*, et de tous côtés des voyageurs passent en carrosses sur des mulets et des *Borricos*. Enfin, le crépuscule commence, les cloches sonnent l'*Angelus*, on allume les lanternes devant les Madones, et dans les maisons, les cabaretiers et les limonadiers éclairent leurs boutiques ; par-tout

---

donc, monsieur ? une promenade au canal, ou par-tout où il vous plaira. »

(1) « La gazette nouvelle ! je n'en ai plus qu'une douzaine ! qui veut ma dernière gazette ? Prenez, monsieur, voilà ma dernière. »

(2) « Une charité, monsieur ! pour l'amour de la très-sainte Vierge ! Une charité pour un pauvre, qui ne peut rien gagner ! Une charité par les souffrances de la très-sainte Vierge. »

sont de petites tables garnies de pains au lait et de lanternes de papier.—« *Que ricos! que tiernecitos ! que blanditos !* (1) Le bruit des passans, le roulement des carrosses croît à chaque instant, et la place est toute remplie de monde. Ici retentissent des guittares et des *Voleros ;* là, une chanteuse entonne les vaudevilles les plus nouveaux et ses histoires de pendus ; là, un vigoureux missionnaire, à couleur de cuivre, débite son sermon devant une populace contrite : c'est là qu'on se donne des rendez-vous amoureux.

Voilà maintenant la troisième classe des courtisannes en plein exercice ; toutes sont sorties à l'entrée de la nuit de leur taudis ; elles ont pris du courage dans quelque guinguette (*Bottelleria*), et elles s'avancent bien conditionnées sur la place. — «*Ah hijo de mi alma*», disent-elles en se jetant au col du premier venu, et en lui couvrant la bouche de baisers, « *como va? como te hallas querido ? Quieres ver mi*

---

(1) « Comme ils sont mollets ! comme ils sont frais ! comme ils sont tendres ! »

quartito ? Saves que tengo una camita ? No se ha visto camita semejante! » (1). Ajoutez à cela des gestes qui vous feroient rougir même dans l'obscurité. Cependant, ces filles ne manquent souvent ni d'esprit, ni de talens, et plusieurs même ont la tête meublée de vers qu'elles vous récitent. Ces scènes ont lieu au coin de la maison de la poste (*Correo*) et de la *Red de San-Luis*, jusqu'à ce que la procession du rosaire (*Rosario*,) avec ses lanternes, ou que la générale, qui vient du corps-de-garde, les écarte pour quelques momens.

---

(1) «Ah ! fils de mon ame ! comment cela va-t-il ? Que fais-tu, mon petit? Veux-tu venir me voir? Sais-tu que j'ai un excellent lit ? tu n'en a jamais vu de semblable. »

LETTRE

LETTRE XXIX.

Promenades de Madrid. Prado. Premier aspect. Arrosement. Equipages. Contrastes. Tableau de ceux qui se promènent en carrosse. Aspect vivant de la multitude. Angelus. La soirée. Allées du Retiro. Paseo de las Delicias. Autres promenades du côté de l'ouest de la ville. Environs en général.

Madrid.

Allons voir à présent les promenades de Madrid. Commençons par la plus célèbre, savoir le *Prado* (1).

Le *Prado* a environ pour trois quarts-d'heure de marche; il est situé presque au bout de la ville, qu'il coupe dans sa longueur depuis la porte de *Recoletos* jusqu'à celle de *Atocha*. Les allées de ce *Prado* sont à leur tour coupées par les rues de

(1) Il faut prononcer, *Pra-o*, en mangeant le *d*.

San-Hieronymo, par celle *del Jardin botanico* et celle d'*Atocha*. Son entrée, près de la porte de *Recoletos* jusqu'à la rue de *Alcala*, est étroite; il n'a qu'une seule allée près de la grande route; tout au bout est une superbe fontaine, où l'on va rarement. La seconde partie, de la rue de *Alcala* jusqu'à la rue de *San-Hieronymo*, offre au milieu une large allée qui suit la route; elle est garnie de bancs, et ornée d'une fontaine antique. La troisième partie, depuis la rue de *San-Hieronymo*, est plus étroite, et n'a que deux allées de côté, qui enclavent le chemin, et une fontaine à chaque extrémité. La quatrième partie, depuis la rue *del Jardin botanico* jusqu'à la rue de *Atocha*, suit la même ligne le long du fossé, et au bout est une autre fontaine. Indépendamment de l'entrée principale qui coupe tout le *Prado*, il en est une autre du côté droit; toutes les deux sont bordées de maisons et de jardins.

La première vue du *Prado*, à commencer de la *Calle di Alcala*, est superbe; la largeur de la rue, les palais, les couvens avec leurs terrasses, et les autres édifices, tous

d'une belle architecture; la vue qui donne sur la porte magnifique où conduit une avenue, quatre files de grands arbres touffus, de superbes fontaines de marbre; tout cet ensemble produit un effet ravissant. On peut dire la même chose de la vue qui est du côté de la rue de *San-Hieronymo*, qui présente à son entrée un palais, un hospice magnifique et deux superbes couvens, et dans le fond le château royal de *Buen Retiro*. Le troisième aspect, du côté de la rue *del Jardin botanico*, est plus étroit, et n'a rien de remarquable. Celui de la rue de *Atocha* est extrêmement vivant, et la vue plonge dans une longue allée jusques sur le monastère de *San-Thomàs*.

L'embellissement du *Prado* est, comme on sait, l'ouvrage du comte d'Aranda. Le terrein offrait de grandes difficultés pour les plantations, on les a surmontées moyennant un arrosement artificiel, à des frais très-considérables. Pour cet effet, on a pratiqué, au milieu des arbres, de petits canaux d'un pied de largeur et autant de profondeur, qui tous les jours sont alimentés

par les fontaines. Autour de chaque arbre est une petite fosse circulaire, destinée à retenir l'eau, jusqu'à ce qu'elle monte assez haut pour s'écouler dans le canal suivant. De cette manière, les arbres qui, pour la plupart, sont des ormeaux et des châtaigniers, conservent toute leur fraîcheur.

Quatre heures sonnent; la *Siesta* est finie, on arrose les allées du *Prado*, les vendeurs d'oranges et de confitures arrivent, les loueurs de chaises disposent leurs voitures, les promeneurs se dispersent dans les allées, les carrosses y passent pour se rendre dans l'intérieur; bientôt ils se multiplient; les dragons, commandés pour veiller au bon ordre, sont à leur poste; les files commencent à se former, et s'alongent à chaque instant : on voit bientôt les voitures s'écouler lentement par centaines, et le milieu se remplir de cavaliers qui se promènent à cheval.

Rien n'est plus intéressant que ce spectacle par sa nouveauté. C'est là que l'on trouve des équipages de toute espèce et de toute forme dans le goût le plus moderne

et le plus ancien, depuis le carrosse de parade jusqu'au fiacre le plus misérable. Cela forme un contraste très-singulier dans les détails et dans l'ensemble. Ici, c'est un élégant vis-à-vis, avec deux mulets décrépits, la tête chargée d'un licol, qui le traînent avec des cordes; plus loin, des coursiers élégans, avec des harnois à l'anglaise, tirant une lourde voiture gothique; une troupe de laquais poudrés et un cocher mal-propre, en manteau gris, les couleurs les plus ridicules dans les livrées, les peintures et les formes les plus bisarres, et la profusion la plus mesquine dans la dorure et les ornemens; en un mot, un mélange barbare et tout ce qu'il y a de plus discordant : j'ose même assurer qu'après avoir passé en revue à peu près deux cents carrosses, on n'en trouve pas dix de passables, tels qu'on les voit dans de grandes capitales d'Allemagne, par exemple, à Berlin; et que surtout on n'y voit pas vingt attelages avec des chevaux, les mulets étant ici presque généralement préférés, parce qu'ils résistent plus à la fatigue. Au reste, on voit suspendue à

chaque carrosse, entre les roues de derrière, une petite banquette peinte, qui se place sous le marche-pied aussitôt que le maître veut en descendre.

L'aspect de ceux qui se promènent en carrosse n'est pas moins intéressant. On en jouit très-distinctement, parce que les panneaux de toutes les voitures sont ôtés, ou bien remplacés par des glaces. Le voile et la *Basquina*, en un mot, tout le costume espagnol a entièrement disparu ; les dames rivalisent entr'elles en modes et en ajustemens ; elles sont toutes transformées en Grecques, et les nudités qu'excuse le climat, sont autorisées par les décisions de leurs modèles.

Quelle vivacité ! quel art ! quelle lutte pour attirer les regards, se saluer, s'observer, se faire des signes ! De jeunes filles avec leur *Duegnas*, et des belles avec leurs *Cortejos ;* de vieux *Duques* avec leur confesseur ; des nourrices avec leurs nourrissons ; des prieurs au visage joufflu, et des officiers effrontés ; de vieilles momies de *Duquesas* (duchesses) et de jeunes enfans folâtrans !.... Mais comment crayonner

un tableau mouvant qui change à chaque instant? Ici des laquais courent exécuter les ordres de leurs maîtres; des promeneurs s'approchent des voitures, pour dire des douceurs aux dames; des voitures quittent la file, et d'autres les remplacent; là, un mulet se cabre et dérange toute la file; les dragons caracolent de tous côtés; les gens à cheval croisent la haie; de malheureux mendians et des vendeurs de fruit poursuivent les voitures, les objets ne restent pas un seul instant dans le même état.

Les sièges qui se continuent du Jardin botanique jusqu'à l'autre bout du Prado, sont tous occupés par la foule bigarrée de spectateurs, ainsi que les chaises de l'allée principale, qui fourmille de promeneurs. Les allées latérales de *Buen Retiro* et la pelouse de l'extrémité supérieure sont pareillement couvertes de monde. Les vendeurs d'eau vont criant au milieu des allées; les patrouilles silencieuses les suivent lentement. Les gens de pied retournent gaîment de la promenade, et tout le Prado retentit d'un bourdonnement sourd. Si les voiles des femmes et les manteaux des hommes

permettaient plus de variété, le plaisir serait complet.

Mais le crépuscule survient ; les cloches sonnent *l'angelus* et tous les promeneurs demeurent comme des statues ; tous les carrosses s'arrêtent immobiles. La prière est finie ; les piétons reprennent de nouveau leur marche, les voitures obstruent toutes les rues. Voici l'heure des *Tertullias*, et le Prado devient moins bruyant ; mais cette voluptueuse obscurité, le jeu magique des ombres de la lune, l'odeur embaumée du Jardin botanique et les sons harmonieux des guitarres, retiennent plus longtems l'étranger, jusqu'à ce qu'enfin l'épaisseur des ténèbres et le calme universel, le forcent de s'éloigner.

Il est une autre promenade dans le voisinage du *Prado* ; c'est le jardin du *Retiro*, de ce palais vaste, mais peu intéressant, que tout le monde connaît. Quoique ce jardin se détériore chaque jour, il offre cependant encore assez d'agrémens : sa situation élevée, qui domine sur une partie du *Prado*, sur la ville et sur les campagnes voisines ; un air pur et rafraîchissant,

de belles allées et des bosquets agréables, une grande pièce d'eau et plusieurs petits bassins, la place du Mail bien ombragée et une superbe ménagerie d'animaux exotiques, la grande fabrique de porcelaines, et les habitations des ouvriers, tout cela attire chaque soir un grand nombre de promeneurs, qui se pressent quelquefois dans les allées le long du bassin et de la place du Mail.

C'est surtout la classe distinguée qui semble affectionner ce jardin, parce qu'il y règne liberté entière de costumes, et surtout parce que les femmes sont toutes obligées de se dévoiler à l'entrée (1). On a donc le plaisir de voir ici tout à son aise le changement des modes et des habillemens. Quant aux hommes, il existe pour eux une loi qui n'a rien de gênant, c'est d'ôter en entrant leur chapeau pendant quelques secondes; et les sentinelles ont coutume d'y veiller si soigneusement, qu'ils ne manquent jamais de crier à l'étranger qui

(1) D'après un ordre ancien et rigoureusement observé du comte d'Aranda.

ignore cet usage : « *Senor à la entrada se quita el sombrero* (1). »

Une troisième promenade est formée par les allées qui s'étendent de la porte de *Atocha* jusqu'au *Manzanares.* (*Paseo de las delicias*), dont l'une conduit en ligne directe sur le pont du canal jusqu'à la rivière ; l'autre détourne à droite, coupe les champs et se rejoint à la première près du canal. Les arbres bien entretenus sont hauts et touffus, et l'on a la vue d'une plaine riche et verdoyante, arrosée par une infinité de petits fossés.

Les gens distingués et le peuple fréquentent souvent cette promenade, les uns avant que d'aller en carrosse au *Prado*, les autres les jours de dimanche. Le principal but est de respirer un air plus frais. On y voit donc toujours des voitures qui attendent, tandis que les cavaliers et les dames vont se promener sur le grand pré le long du *Manzanares.* La dernière promenade, surtout le dimanche, est comme jonchée de personnes de toute espèce, qui

(1) « Monsieur, en entrant ici, on ôte son chapeau. »

y passent leur après-dînée à danser, à manger, à jouer au ballon, ou à d'autres jeux.

On trouve encore une allée très-agréable, avant d'arriver à la porte de *Atocha*, en tournant à gauche au bout du *Prado*. Elle conduit à un couvent de Chartreux, mais elle est un peu solitaire. Ce n'est que lorsque le nombre des carrosses est très-grand au *Prado*, que les longues files s'étendent jusques-là; et cela n'arrive que rarement.

Hors de la porte à gauche, on passe devant de superbes jardins couverts de légumes et arrosés par des pompes à chaînes; une allée épaisse et ombragée conduit le long des champs jusqu'à la porte d'*Alcalà*. La vue est douce et champêtre; on aperçoit des fermes, des moutons, des laboureurs conduisant leur charrue, et enfin la grande route remplie de passans et de voitures.

Voilà les promenades qui sont au levant; je vais maintenant vous montrer le côté du couchant, devant la porte de *Segovie*.

Avant de traverser le superbe pont, digne d'un plus beau fleuve, on peut prendre

à droite l'allée qui mène au château du *Prado*. On voit sur la gauche les taillis du Manzanares : près de là , sur la hauteur, est le nouveau château royal. Quelque différent que soit le jugement des architectes sur cette masse encore informe , tous cependant conviennent de l'effet désagréable qu'elle fait sous ce point de vue. En effet , un pan de muraille en ruines , au dessus de laquelle s'élèvent quelques maisons peu apparentes , une porte mesquine et une colline de sable mal-propre, ne semblent pas embellir beaucoup les approches d'un édifice , destiné à être le séjour des personnes du rang le plus élevé. Mais poursuivons notre route qui s'éloigne du Manzanares; le chemin est bordé des deux côtés de beaux jardins. L'aspect en est agréable et champêtre. On trouve par-ci par-là des chapelles, des fermes , des guinguettes, et l'on respire l'air pur qui vient du *Guadarrama*.

Au retour , on descend dans la vallée , où coule une petite rivière dans plusieurs canaux resserrés ; ce site offre des bosquets délicieux. Au bord des canaux on voit une infinité de blanchisseuses qui ont

chacune leur place séparée, sur laquelle elles tendent en été des toiles, et tout le fond est plein de cabanes à laver et de places pour sécher. Il faudrait voir cet endroit, pour se former une idée du caquet tumultueux de cette multitude de blanchisseuses réunies.

Le derrière de cette allée, où plusieurs prairies aboutissent, sert, les dimanches et fêtes, de rendez-vous à la classe moyenne qui habite le couchant de la capitale. Toute la plaine est alors couverte de personnes qui goûtent sur le gazon, jouent au bâllon, aux cartes, qui dansent des *Valeros*, etc.

A gauche de la porte de *Segovie*, on arrive bientôt à un chemin agréable : Il conduit à des champs fertiles, et donne sur les côteux bien cultivés qui se trouvent à droite au delà du Manzanares. Le chemin monte insensiblement, et l'on voit à gauche dans le fond quelques cabarets, où les soldats des régimens suisses ont coutume de se rassembler, pour y jouer à différens jeux. On y entend toutes sortes de langues : mais c'est l'allemand qui domine; le bord du chemin est rarement sans spectateurs.

Plus loin, à droite, se trouve un plus grand nombre de guinguettes. Les buveurs sont assis sur la route ou sous des berceaux ombragés de branches de sapin, où ils célèbrent gaîment le Dieu du vin. Mais bientôt on découvre de nouveau le Manzanares et les rives voisines ; puis le pont superbe de *Tolède*, et au fond les maisons de vignes, qui joignent les dernières cabanes des blanchisseuses. En allant toujours en ligne droite, on retombe au *Paseo de las Delicias*, dont je vous ai déjà donné une idée.

Par cette esquisse, vous voyez que la plupart des environs de Madrid ne sont pas si nuds et si déserts qu'ils l'étaient peut-être il y a trente ans. Aussi du côté du nord et de l'est, on voit des champs là plupart cultivés, et peu-à-peu les habitans finiront par applanir les buttes de sable et de terre calcaire qui restent encore. En pensant aux difficultés qu'un sol stérile, un climat brûlant et la pénurie des eaux occasionnent, on ne saurait trop louer le zèle et le soin que le gouvernement apporte pour embellir la capitale.

LETTRE XXX.

Climat. Variabilité. Chaleur. Mesures de précaution. Froid pendant l'hiver. Maladies régnantes. Médecins. État de la Médecine en général. Vivres. Marchés. Manière de vivre de la classe supérieure et inférieure. Prix. Pains. Eau. Porteurs d'eau en gros et en détail. Botellerias. Vin. Bierre. Cafés. Auberges. Maisons particulières. Prix.

Madrid.

LE climat de Madrid a cela de particulier, qu'il est très-variable et sujet à passer d'un extrême à l'autre. Autant la chaleur de l'été est étouffante, autant le froid est cuisant pendant l'hiver ; il n'est pas rare de voir régner tour-à-tour les quatre vents dans une même matinée. Cependant en général l'air est très-léger et très-pur. Les physiciens espagnols expliquent toutes les bisarreries du climat par

la situation élevée de Madrid, son éloignement de la mer, la proximité des montagnes et la vaste étendue des plaines.

La chaleur, surtout dans la canicule, est si extrême, qu'il semble que ce soit du feu que l'on respire. Cependant dans l'intérieur des maisons, on trouve le secret de s'en garantir. Les maisons sont toutes fermées en dehors avec des persiennes et des rideaux, et en dedans avec des volets. Le plancher, fait en carreaux, est continuellement arrosé, tous les balcons sont couverts de toiles, et les portes constamment ouvertes. Au surplus, les architectes espagnols ont pour règle de construire les pièces très-hautes et très-longues, et d'y faire peu de croisées; mais, en récompense, de multiplier les portes et de les faire toujours correspondre. Quand on a plusieurs pièces, on en change selon les parties du jour; les familles moins aisées se répandent dans la cuisine, dans les corridors, à la porte de la maison, etc. On se déshabille sans façon, et personne ne se dérange de son travail. Toutes les autres occupations de la journée vont leur train ordinaire; la place, le théâtre

le théâtre, le *Prado*, les *Tertullias*, les cabarets sont remplis comme à l'ordinaire; seulement on prolonge la *Siesta*, on boit plus souvent, et l'on veille une partie de la nuit. Il n'y a que lorsque le *Solano* règne, et que l'on respire comme un feu liquide, qu'on remarque dans les rues, même hors des heures de la *Siesta*, un plus grand calme; mais après le coucher du soleil, le tumulte n'en augmente que davantage, et tout le monde sort au grand air, pour jouir de la fraîcheur du soir. Au reste, c'est une règle, que les propriétaires arrosent les rues matin et soir.

Plus la chaleur de l'été a été grande, plus le froid de l'hiver devient sensible, quoique le thermomètre ne tombe que très-rarement à dix degrés au-dessous de la congellation; mais les murailles à demi ruinées, les pièces longues et élevées, où aucune croisée, ni aucune porte ne ferment bien, les planchers en carreaux, dont les tapis de nattes (*Esteras*) ne se réchauffent que très-faiblement; le défaut de poêles et de cheminées, mal remplacés par des brasiers (*Brasero*), toutes ces

circonstances contribuent à rendre encore plus âpres les vents glacés du Nord, qui viennent des montagnes, et qui produisent un froid humide, insupportable pour l'étranger.

La nature du climat produit plusieurs épidémies ; les fièvres, surtout putrides, la phtysie et les coliques sont les plus communes. Les changemens brusques de l'atmosphère et l'air vif et pénétrant, imprégné en été de parties sablonneuses, en sont les causes les plus prochaines. La colique, (*el colico de Madrid*) est un accident très-dangereux qui, à ce que l'on dit ici, ne peut être bien traité que par les médecins du pays. Je n'en ai pas été attaqué ; mais les symptômes de cette maladie, ainsi que son traitement, me semblent indiquer qu'elle tient au système nerveux.

On compte à Madrid *dix-huit* hôpitaux, dont on a décrit en détail les avantages et l'administration. Ce qu'on ne connaît pas, c'est le nombre de médecins, que l'almanach royal porte à cent quarante-cinq. On peut imaginer combien d'empi-

riques doivent se trouver dans cette foule; mais, depuis que le Protomédicat, qui a l'avantage de compter parmi ses membres des hommes tels que *D. Luis Ortega*, a rendu l'examen (concours) plus difficile, on peut espérer, chaque année, des résultats plus heureux dans cette partie de la police civile.

Jusqu'à présent on a toujours donné la préférence aux médecins anglais et allemands. Un Irlandais, *O-Scalan*, par exemple, est le premier qui ait fait connaître l'inoculation en Espagne (1), et les médecins attachés aux divers ambassadeurs, ont trouvé, en exerçant leur art, autant de bénéfice que d'honneur. Cependant, chaque *Decennium* voit augmenter, en Espagne, le nombre des habiles médecins, et c'est surtout l'université de Valence qui a la gloire de former les plus distingués.

Ces progrès auront surtout une influence marquée sur le traitement des maladies vénériennes. Ce n'est que depuis peu qu'on

(1) Par sa « *Pratica moderna de la inoculation.* »

a commencé à faire usage des méthodes étrangères, et déjà la pratique en est devenue plus générale, graces à l'instruction publique qui s'améliore de jour en jour. L'humanité souffrante doit même à deux botanistes espagnols la découverte de deux spécifiques tirés du règne végétal, et qui sont aujourd'hui connus aussi en Allemagne (1).

La chirurgie s'est pareillement ressentie des changemens heureux qu'ont produit les dix dernières années. On lit dans les papiers publics les rapports d'une foule d'opérations heureuses, dont les descriptions indiquent au moins des praticiens qui savent juger de la difficulté des cas, appliquer les remèdes convenables, et imiter les français leurs maîtres. Un des plus habiles oculistes de cette ville, est *Donna Victoria Feliz*, célèbre par une foule d'opérations aussi heureuses que difficiles.

L'objet dont je viens de vous parler

---

(1) L'*Agave* et *Begonia*. On possède cet ouvrage en allemand, dans une traduction faite de l'italien, et qui est, si je ne me trompe du *D. Kreuchauf*.

me porte naturellement à vous dire quelques mots des alimens et des comestibles en général.

Le marché d'une ville et les denrées qu'on y vend, donnent, à plusieurs égards, la mesure du luxe qui y règne. Si, dans les petites villes de province, le pain, la chair, le poisson, les légumes et les fruits forment la principale consommation, on trouve réunis dans la capitale toutes les jouissances de la gourmandise, et les produits de toute l'Espagne entassés sur un seul point. Le marché de Madrid est la *Plaza Mayor* dont nous avons parlé. S'il ne peut être comparé au marché de *Cowentgarden* à Londres, il est cependant assez considérable pour Madrid; et l'abondance de comestibles de toute espèce qu'on trouve en partie sous les arcades, et en partie sur la place même, répond à l'importance d'une capitale. A son entrée, on voit affichées deux grandes feuilles *in-folio*, dont l'une contient la taxe du poisson, et l'autre celle des autres denrées, distribuées d'après certaines règles. Ces deux feuilles se renouvellent de samedi en samedi, quoique

l'utilité d'une pareille institution soit encore assez problématique.

Dans la dernière classe, la manière de vivre de l'Espagnol est extrêmement simple ; ses mêts sont presque tous les jours les mêmes, et il met très-peu de variation dans sa nourriture : du bouilli ou du rôti, des poissons cuits ou frits, des légumes secs ou frais, des œufs, des oignons, forment son repas ordinaire, et le petit peuple de Madrid ne connaît guère d'autre assaisonnement que le poivre d'Inde. Les personnes d'un rang plus élevé ne restent pas moins fidèles à leurs mêts nationaux ; mais elles y joignent, à l'aide de cuisiniers français, les raffinemens de la gourmandise moderne. C'est pour ces tables distinguées que la *Plaza Mayor* fournit les faisans de l'Arragon, le *Vesugo* frais de Biscaye, envoyé dans la glace ; les pommes de Grenade, de Valence, et les melons d'eau de l'Andalousie.

Les vivres ordinaires ne sont pas absolument chers : par exemple, la livre de bœuf (1) coûte onze ou douze sols ; la livre

(1) Proprement de la vache, mais d'un goût

du meilleur pain vingt-un deniers, la douzaine d'œufs vingt sols, etc. Les légumes et les citrons sont quelquefois à si bon marché, que pour quatre sols, quatre personnes peuvent faire un repas; les citrons sont à un sol la pièce. L'usage en Espagne est que les hommes, et non les femmes, aillent au marché; on ne peut même, dans la classe inférieure, charger les autres de ce soin, sans encourir le reproche d'une mauvaise économie.

A Madrid, le pain et l'eau sont excellens. Il y a différentes sortes de pain; le plus fin se nomme *Pan candial*, et se cuit à la livre et à la demi-livre, sous la forme de petites couronnes (*cercles*) ou de chapeaux quarrés; mais, tout blanc et tout agréable qu'il est au goût, il ne laisse pas de charger beaucoup les estomacs qui n'y sont pas accoutumés, parce que sa pâte se pétrit de nouveau avec de la farine sèche, pour le rendre plus blanc. On cuit donc pour les amateurs une seconde sorte de pain (*Pan*

---

excellent, parce que jamais on ne trait les vaches. On emploie les bœufs aux travaux champêtres.

Frances), qui tient le milieu entre le *Pan candial* et le pain français proprement dit, mais qui surpasse de beaucoup ce dernier en blancheur. Outre celui-ci, il y en a encore de trois autres sortes, qui servent aux besoins de toutes les classes.

Quant à l'eau, elle vient du *Guadarrama*, d'où on l'apporte à Madrid sur du sable et du gravier. Elle a toutes les bonnes qualités de l'eau des montagnes. Nos pompes et nos réservoirs sont entièrement inconnus ici; on ne voit que de grands arbres creusés, garnis de plusieurs robinets qui aboutissent dans un bassin. Ce n'est que dans un très-petit nombre de maisons particulières que se trouvent des tuyaux. L'usage d'envoyer chercher l'eau par les domestiques n'est pas connu à Madrid; il en résulte un commerce d'eau qui mérite quelque attention.

Ce petit trafic est entièrement dans les mains des *Gallegos* (1), ou des Galliciens,

---

(1) Les *Gallegos* sont en partie des porteurs d'eau et en partie des porte-faix, (comme les Auvergnats à Paris;) les *Asturianos* sont ordinairement cochers et laquais.

qui sont les vendeurs d'eau tant en gros qu'en détail ; ils forment une corporation particulière, qui se partage les quartiers, les rues et les maisons ; de manière que les pratiques de chacun des individus qui la composent sont pour lui une propriété qu'il peut laisser en héritage à ses enfans, ou vendre à un autre *Gallego*, mais jamais à un étranger. Le métier que font ces gens est très-pénible, mais en même tems si avantageux, que la plupart, après quelques années, retournent avec des sommes assez considérables dans leur patrie, et vendent leur place cinquante à soixante piastres. Ils reçoivent, dans chaque maison où ils apportent journellement un tonneau d'eau (1), une piastre par mois ; pour deux, le double, etc., et chacun fournit à peu près dix à douze maisons. On les voit donc, en été, à toute heure à la fontaine, où, pour avoir plus ou moins vîte leur charge, ils en viennent souvent aux coups. On se sert aussi de ces *Aquadores*, pour pourvoyeurs, lorsque le chef de la maison, par

(1) A peu près quatre grandes pintes d'eau.

état, ne peut pas remplir lui-même cette fonction, et qu'il n'est pas assez riche pour avoir un domestique. On n'a à craindre d'eux aucune infidélité, tous les prix étant fixés comme nous l'avons dit. Au reste, cette corporation paie annuellement une imposition pour l'entretien des pompes.

Il y a dans ce genre une seconde classe, savoir, les vendeurs d'eau en détail. Ceux-ci se répandent de toutes parts dans la ville, et ne forment point de corporation distincte. Ils parcourent les rues avec de grandes cruches sur la tête, et tout le monde est libre d'exercer cette profession. Ainsi, un pauvre savetier, surtout dans l'été, se contente de travailler le matin, et l'après-midi il va vendre de l'eau. Ils portent leurs verres dans de petites machines de fer-blanc ou dans des paniers. Le prix du verre est fixé à trois deniers; et ils peuvent pendant les chaleurs, gagner à ce métier leurs seize à vingt sols par jour.

Le vin qu'on boit ordinairement à Madrid, est le *Vino de la Mancha*, surtout celui *Valdepennas* et de *Manzanares*. La pinte qui dans la *Mancha*, se paie tout au plus dix-huit

deniers, revient à Madrid, à cause des droits d'entrée, à quarante-quatre. Comme l'on sait, le vin en Espagne se conserve partout, non point en tonneaux ni en bouteilles, mais dans des outres faites de peaux de bouc (*Pellejos*), et il perd souvent de sa force dans le passage d'un vase à l'autre; sans compter le goût de goudron qu'il contracte toujours dans les outres nouvelles, à moins de prendre les plus grandes précautions. Cependant, on le vend pur et sans apprêts; l'art de le falsifier étant encore inconnu aux marchands de vin de ce pays.

Leurs *Bottellerias*, ou cabarets, sont très-fréquentés, surtout par les gens du commun, qui ne prennent jamais de vin que par *Copas*, c'est-à-dire, par quart de chopine, s'imaginant par-là multiplier leurs jouissances. Lors même, qu'ils font de plus copieuses libations, ils conservent toujours l'usage des petites portions; et par la fréquente répétition de ces petites mesures, qui vont souvent jusqu'à douze *copas*, ils donnent aux marchands de vin un profit plus considérable.

On a du vin *de la Mancha* rouge et blanc. Le premier est d'une odeur aromatique très-agréable, et d'une couleur superbe de rubis, et fort capiteux. Il est encore plus délicat que le vin de Bourgogne; mais il s'évapore aisément, et échauffe beaucoup ceux qui n'y sont pas accoutumés. Cependant, les Espagnols, tout en le buvant, fument sans difficulté leurs cigares. Le vin blanc, quant à la couleur, ressemble parfaitement au Champagne; il est un tant soit peu âpre, mais moins fort et meilleur marché que le rouge. On l'envoie dans des paniers en Angleterre et en Amérique.

On trouve encore à Madrid des vins de liqueur (*Vinos generosos*) dans les magasins où se vendent les vins fins. Quand on veut boire du *Malaga*, du *Xeres*, des vins de *Canarie*, de *Madère*, etc., purs et sans mélange, c'est là qu'il faut s'adresser. Dans d'autres *Bottellerias*, on trouve aussi de la bierre de *San-André*, qui est une faible imitation du *Porter* des Anglais, à raison de dix-huit sols la bouteille; elle est brassée par un Anglais, qui s'est établi dans un

port septentrional de l'Espagne, et qui, pour obtenir le privilège, s'est fait catholique. On dit que son entreprise a été facilitée par des envois très-considérables en Amérique. Quant aux cafés, ou plutôt aux magasins de café, il y en a plusieurs à Madrid; mais à peine méritent-ils qu'on en fasse mention. Le meilleur que l'on prend est à la *Fontana d'oro* (la Fontaine d'or.) On y trouve au moins une gazette (*el Diario*) de Madrid, et les pratiques connues peuvent aussi s'y procurer la gazette de Londres. La nation, en général, paraît peu goûter ces espèces de rassemblemens.

Quant aux auberges bien montées, il n'y en a guère qu'une seule, la *Croix de Maltha* (*Cruz de Maltha*), dans la rue d'*Alcalà*, qui ne laisse rien à desirer, si ce n'est un plus grand local. Elle offre en même tems la meilleure *Fonda*, c'est-à-dire, le plus fameux *restaurateur* de Madrid. Il y a une foule d'autres *Posadas*, mais où l'on ne dîne guère ordinairement. Presque toutes les rues offrent d'autres petites *Fondas* ; où la société n'est pas toujours des meilleures ; étant composée de mu-

letiers, de petits revendeurs, de soldats, etc. Cependant, toutes les classes y trouvent de quoi satisfaire à leurs besoins ; de même il y a des maisons où l'on se borne à louer des lits. « *Aqui se alquilar camas !* » (1) est écrit en lettres d'or sur une large enseigne. Le prix d'un lit mauvais et sale, sans fournir de chandelle, est de deux sols par nuit ; avec de la chandelle et des draps blancs, huit sols ; et ainsi du reste, d'après une taxe graduelle, jusqu'à seize et à vingt-quatre sols.

Le séjour, dans une auberge aussi grande que la *Croix de Malthe*, étant très-cher, il deviendrait à la longue trop coûteux pour beaucoup de voyageurs ; je leur conseille de prendre un logis dans des maisons particulières, dont on trouve chaque jour une foule d'annonces dans le journal de Madrid. « *un matrimonio busca un hosped* » (un ménage demande un pensionnaire.) Ainsi, l'on trouve mille occasions de se mettre en pension. On paie alors pour une chambre garnie, avec une alcove (*Sala con*

(1) Ici se louent des lits.

Alcova), treize à quatorze réaux (1) par jour, y compris le déjeûner et le souper. On ne saurait trop recommander ce parti à tous les étrangers qui desirent se familiariser avec la langue du pays, connaître plus particulièrement les mœurs et les usages de la classe moyenne des habitans, et se procurer en même tems mille autres avantages sociaux. Le loyer ne va guère qu'à cinq réaux par jour.

---

(1) On peut porter le réal à 5 et 6 sols.

LETTRE XXXI.

Dames espagnoles. Leur caractère en général. Leur figure. Développemens plus particuliers de leur caractère. Mélange de religion et de libertinage. Défaut de délicatesse sur ce qui tient à la volupté. Rapports d'un amant. Mariages. Cortejos. Vie domestique. Esprit de vengeance. Exemple. Habillement. Basquina et Mantilla. Coëffures. Bas et souliers.

Madrid.

Si les hommes se distinguent ici par le caractère, les femmes se distinguent par le tempérament. Je vais vous parler des Espagnoles.

Un entêtement fanatique pour le système religieux de leur pays, un orgueil qui veut tout courber sous son empire, une bisarrerie qui ne connaît d'autres lois que les siennes, une passion pour la vengeance à qui rien n'est

n'est sacré, et un penchant effréné pour la volupté, voilà des qualités peu aimables; mais tout cela est compensé par une fidélité et un attachement à toute épreuve, par la force d'ame, par un héroïsme poussé au plus haut degré. Toutes leurs sensations sont violentes, mais elles ont un caractère d'énergie et de sublimité qui vous entraîne en dépit de vous.

La physionomie d'une Espagnole porte l'empreinte de sa sensibilité. Sa taille svelte, sa démarche majestueuse, sa voix sonore, son œil noir et brillant, la vivacité de ses gestes, en un mot, tout le jeu de sa figure annonce la trempe de son ame. Ses charmes précoces se développent de bonne heure, pour se fanner très-rapidement. Le climat, les alimens échauffans, l'excès dans les plaisirs, tout y contribue. A quarante ans, une Espagnole semble avoir le double de son âge, et tout son extérieur décèle son épuisement et une vieillesse prématurée, Elles ont presque toutes la lèvre supérieure velue. Cette particularité indique la force de leur tempérament; mais elle a je ne sais quoi de désagréable, qui les oblige de re-

courir aux *Velleras*, dont le métier est d'épiler. Elles ont aussi presque toutes les dents gâtées par l'usage immodéré des *Dulces* ou sucreries.

Une Espagnole tient sincèrement et irrévocablement à ses idées religieuses : sa tendre vénération pour la Madone, son attachement à son patron, peuvent occuper son cœur enfantin, la pompe des cérémonies amuse ses sens encore novices; mais ces pieuses illusions, cet enthousiasme mystique et ses saints attendrissemens, ouvrent son ame à l'amour. Aimer un saint, c'est déjà reconnaître son sexe. Ainsi, la volupté et la dévotion sont, depuis l'âge de seize ans, les occupations les plus importantes d'une Espagnole, et c'est sous ce point de vue que l'on peut expliquer les contradictions de sa conduite, et ses alternatives continuelles de pénitences et de désordres, ainsi que l'influence physique des prêtres sur elle.

Partagée entre les devoirs religieux et les plaisirs des sens, l'Espagnole semble être en guerre continuelle entre sa conscience et son tempérament. Mais en dépit des contraintes, la nature l'emporte à la longue

sur la rigueur des principes, et l'on finit par se tranquilliser, moyennant la possibilité d'expier une jouissance avec une messe ou une prière. Ainsi, il n'est pas rare ici de voir une belle s'arracher des bras de l'amour, pour aller s'agenouiller devant une Madone, et, réconciliée par cette dévotion, courir de nouveau s'abandonner à la volupté.

Une Espagnole n'est rien moins que délicate dans ce qui concerne les sens. Avec une imagination fougueuse et des desirs brûlans, elle ignore les charmes et l'illusion que le sexe emprunte de la délicatesse: ainsi, les expressions les plus libres et les regards les plus lascifs, n'ont rien qui puisse la faire rougir. Ce qui effaroucherait la chaste pudeur d'une Allemande ou d'une Anglaise, paraît tout simple et tout naturel à une Espagnole ; et elle se livre sans aucune réserve aux images licencieuses que l'autre oserait à peine s'avouer à elle-même.

On serait cependant trompé, si l'on allait fonder sur ces observations le succès de certaines vues. L'Espagnole s'explique là

dessus avec une liberté mâle; ses lèvres, ses yeux, ses oreilles n'ont rien de chaste, mais son orgueil lui défend d'aller plus loin. Une entreprise de la part d'un homme à cet égard, marquerait de la supériorité, mais c'est elle qui veut dominer. Toute espèce d'avance serait rejetée avec dédain. Elle ne veut pas être choisie; c'est elle qui veut choisir; c'est elle qui se charge du rôle de l'homme ; elle ne lui laisse que le soin de lui complaire, en s'abandonnant tout entier à ses desirs. Voilà pourquoi l'homme timide et froid fait souvent plus de fortune auprès d'elle que l'amant le plus entreprenant et le plus passionné. Son despotisme veut forcer le premier à rendre hommage à ses charmes, car son orgueil l'a désigné pour son esclave. Plus il semble indifférent, plus elle montre d'ardeur; plus il l'évite, plus elle le cherche; on dirait qu'elle l'aime, mais elle ne veut qu'en être aimée; elle a l'air de se livrer à lui, mais elle ne pense qu'à le réduire sous ses lois.

Au reste, l'Espagnole est fidelle et constante. L'énergie de son caractère la préserve de légèreté, et son orgueil de bassesse.

Elle est susceptible des sentimens les plus élevés, des sacrifices les plus nobles, des actions les plus généreuses; mais il faut en chercher la source, moins dans son attachement pour l'objet aimé, que dans la haute idée qu'elle a d'elle-même. Elle envisage un amant comme son bien et sa propriété ; elle a pour lui toutes les complaisances qu'elle aurait pour elle-même, et elle en exige en retour le dévouement le plus complet.

Rien de si onéreux que la gène attachée au titre d'amant; c'est une série non interrompue d'attentions et de soins minutieux. Enchaîné au bras de sa belle, il faut qu'il la suive par-tout comme son ombre. Au *Prado*, à la messe, au théâtre, au confessionnal, jamais il ne doit la quitter; le poids de ses affaires de tout genre, repose sur lui. Jamais, et surtout les fêtes, il n'oserait l'aborder les mains vides. Le desir le moins prononcé, le caprice le plus indécis, est un ordre pour lui; et le respect le plus inviolable pour ses fantaisies, l'humeur la plus égale et la plus soumise, sont des devoirs sacrés: en un mot, il est

en tout l'agent passif de sa belle, dont la fougueuse imagination lui commande souvent l'impossible, avec l'égoïsme le plus impatient.

Voilà les Espagnoles en général. Nous allons à présent les considérer sous le rapport du mariage.

Cet engagement se forme d'après une apparence d'inclination réciproque ou souvent de pures convenances, et la bénédiction nuptiale le rend indissoluble. L'époux qui semblait être le très-humble esclave de sa belle, se change tout-à-coup en maître le jour de ses noces. Mais tandis qu'il s'efforce de revendiquer ses droits oubliés, son épouse défend les siens avec d'autant plus d'obstination; et dans le moment où il cherche à la dépouiller de son autorité, c'est alors qu'elle augmente ses prétentions. Ainsi le mariage devient une source d'hostilités perpétuelles qui nourrissent la désunion parmi les époux; et voilà la cause principale qui perpétue l'usage du *Cortejat*.

Le nom de *Cortejo* exprime en général un amant, mais plus particulièrement celui d'une femme mariée. Très-sou-

vent cet amant n'en a que le titre, et l'on pourrait lui donner plus convenablement celui *d'ami de la maison*, ou de *complaisant*, sur lequel reposent tous les soins dont nous avons parlé plus haut. Mais comment concilier cet usage avec l'ancienne jalousie des Espagnols envers leurs femmes ? et a-t-on quelques notions précises sur son origine ? Je ne puis répondre ni à l'une, ni à l'autre de ces deux questions; mais je remarquerai que les *Cortejós* se trouvent rarement dans la classe moyenne du peuple, et presque jamais dans la dernière; que souvent ils ne servent que pour l'étiquette, mais que plus souvent encore ils jouissent de tous les privilèges du mari. Au reste, cette espèce d'intimité tient à des lois si rigoureuses, que les deux parties s'isolent en quelque sorte des autres individus de leur sexe, et regardent la moindre prise au soupçon comme une faute impardonnable. Mais si, d'un côté, une dame surveille son *Cortejo* avec la plus extrême jalousie, en récompense elle use envers lui des égards les plus sévères: toutes celles qui sont dans ce cas ne répondent aux avances des étran-

gers indiscrets, ou mal instruits des usages du pays, que par un silence méprisant ou par un orgueilleux dédain. Aussi, dans toutes les *Tertullias*, on place toujours les *Cortejos* à côté de leurs dames, et l'on ne saurait disconvenir que cette loi gênante et servile ne contribue infiniment à donner aux sociétés un air froid et monotone.

En parlant de la multiplicité des mauvais mariages chez les Espagnols, je ne prétends cependant pas exclure toute exception contraire. Mais pour peu qu'on porte ici un œil attentif dans l'intérieur des ménages, on se convaincra facilement que les bons mariages, rares par-tout, le sont davantage encore en ce pays. En effet, où les Espagnoles prendraient-elles la véritable instruction qui convient aux femmes, c'est-à-dire, des idées justes sur leur destination et leurs devoirs? Toute leur éducation se réduit à connaître le système des dogmes et des cérémonies auxquels on donne le nom de religion; à cultiver quelques talens extérieurs, comme la danse, la guitarre ou la broderie. Le mariage devient pour elles un état de plaisir et d'oisiveté. C'est sur le mari que retombe

tout le soin du ménage et des achats. Il est très-rare, dans la première et la moyenne classe, de voir des mères qui allaitent leurs enfans. Tous les journaux des grandes villes, telles que Madrid, Cadix, Malaga, Valence, Barcelone, etc., sont remplis de demandes et d'annonces de nourrices. On y met souvent la condition expresse d'emporter le nourrisson (1).

Il est vrai qu'autrefois les femmes étaient en Espagne dans le plus cruel esclavage, au point que, depuis la civilisation générale, la jalousie espagnole avait passé en proverbe: mais avec le tems, les mœurs de cette contrée, allant d'un extrême à l'autre, sont presque devenues plus libres que par-tout ailleurs. Les femmes y font et reçoivent les visites, composent à leur gré leurs *Tertullias*; vont aux fêtes publiques sans consulter leurs maris; dépensent le revenu de leur dot comme il leur plaît, et se font donner en outre une certaine quantité d'ajustemens

(1) Cette coutume qui règne aussi en France, est inconnue dans la patrie de l'auteur de ce voyage. *Note du traducteur.*

qui entrent dans leurs conventions. En un mot, les Espagnoles savent non-seulement user de leurs droits, mais elles font encore valoir leurs prétentions dans toute leur rigueur. Il règne parmi elles un esprit de corps, au moyen duquel la moindre atteinte contre l'usage commun, est repoussée comme une entreprise et une injure faite à la majorité.

Ces mariages, mal assortis, produisent quelquefois les vengeances les plus terribles. Un des exemples les plus récens, et qui eut lieu pendant mon séjour à Madrid, est le suivant.

Dona Antonia, femme charmante d'environ vingt-neuf ans tout au plus, était mariée à un négociant d'un caractère doux, mais capricieux et d'une constitution faible. Elle avait toujours vécu très-retirée lorsqu'un jeune homme de Valence, qui venait étudier en droit à Madrid, fut recommandé à son mari et eut accès chez elle. Son extérieur plut à *Antonia*, et lui valut sa faveur et tous les droits qui y sont attachés. Mais le mari s'aperçut de leur liaison, et, par des offres et des moyens honnêtes, il réussit à éconduire le jeune

homme, sans qu'il fût possible à *Antonia* de s'y opposer.

Cependant les lettres d'*Antonia* suivirent par-tout son amant, et l'amour et la vengeance les rendirent si éloquentes, que le jeune homme, après quelques mois, manqua à sa parole et revint secrètement à Madrid. Alors il recommença à la voir dans une maison particulière, et chaque jour sa passion devint plus forte. Enfin, le moment arriva où *Antonia* crut pouvoir lui révéler le dessein qu'elle avait formé depuis longtems. Elle lui proposa d'assassiner son mari, et lui offrit, à cette condition, sa main et sa fortune. *Juan* frémit d'horreur à ces paroles; il la pria de renoncer à cette idée, en lui faisant envisager les suites terribles d'un si noir attentat, auquel il se refusa absolument. D'abord elle lui témoigna le plus froid mépris, puis se livra à tout ce que le désespoir a de plus extrême. Elle employa tour à tour les menaces, les prières et les imprécations; enfin, elle mit en usage tout ce que la vengeance, la haine, la ruse et l'amour purent lui suggérer. *D. Juan* céda enfin; il consentit, et la mort

du mari fut résolue. Ils s'occupaient des moyens de l'effectuer, quand la circonstance suivante vint en presser l'exécution.

Antonia avait fait présent à *Don Juan* d'une de ses montres. Son mari s'aperçut qu'elle manquait. Pour lui donner le change, Antonia accusa la cuisinière de l'avoir volée, et la renvoya sous ce prétexte. Le négociant l'ayant rencontré par hasard, lui reprocha sa conduite. Cette femme, pour se justifier, finit par lui révéler tout le secret. Il l'amène chez lui, la fait cacher dans une alcove, appelle sa femme, et fait tomber la conversation sur le prétendu vol. On devine le reste. Maintenant tout est perdu. La mort seule de son mari peut la sauver. Le chagrin que le négociant ressentait de l'infidélité de son épouse, lui avait donné la fièvre, et il avait été forcé de se mettre au lit. On décida d'envoyer le dimanche suivant tous les domestiques hors de la maison, et de laisser seul le malade. L'ouverture de la porte du balcon était le signal dont on était convenu. Le tout fut exécuté. Un poignard à la main, l'amant se glissa dans l'appartement ; il se jeta sur le malade, lui porta plusieurs

coups dans la poitrine, et s'échappa. L'infortuné ayant appelé au secours, une jeune fille, qui était auprès de sa tante Antonia, l'entendit. Le bruit que fit *Don Juan* en s'enfuyant, attire de nouveau son attention; elle court à l'appartement de son oncle, qu'elle trouve nageant dans son sang, et appelle aussitôt Antonia. On imagine bien que celle-ci ne manqua pas de crier au secours et de feindre le plus grand désespoir. Cependant le jeune homme avait gagné la porte de Tolède et allait quitter la ville, lorsqu'il s'aperçoit qu'il est sans argent. Il revient sur ses pas, et retourne chez lui pour en chercher. Préoccupé de l'embarras où il se figure celle qu'il aimait, il se rend chez une de ses amies, pour attendre de ses nouvelles.

Deux jours s'écoulèrent, et le bruit de cet assassinat se répandit dans tout Madrid. Dans cet intervalle, la personne qui était dans le secret de leur liaison, le révéla à son confesseur, qui lui conseilla d'aller en instruire l'*Alcade mayor.* Le soupçon fut confirmé par une lettre interceptée, et les coupables furent arrêtés. *Don Juan* avoua

aussitôt; et Antonia, qui avait commencé par nier son crime, fut convaincue. Le procès dura quatre mois, au bout desquels on les condamna au dernier supplice. Toutes les instances et les offres les plus considérables furent inutiles. D'abord Antonia se mit en fureur, quand elle apprit que son amant avait avoué. Elle l'accabla de reproches et d'injures; mais dans les derniers instans, son amour sembla renaître avec une nouvelle ardeur. Quand on lui lut sa sentence : *« Y Don Juan tendra la misma suerta ? »* (1) demanda-t-elle : on lui répondit qu'oui. (2) *Pues, Sennores la siento mucho mas que la mia.....* et elle s'évanouit.

Cependant arriva le jour de l'exécution. On avait dressé un échafaud sur la *Plaza Mayor.* Après avoir communié dans la chapelle des Dominicains, les deux patiens furent conduits au supplice par la confrairie *del Refugio.* Ils étaient tous les deux habillés de noir. Antonia pleurait. Elle

(1) « Et D. Juan aura le même sort? »

(2) « Eh bien, messieurs, je m'en afflige beaucoup plus que du mien.

voulut embrasser son amant pour la dernière fois, mais il détourna brusquement la tête, jusqu'à ce que le confesseur vînt à bout de les réconcilier. Elle avait demandé en grace d'être étranglée la première, mais la sentence portait que les deux exécutions auraient lieu au même instant. Ils étaient tous les deux sur un siège séparé. Juan s'évanouit au moment où on lui passa la corde. Mais Antonia s'assit avec beaucoup de décence, en jetant les yeux sur son amant. Ils furent expédiés en une minute. (1)

Suivant l'usage, les cadavres restèrent exposés dans le même état, jusqu'au coucher du soleil. Douze cierges de cire jaune brûlaient auprès sur des guéridons noirs, et quelques valets de l'exécuteur faisaient la garde. Toute la place, depuis quatre heures du matin, fourmillait de monde, et ne dé-

---

(1) Pour entendre ceci, on doit savoir qu'il y a une différence en Espagne entre être *etranglé* (dar garotes) et être *pendu* (ahorcar); dans le premier supplice on se sert d'une roue qui fait tourner une corde à travers un poteau, devant lequel est assis le criminel

semplit pas de tout le jour. Les observations et les jugemens qu'on y entendait, portaient tous le caractère de la nation. Comme les cadavres avaient la figure noire, à cause du sang qui y avait reflué dans la suffocation, on attribuait naturellement cet effet à la violence que le diable avait faite à leur ame. On comparait l'une et l'autre figure. Les hommes excusaient Juan; les femmes, de leur côté, prenaient la défense d'Antonia. Le grand nombre s'apitoyait sur leur sort. Voilà probablement ce qui engagea quelques jours après un curé à dire au prône : *Qu'il savait de science certaine que Madrid renfermait des milliers de femmes dont la moitié s'était rendue coupable de semblables attentats, et dont l'autre en méditait l'exécution.* Je veux croire que, dans son zèle, le pieux pasteur avait un peu exagéré; mais il est sûr que d'après leurs mœurs, les Espagnoles ne sont que trop portées à se défaire de leurs maris par le poison ou par toute autre voie. Mais laissons ces idées lugubres, et disons quelque chose des habillemens.

L'habillement national est différent de

l'habillement

l'habillement privé, auquel il ne sert en quelque sorte que d'enveloppe. Il consiste, pour les femmes, en une jupe (*Basquina*) et une espèce de voile appelé *Mantilla*. La première est absolument noire, ou d'un noir rougeâtre (*morena*); l'autre est blanc ou noir, et dans les petits endroits quelquefois rouge ou vert. Les *Basquinas*, ou jupes, sont ordinairement de velours ou de soie moirée, garnies de falbalas simples, doubles ou triples très-larges, et ornées de houpes de soie. Elles sont ouvertes par-devant, et nouées avec des rubans, et ne se ferment que par le bas Les *Mantillas*, ou voiles, faits avec du casimir de Silésie, de Saxe ou d'Angleterre, sont ordinairement garnis de broderies ou de falbalas dentelés, surtout les noirs, dont on fait usage en hiver. Ils s'attachent à un bourrelet retenu par un peigne, ou au ruban qui ceint la tête et retient les cheveux. Tantôt on le rejette, en guise de petit mantelet, sur la tête et les épaules; tantôt on s'en couvre la figure ou le sein. Quelquefois on le laisse flotter librement; on l'ôte sou-

vent hors de la ville, où on le laisse tomber par derrière.

La *Basquina* et la *Mantilla* sont donc les deux pièces qui constituent véritablement l'habillement national des Espagnoles, et sans lesquelles elles ne se montrent point en public. La classe indigente et les grisettes vont quelquefois sans *Basquina*, mais rarement sans *Mantilla;* encore cela ne se fait que par le mauvais tems ou dans les petites villes, car il est indispensable d'avoir les deux vêtemens pour être complètement habillée.

Les jeunes filles, dès la plus tendre enfance, portent déjà la *Basquina* et la *Mantilla*, et c'est sans doute l'habitude de ces vêtemens, prise en bas âge, qui donne aux Espagnoles l'élégance, l'art et la grâce toute particulière avec laquelle elles les emploient; grâce qui les distingue de toutes les autres étrangères. En effet, la *Mantilla* a l'air d'un sac, quand elle est portée par une Allemande ou une Française, et ne leur sied point du tout : l'est-elle par une Espagnole, c'est un ajustement gracieux qui donne à tous ses traits un air vif et piquant.

Comme elles se sont familiarisées avec le voile dès la plus tendre enfance, tous leurs mouvemens sont en harmonie avec ses ondulations. Court et diaphane, selon l'usage actuel, il ne cache point leur corset, et laisse apercevoir toutes les grâces de leur taille svelte et voluptueuse. Dans les provinces méridionales, pendant les mois d'été, les femmes portent quelquefois de légers gilets sans manche, et enveloppent alors leur sein et leurs bras dans la *Mantilla* d'une manière très-agréable. Les visites d'étiquette se reçoivent toujours en *Mantilla* et en *Basquina;* mais dans l'intimité, on se défait de l'une et de l'autre, pouvant les repasser en un instant. Ces deux vêtemens sont commodes, et font quelquefois négliger ceux qui sont en dessous.

Les femmes de la première classe font usage des modes de France, et ont presque renoncé à l'habillement national, à moins qu'elles n'aillent à pied, dans des assemblées publiques, à l'église ou au théâtre. On peut se dispenser toutefois de les porter à la campagne, et même au jardin de *Retiro.*

Au reste, la mode a déjà étendu son empire, même sur cette espèce d'habillement. Les *Mantillas* sont à présent raccourcies. On porte des robes noires à la taille longue, dans lesquelles le corset et la *Basquina* font suite d'une seule pièce. L'on a même des *Basquinas* de filet noir très-transparentes, sous lesquelles on aperçoit des jupes légères qui décèlent les formes. L'hiver, on porte des espèces de pelisses, ou *russiennes*, sur lesquelles on rejette le voile; mais les personnes de l'ancien tems trouvent beaucoup à redire à ces nouveautés, et donnent à celles qui les adoptent les sobriquets de *Pierracas y Madamitas* (1).

L'habillement privé consiste en corsets et jupons d'étoffe de soie, de coton, etc. Les jupes blanches ou de couleur, qu'on

(1) On sait que cet habillement date du tems des *anciens Maures*, et qu'il est encore en usage dans les pays barbaresques. Les éventails paraissent avoir aussi la même origine; ce qui explique leur usage presque universel en Espagne, depuis la reine jusques à la mendiante, depuis la vieille jusques à l'enfant de trois ans.

met sous les *Basquinas*, se nomment *Guardapies* et les «*Intimos*» *Exaguas*. Elles sont garnies d'une toile blanche très-légère, et ornées de franges. Les lois du luxe exigent qu'on les renouvelle tous les jours, et même plus souvent encore. Au reste, les corsets ont banni les corps de baleine, et les hanches postiches ont heureusement disparu depuis longtems.

Quant à la coîffure des Espagnoles, elle diffère, suivant les rangs et les provinces, chez toutes les femmes qui n'ont point adopté, avec les modes de France, l'usage de friser leurs cheveux.

Les femmes de la classe moyenne portent presque par-tout la *Cofia*, espèce de grande bourse de tafetas, avec des falbalas multipliés. La *Coffia* s'attache au milieu de la tête, et embrasse les tresses de derrière. Elle est surmontée sur celles de devant d'un peigne d'ivoire, auquel se trouve alors attaché le bourrelet dont nous avons parlé, destiné à soutenir la *Mantilla* : on y ajoute souvent une aigrette.

La coîffure des femmes du peuple varie selon les différentes provinces. En Bis-

caye, ce sont des mouchoirs blancs ou de couleur qui couvrent une partie de leurs longues tresses, et servent à distinguer les filles des femmes mariées. Dans la vieille Castille, dans les Asturies, en Gallice, les femmes ont des bonnets de feûtre pointus, avec des ailerons et une chevelure coupée en hérisson. Celles de l'Estremadure portent leurs chignons à la française, enveloppent leurs cheveux de rubans, ou font usage de petits bonnets blancs. Celles de l'Andalousie ont des chapeaux de paille; celles de la Catalogne, des réseaux, etc. etc. Les cheveux des Espagnoles sont, en général, d'un beau noir, et l'usage de la poudre y est encore très-rare.

Elles mettent une élégance particulière dans leurs bas et leur chaussure. Par cette raison, leurs jupons sont assez courts; de manière qu'à chaque pas qu'elles font, on peut distinguer le gras de la jambe à travers des franges longues et mobiles. Lorsqu'elles le peuvent, leurs bas sont de soie et leurs souliers garnis de paillettes d'argent. Leur luxe, dans ce genre, est si grand, que beaucoup de femmes en usent

deux paires neuves par semaine ; aussi stipule-t-on expressément cet article dans les contrats de mariage. Les talons hauts sont encore en usage (1). Des boucles d'oreilles magnifiques et des rosettes en diamans sont aussi beaucoup en usage, ainsi que les bracelets et les colliers. Ce dernier ornement, dans la classe indigente, consiste souvent en un méchant rosaire, où l'on enfile des jetons et de petites plaques de cuivre jaune.

J'ai plusieurs fois entendu distinguer les Espagnoles des différens pays de la manière suivante: «les Biscayennes sont laborieuses; les Catalannes, excellentes ménagères; les Castilannes, prudes ; les Andalousiennes ardentes; les Valenciennes propres; et celles de ma province, belles... les plus belles.

(1) A Madrid et Cadix, etc., les Françaises qui portent des talons plats, s'exposent à des railleries continuelles.

TABLE DES MATIÈRES.

LETTRE VI.

LETTRE VII.

LETTRE VIII.

LETTRE IX.

LETTRE X.

LETTRE XI.

LETTRE XII.

LETTRE XIII.

LETTRE XIV.

LETTRE XV.

LETTRE XVI.

LETTRE XVII.

LETTRE XVIII.

LETTRE XIX.

LETTRE XX.

LETTRE XXI.

LETTRE XXII.

LETTRE XXIII.

LETTRE XXVIII.

LETTRE XXIX.

LETTRE XXX.

LETTRE XXXI.

